







HISTOIRE

DE

SAINTE THÉRÈSE

HISTOIRE

SAINTE THERÈSE

LES BOLLANDISTES

ET SES ŒUVRES COMPLÈTES  
NANTES, IMPRIMERIE DE L'OUEST, RUE DE LA FOSSE, 32 ET 34.

TROISIÈME ÉDITION

TOME SECOND

NANTES

PARIS

MAYAN

JEAN LE BRETON

1858

PARIS, IMPRIMERIE DE LA VILLE



HISTOIRE  
DE  
SAINTE THÉRÈSE

D'APRÈS  
LES BOLLANDISTES

SES DIVERS HISTORIENS  
ET SES ŒUVRES COMPLÈTES

---

OUVRAGE APPROUVÉ PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES  
DE BAYEUX, DE NANTES, DE VANNES, DE SÉEZ, DE COUTANCES  
ET D'ANGOULÊME

---

DEUXIÈME ÉDITION

—  
TOME SECOND  
—

PARIS  
BRAY ET RETAUX  
82, rue Bonaparte, 82

NANTES  
MAZEAU  
2, rue Saint-Pierre, 2

—  
1883

TOUS DROITS RÉSERVÉS



## APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BAYEUX

---

*Bayeux, le 19 Décembre 1882.*

MA CHÈRE SŒUR,

Je donne bien volontiers mon approbation à la *Vie de Sainte Thérèse*, que vous avez écrite à l'occasion du troisième centenaire de cette illustre Sainte.

L'œuvre était difficile. L'historien de Sainte Thérèse laisserait sa tâche incomplète s'il se contentait de nous faire connaître ses vertus et ses travaux, sa réforme et ses pieuses fondations. Il y a dans cette vie une partie qu'on n'aborde jamais qu'avec un sentiment de frayeur respectueuse : c'est sa vie intérieure ; ce sont les merveilleuses et sublimes opérations de la grâce dans son âme privilégiée ; ce sont ces degrés de la perfection qu'elle parcourt comme portée sur les ailes de l'amour ; ce sont ces états successifs qu'elle traverse, ce monde surnaturel qui n'est accessible qu'à un bien petit nombre d'âmes. Vous avez emprunté ses propres paroles pour en parler. Vous n'avez pas disserté, vous avez raconté ; vous n'avez rien négligé pour donner à votre récit une grande exactitude ; vous avez puisé vos renseignements aux sources les plus pures ; vous vous êtes pénétrée de l'esprit de la Sainte, conservé plus particulièrement dans les chères familles religieuses qui l'honorent comme leur Mère, et

APPROBATIONS.

qu'elles gardent comme un précieux patrimoine : il anime votre récit d'une douce et pénétrante chaleur qui excite et nourrit la piété.

Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de bénir votre travail. Que la *Vie de Sainte Thérèse* que vous publiez contribue à conserver son esprit dans ses chères filles du Carmel ! Que leurs communautés soient comme des foyers d'amour au milieu d'un monde où l'on s'efforce d'éteindre le flambeau de la foi catholique.

Tout à vous en N.-S.

† FLAVIEN, EV. DE BAYEUX.

---

## APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE NANTES

---

Nantes, le 24 Décembre 1882.

MA CHÈRE SŒUR,

C'est avec bonheur que je m'empresse de joindre mon approbation à celle que Monseigneur de Bayeux vient de donner à votre *Histoire de Sainte Thérèse*.

Ce livre, si solide au fond, si ravissant dans sa forme, ne saurait être, selon moi, trop vivement recommandé. Quelle saine et sobre érudition on y rencontre ; quelle sagacité et quelle sûreté de jugement ; quelle merveilleuse analyse des sentiments les plus intimes et les plus délicats ; quel tact exquis, quand il s'agit d'aborder certaines questions, où les plus habiles ont parfois échoué ; quelle ingénieuse dextérité dans l'enchaînement de tous ces suaves récits ; quel charme enfin et quelle fraîcheur dans tous ces tableaux ! L'ami des belles lettres, le moraliste, le philosophe, le théologien liront ces pages avec un égal plaisir et un égal intérêt. Cette lecture fera surtout les délices des âmes consacrées à Dieu dans nos cloîtres, et, en général, de toutes les âmes pieuses. Là, elles trouveront un rare modèle de la véritable perfection. Là, tout respire une humilité sincère, une extrême défiance de soi-même, une abnégation totale, une soumission héroïque. Là, tout est plein de raison et de sagesse, de calme et de dignité. Là, rien ne ressemble à ce faux et dangereux mysticisme, qui, exploitant une curiosité malsaine, se donne volontiers en spectacle et qui s'étale, avec un impertinent et ridicule orgueil, aux regards des hommes.

L'amour de Dieu qui embrase sainte Thérèse l'emporte souvent, sans doute, au-dessus d'elle-même, dans ces régions mystérieuses, que saint Paul avait connues et qui semblent toucher

#### APPROBATIONS.

au ciel, tant elles sont loin de la terre; mais au lieu d'amoindrir, de paralyser ou d'absorber les facultés naturelles de l'âme, cette flamme sacrée les dilate, les élève et leur donne, avec une nouvelle vigueur, de magnifiques épanouissements. Quand on étudie de près, avec vous, sainte Thérèse, on se demande où trouver une intelligence plus limpide, un sens plus droit, une imagination plus gracieuse, un cœur plus tendre, une activité plus féconde et plus pratique; où trouver surtout une volonté plus puissante et plus énergique? A quels assauts elle a dû résister! Quels obstacles il lui a fallu vaincre! Jamais on ne l'a vue ni se troubler, ni se décourager, ni fléchir. Aussi Léon XIII, épris d'admiration pour cette douce et noble figure, invoquait-il solennellement lui-même, il y a quelques jours, « Thérèse de » Jésus, la Vierge législatrice, la grande lumière de l'Espagne, » qui a donné au monde tant d'illustres exemples d'obéissance, de charité et de vrai patriotisme. »

*Adsit Theresia a Jesu, virgo legifera, magnum Hispaniarum lumen, in quâ concordie amor, patriæ caritas, obedientia christiana mirabiliter in exemplum eluxere (Epist. encyc., 8a die Xbris 1882).*

Votre beau livre, ma chère sœur, arrive donc à l'heure la plus propice. Il contribuera, pour sa part, espérons-le, à dissiper ces ombres funestes dans lesquelles notre siècle sensuel et matérialiste, semble vouloir s'envelopper à son déclin, comme dans un linceul de mort.

Quoi qu'il en soit, en composant ce livre, vous n'avez eu en vue que la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et de votre Mère sainte Thérèse. Dieu, l'Eglise et sainte Thérèse vous en béniront.

Vous avez acquis, en même temps, des droits imprescriptibles à la reconnaissance de tous ceux qui aiment le Carmel, cette montagne des pures et virginales immolations, où, sous la rosée du ciel, fleurissent à l'envi et les lys et les roses. N'est-ce pas sur ces sommets embaumés et radieux que vous avez voulu vous-même dresser joyeusement votre tente, si je ne me trompe, il y a déjà bientôt dix ans?

Agréez, Ma Chère Sœur, avec toutes mes félicitations, l'assurance de mon parfait dévouement en Notre-Seigneur.

† JULES, ÉV. DE NANTES.

---

## APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE VANNES

---

Vannes, le 3 janvier 1883.

MA CHÈRE SŒUR,

« Vous avez bien écrit de moi, ma chère fille, » vous dira sans doute votre sainte Mère Thérèse de Jésus, lorsque, après l'avoir suivie, sur la terre, dans le chemin de la perfection chrétienne, vous irez, au ciel, partager son bonheur et sa gloire.

Je lis avec un vif intérêt et une grande édification la nouvelle *Histoire* de l'illustre Réformatrice du Carmel. Votre piété filiale ne pouvait être plus parfaitement inspirée. Vous avez élevé un monument impérissable. Admiré des lettrés, des moralistes, des théologiens mêmes, il fera les délices des âmes d'élite retirées du monde, pour se recueillir à l'ombre du cloître, y vivre d'aspirations angéliques, de généreux sacrifices, agréables à Dieu et salutaires aux hommes.

Ce qui donne à votre œuvre un rare mérite, c'est que vous avez puisé aux sources avec une érudition peu commune de nos jours, avant de donner libre carrière à votre esprit et à votre cœur. Vous n'avancez rien sans preuves. Il y a mieux, encore : Vous en appelez constamment au témoignage irrévocable de votre chère héroïne. Elle apparaît en scène, escortée de toutes les vertus dont elle a donné l'exemple à celles qui

\*

#### APPROBATIONS.

auraient le courage de marcher après elle dans la carrière du renoncement, de la mortification, de tous les conseils évangéliques. On l'aperçoit de très loin, hélas ! dans des régions inconnues du commun des fidèles.

Quels horizons, pour mieux dire, quels trésors vous ouvrez à vos lecteurs émerveillés de ces révélations marquées au coin d'une saine doctrine et de la vraie dévotion ! Aux antipodes d'un faux mysticisme et d'une piété de mauvais aloi, vous peignez de main de maître, avec connaissance de cause, *con amore*, le divin travail de la grâce dans cette âme incomparable. On souffre, comme vous, de ses épreuves, de ses combats, de ses défaillances... On jouit ensuite des triomphes et des ravissements qui en sont la récompense anticipée.

Il me paraît difficile de faire un portrait plus ressemblant plus vivant, plus original, mieux réussi.

Non content de vous en féliciter, ma chère Sœur, je vous remercie du profit et de l'agrément que j'ai tirés de cet ouvrage si remarquable pour le fond et pour la forme. Veuillez, par surcroît, m'associer charitablement à vos ferventes oraisons et agréer, avec mes vœux de bonne année, l'hommage de mon religieux dévouement. Je vous bénis. Dieu vous garde !

† JEAN-MARIE, ÉV. DE VANNES.



## APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE SÉEZ

---

*Sées, le 9 Janvier 1883.*

MA CHÈRE SŒUR,

En vous inspirant la généreuse pensée de retracer la Vie de la glorieuse Réformatrice du Carmel, Dieu vous confiait une grande et délicate mission. Vous avez su merveilleusement la remplir pour sa plus grande gloire et le salut des âmes.

Vous avez, en effet, envisagé avec une foi aussi vive qu'éclairée cette existence je dirais presque surhumaine, et vous l'avez saisie avec une si lumineuse hardiesse que, loin d'effrayer les âmes timides, vous leur inspirez une douce et confiante admiration, en même temps que vous ébranlez violemment les âmes hésitantes devant des faits qui confondent la science et la raison humaine. On ne sait trop lequel admirer le plus, en parcourant cette œuvre magistrale, ou des sublimes et divines extases qui transportent la vierge d'Avila jusque dans ces régions que seuls les Paul, les Etienne ont pu entrevoir, ou de son incomparable humilité devant des faveurs qui devraient rendre jaloux les anges eux-mêmes.

Assurément, pour éviter, comme vous l'avez fait, les écueils nombreux que présente le récit d'une si extraordinaire existence, il faut pouvoir à chaque instant s'appuyer sur le bras tout-

APPROBATIONS.

puissant de Celui qui exalte les humbles et confond les superbes. De toute évidence, ma Chère Sœur, il vous a guidé, il vous a soutenue, et vous avez admirablement répondu à ses inspirations. Nul, j'en ai la conviction, ne prendra connaissance de cette *Vie de sainte Thérèse* si attrayante sans se sentir meilleur, ou du moins sans éprouver un désir ardent de le devenir.

Aussi est-ce avec bonheur que je joins mon approbation à votre *Histoire de sainte Thérèse* à celle de plusieurs de mes vénérés collègues.

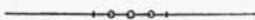
† F. M., ÉV. DE SÉEZ.

---

# HISTOIRE

DE

# SAINTE THÉRÈSE



## CHAPITRE XXI.

**Sainte Thérèse Prieure de l'Incarnation.**

---

Nous connaissons déjà ce grand monastère aux bâtiments vastes et réguliers, aux magnifiques jardins coupés de cours d'eau, arrosés de cascades. C'était une délicieuse résidence, et, si l'esprit religieux y avait maintenu sa ferveur, on eût pu l'appeler un paradis terrestre ; mais, sous une mauvaise administration temporelle et un gouvernement spirituel encore plus fâcheux, les abus s'étaient multipliés depuis le départ de Thérèse. Tandis que la pauvreté généreusement acceptée et unie au travail, à la pénitence, à la régularité, produisait des merveilles au fond des Carmels de la Réforme, on la traînait à l'Incarnation comme un insupportable fardeau ; on essayait de

l'alléger en se jetant à la charge des familles ou des amis et en leur demandant une hospitalité indéfinie sous prétexte que les revenus du couvent étaient épuisés. Quant aux privations, pas une ne songeait à s'y astreindre et on ne cherchait pas davantage à trouver dans le travail de plus nobles ressources que celles qu'il fallait mendier. C'était le désordre moral et matériel, le relâchement porté à des limites extrêmes que l'on ne pouvait franchir sans tomber dans le mal.

Après la visite des austères Carmels de Pastrana, d'Avila, de Médina del Campo, quand le P. Hernandez se fit ouvrir les portes de l'Incarnation, on comprend l'effet que dut produire sur lui un pareil contraste. Il vit aussitôt qu'il essaierait en vain de remédier par des ordonnances et des règlements aux maux d'une Communauté qui ne voulait plus subir le joug d'aucune règle. Un seul moyen de salut lui donna quelque espoir. Il fallait une main ferme pour restaurer cet édifice en ruines et un cœur plein de miséricorde pour adoucir les rigueurs de réformes urgentes à ces pauvres âmes dégoûtées de l'observance. Le P. Hernandez se dit que cette main et ce cœur, nul ne les possédait comme notre Sainte. Sans communiquer son dessein aux religieuses, il le soumit seulement au Chapitre des Carmes de la Mitigation. Il obtint les suffrages des Définites de l'Ordre qui n'osèrent s'opposer à cet acte de vigueur, et nomma, en vertu de sa propre autorité de Visiteur Apostolique, la Mère Thérèse de Jésus Prieure du couvent de l'Incarnation.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Monastère et pour la Sainte elle-même. A l'Incarnation s'organisa aussitôt une résistance désespérée ; et Thérèse, il faut

l'avouer, ne désira pas moins changer les dispositions du Visiteur. Comment abandonner, en effet, ses huit Carmels encore au berceau? Ils réclamaient à chaque instant ses conseils et ses décisions, souvent même sa présence. Novices, religieuses, prieures ne marchaient que sous sa conduite: elle portait chacune de leurs âmes dans la sienne. D'un autre côté, les affaires temporelles toujours difficiles dans les fondations, des bâtiments çà et là inachevés, des maisons de louage inhabitables à changer pour une résidence fixe, des bienfaiteurs parfois exigeants, comme la Princesse d'Eboli ou Diego Ortiz, à calmer et à satisfaire: tout à la fois demandait qu'elle continuât à se dépenser sans réserve pour le bien de son œuvre capitale. Il était évident qu'un gouvernement aussi difficile que celui de l'Incarnation lui enlèverait sa liberté, absorberait son temps comme ses forces. A ces raisons majeures se joignaient des raisons personnelles, et Thérèse ne pouvait s'empêcher de les peser aussi. Après avoir subi de si pénibles épreuves dans ce monastère, comment y rentrer volontiers, surtout pour occuper la place qui lui était assignée? Comment songer sans frémir qu'elle devrait ramener à l'obéissance, plier à la règle, cette multitude de religieuses qui, égarées par de vieilles préventions, n'avaient pu lui pardonner son départ et la regardaient peut-être encore comme une transfuge? Oh! la paix, la sainte union des cœurs, le recueillement, les délices de Saint-Joseph d'Avila et de ses autres couvents, devait-elle donc les sacrifier et se rejeter dans ce triste milieu, dans ces bruits et cette confusion dont elle avait eu tant de mal à sortir? La fête de la Visitation la trouva en proie à cette lutte intérieure et de plus torturée par des peines de

famille. Des nouvelles récentes, venues des Indes, lui donnaient de grandes inquiétudes sur l'âme bien-aimée de l'un de ses frères, sans doute Pierre de Ahumada, dont le cœur était meilleur que la tête. Elle se réfugia dans son asile ordinaire aux heures de tristesse ou de recueillement, au fond d'un ermitage (1), et, le cri de la nature s'échappant le premier, elle pria d'abord pour son cher Pierre. « Seigneur, s'écria-t-elle, pourquoi faut-il que mon frère « soit en un lieu où son salut est en danger? Ah! Sei- « gneur, si je voyais l'un de vos frères en semblable péril, « que ne ferais-je pas pour l'en délivrer? Il me semble « que j'emploierais tous les moyens en mon pouvoir. — « *O ma fille, ma fille*, lui répondit le divin Maître, *mes « sœurs à moi, ce sont les religieuses de l'Incarnation, « et tu hésites, tu l'arrêtes! Prends donc courage; « songe que je le désire. La chose n'est pas si difficile « que tu le crois, et ce qui te paraît devoir nuire à tes « fondations tournera autant à leur avantage qu'au bien « de ton ancien monastère. Ne résiste plus et n'oublie « jamais que mon pouvoir est grand. »*

Thérèse était vaincue. Elle abandonna son frère à la miséricorde du Seigneur, elle confia ses monastères aux soins de la Providence et déclara au P. Hernandez qu'elle était prête à entrer en charge : seulement elle signa devant lui et devant témoins un acte par lequel elle renonçait de nouveau solennellement aux exemptions et privilèges de la règle mitigée et déclarait que toujours et en tout lieu elle garderait la règle primitive (2).

(1) Ce jour-là dans l'ermitage de Notre-Dame du Mont-Carmel.

(2) « Moi, Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, professe de l'Incarnation d'Avila et habitant maintenant le couvent

Le P. Hernandez crut néanmoins prudent de la laisser encore quelques jours au couvent de Saint-Joseph afin de donner aux religieuses de l'Incarnation le temps de modérer leur ressentiment. Loin de s'apaiser, elles profitèrent du sursis pour s'entendre avec des gentilshommes de la ville qui promirent de venir en personne soutenir énergiquement leur résistance au moment de l'entrée de la nouvelle Prieure. Celle-ci fut instruite de ces intrigues ; mais, depuis qu'elle avait accepté le fardeau, elle n'en calculait plus le poids, et rien n'altérait son calme. Elle chercha seulement à diminuer autant que possible le triste scandale que la conduite des religieuses devait produire. Plusieurs jeunes filles de familles nobles étaient alors élevées parmi elles comme pensionnaires. Thérèse envoya l'ordre de les rendre immédiatement à leurs parents, afin d'épargner à leurs âmes délicates de si tristes exemples. Chose surprenante, malgré le dommage matériel

« de Saint-Joseph, où s'observe la première règle que j'ai gardée ici jusqu'à  
 « présent, avec la licence de notre Révérendissime Père Général Jean-  
 « Baptiste, lequel m'a également autorisée à l'observer au couvent de  
 « l'Incarnation, dans le cas où mes supérieurs me commanderaient d'y  
 « retourner : je déclare que c'est ma volonté de la garder toute ma vie :  
 « ainsi je m'y engage et je renonce à tous les brefs qui ont été donnés  
 « par Nos Saints-Pères les Papes pour la mitigation de ladite première  
 « règle que je promets, avec la grâce de Notre-Seigneur, de garder jusqu'à  
 « la mort. Et parce que c'est la vérité, je le signe de mon nom.

« Fait le 13 du mois de Juillet, l'an 1571.

« THÉRÈSE DE JÉSUS. »

Les témoins suivants apposèrent leur signature, après celle de la Sainte : Maître Daza, F. Mariano de Saint-Benoit, François de Salcedo, Julien d'Avila, F. Jean de la Misère (ce dernier au lieu d'écrire comme les autres *præsens fui* à la suite de son nom, mit modestement en castillan : j'y ai assisté). « Moi Frère Pierre Hernandez, écrivit à la fin de l'acte le Visiteur Apostolique, j'accepte ladite renonciation et déclaration, etc. »

qui allait en résulter pour le couvent et malgré la révolte toujours croissante des sœurs, son commandement fut exécuté et le Pensionnat dispersé sur le champ. Une seule petite orpheline, pauvre et abandonnée, obtint grâce. Thérèse lui donna par écrit la permission de rester et l'enfant reconnaissante devint plus tard une fervente Carmélite.

Le P. Hernandez comprit qu'il était inutile de différer plus longtemps. Il crut obtenir de la part des religieuses au moins des apparences de soumission et de respect en chargeant le Père Provincial et l'un des Pères les mieux considérés de l'Ordre d'introduire eux-mêmes Thérèse à l'Incarnation. Le P. Ange de Salazar venait de rentrer en charge. Ce fut donc lui qui, le 6 Octobre, se présenta aux portes du couvent, accompagné d'un confrère et de la sainte Prieure. Il ordonna que l'on assemblât le Chapitre conventuel. C'était la reproduction de la scène du 23 Août 1562. Thérèse, au lieu d'être à genoux comme une coupable aux pieds du Provincial et de toutes les sœurs, occupait la première place ; mais, au fond de son cœur, elle s'humiliait, elle souffrait davantage, et les regards qui s'attachaient sur elle lui lançaient aussi mille fois plus d'indignation et de mépris.

Sans prendre garde à l'attitude des religieuses ni aux pas précipités des gentilshommes qui allaient et venaient dans les cloîtres, le Père Provincial donna lecture de l'acte d'élection établissant la Mère Thérèse de Jésus Prieure du monastère, de par l'autorité apostolique du P. Hernandez et le suffrage des Définites. Aussitôt la révolte éclate : cent voix furieuses mêlent leurs clameurs et protestent contre ce qu'elles nomment un acte de vio-



lence, une injustice criante (1). Trop emportées pour conserver leur dignité, les religieuses s'agitent, se pressent, se poussent. Au milieu de cette confusion, l'une d'elles, Catherine de Castro, essaie de dominer le bruit en criant : « Oui, nous reconnaissons la Mère Thérèse pour notre Prieure; oui, nous l'aimons. » Et elle entonne le *Te Deum*. Le petit nombre des ferventes et des régulières le poursuivent : celles-ci, prenant la croix, tentent de se frayer un passage afin d'introduire processionnellement la Sainte dans le chœur, selon le cérémonial prescrit. Le Père Provincial et l'autre religieux viennent à leurs secours. On fend le flot des opposantes que cette entrée exaspère. D'un côté le chant du *Te Deum*; de l'autre des cris, des pleurs, des injures, des menaces : c'est un désordre indescriptible (2). Le P. Ange de Salazar parle : on ne l'entend pas. Il prend un ton menaçant ; on n'y prend pas garde : il s'indigne enfin lui-même de ce mépris de sa personne et de son autorité. Thérèse seule reste calme, recueillie en Dieu qu'elle implore du fond de son âme. Elle parvient à se dégager doucement de la foule et va se prosterner devant le Très-Saint Sacrement. Là, tandis que l'orage continue ses violences, elle prie avec cette ardeur qui lui ouvrait toujours le ciel. « Seigneur, je vous en conjure, s'écrie-t-elle, donnez la  
 « paix à cette maison : envoyez-lui une autre supérieure  
 « qui lui soit moins à charge, ou bien disposez les volontés  
 « à se soumettre. » Elle retourne ensuite dans la salle capitulaire. Le Provincial est toujours debout, pâle et mécontent, essayant en vain d'imposer silence par ses

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* — Yepes. — Ribera.

(2) N'oublions pas que la scène se passe au XVI<sup>e</sup> siècle et en Espagne.

gestes et par ses paroles. La Sainte s'approche de lui : « Mon Père, pardonnez à ces pauvres filles. Il n'est pas « surprenant qu'elles agrèent de mauvaise grâce une « Prieure si indigne de les gouverner. » Puis, aux religieuses mêmes, elle témoigne sa compassion ; elle les excuse ; elle les plaint d'être obligées de la recevoir. Plusieurs s'étaient évanouies par suite du tumulte ou par l'excès de leur emportement. La Sainte prend leurs mains dans les siennes et les ranime sans autre secours. Quelqu'un criant au miracle, elle montre une parcelle de la vraie croix qu'elle portait sur elle : « Voilà l'auteur du « prodige, dit-elle : Notre-Seigneur a pitié de ces pauvres « sœurs (1). »

Enfin Thérèse triompha par sa bonté plutôt que par l'appui du P. Provincial. Après une lutte de plusieurs heures, elle resta maîtresse du couvent. Les gentilshommes, honteux de l'inutilité de leur démarche, durent sortir sans avoir pu lui dire un mot. Les religieuses se dispersèrent dans leurs cellules et le silence se rétablit.

Un autre orage s'amoncelait sous ces apparences de calme : la sainte Prieure le comprit. On n'attendait que le premier Chapitre pour lui déclarer nettement qu'en vain tenterait-elle d'imposer de nouvelles coutumes : jamais elle ne serait obéie. On supportait sa présence parce qu'il était impossible de s'en débarrasser ; mais son autorité n'était pas et ne serait pas reconnue. Tandis que les plans de résistance s'organisaient, Thérèse prenait aussi les siens. Au jour fixé, la cloche réunit les sœurs dans le grand oratoire réservé aux assemblées capitulaires. La Sainte s'y est

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

rendue d'avance; elle a mis dans la chaire qu'elle devait occuper comme Prieure une belle statue de Notre-Dame; elle a déposé les clefs du monastère entre ses mains, et s'est assise à ses pieds. Les religieuses arrivent les unes après les autres, raides et froides, l'air mécontent, la fierté peinte sur le visage. Leur premier regard tombe sur la statue de Marie; elles s'arrêtent interdites, muettes de surprise et déjà saisies de remords. La touchante et délicate pensée de Thérèse est comprise: sous son gouvernement tout de paix et d'amour, c'est à la Reine du Carmel que reviendront les honneurs de la supériorité; l'humble Prieure ne veut commander que sous ses ordres; elle n'est venue à l'Incarnation que pour lui obéir et servir les sœurs.

Quand ces dernières furent assises à leurs places, Thérèse, sans leur adresser aucun reproche de la rébellion des jours précédents, commença le Chapitre en ces termes :  
« Mesdames, mes Mères et mes Sœurs, Notre-Seigneur m'a  
« envoyée par obéissance dans cette maison pour y remplir  
« une charge que j'étais aussi loin d'envier que de mériter.  
« Cette élection m'a bien affligée, non seulement parce  
« que je me sens incapable de m'acquitter dignement des  
« devoirs qu'elle m'impose, mais encore parce que vous  
« avez été privées de vos droits ordinaires de suffrage,  
« et que votre Prieure, choisie contre vos inclinations et  
« votre volonté, ferait beaucoup elle-même si elle suivait  
« les bons exemples de la moindre d'entre vous.

« Je ne viens donc ici que pour vous servir et vous con-  
« soler autant qu'il me sera possible, et en cela, j'espère  
« que Notre-Seigneur m'assistera de sa grâce; dans tout  
« le reste, il n'est personne qui n'ait le droit de m'enseigner  
« et de me reprendre de mes défauts. Aussi voyez, Mes-

« dames, ce que je puis faire pour chacune. Fallût-il  
« donner mon sang et ma vie, je les donnerais de grand  
« cœur.

« Je suis fille de cette maison et sœur de vos Révérences.  
« Je connais le caractère et les besoins de toutes, ou du  
« moins de la plupart. Pourquoi donc regarderiez-vous  
« comme une étrangère celle qui est vôtre à tant de titres?  
« Ne craignez rien de mon gouvernement : quoique j'aie  
« vécu parmi les Carmélites Déchaussées et que je les aie  
« conduites, je sais, par la grâce de Dieu, comment il con-  
« vient de diriger celles qui ne le sont pas. Mon désir est  
« que nous servions toutes Notre-Seigneur avec suavité  
« et que nous fassions par amour pour lui, qui nous aime  
« tant, le peu qu'exigent notre Règle et nos constitutions.  
« Notre faiblesse est grande, je le sais bien ; mais, si nous  
« ne pouvons d'abord arriver au but par nos œuvres, attei-  
« gnons-le par nos désirs. Le Seigneur est compatissant ;  
« il nous viendra en aide et peu à peu nos actions éga-  
« leront notre bonne volonté (1). »

Comment résister à cette incomparable douceur ? Mieux châtiées par tant de miséricorde que si Thérèse leur eût infligé des peines sévères, les religieuses, d'un élan spontané et unanime, lui promirent obéissance et la prièrent de réformer les usages qu'elle trouverait contraires à la Règle ou à l'esprit religieux (2). Le lendemain les officières chargées des différents emplois de la maison lui apportèrent leurs clefs : « Ma Mère, lui dirent-elles, il serait bon que  
« vous mettiez en tel emploi difficile, au tour, par exemple,

(1) Vic. de la Fuente, t. 1, p. 522.

(2) *Hist. gén. des Carmes.* — Yepes. — Ribera.

« une religieuse prudente, veuillez la choisir à votre gré.  
« — Je vous remercie, mes sœurs, répondit la Sainte, je  
« vais y penser et je suivrai votre désir. »

Elle ne pressa rien. Durant quelque temps elle se contenta d'observer les nouveaux abus qui s'étaient glissés depuis son départ, et d'affermir son autorité par de vraies tendresses de mère. Il fallait d'abord rendre le cloître supportable, agréable même à ces âmes habituées à le désertier et pour cela leur créer une vie de famille, d'union fraternelle, semblable à celle qui rendait si douce la petite solitude de Saint-Joseph. Que de difficultés pour y parvenir, pour concilier tant de caractères divers ! Thérèse y employa tout son génie et tout son cœur : elle fit tout par amour, et son succès fut tel que, pour sauvegarder son humilité, elle devait dire à chaque instant, reportant l'honneur du triomphe à Marie : c'est l'œuvre de *ma Prieure* (1). »

Elle se mit à la disposition de ses filles et voulut que chacune eût près d'elle libre accès, afin de lui ouvrir son âme, de lui confier ses peines et ses nécessités. Souvent elle les prévenait elle-même. Elle entrait dans les cellules, tenant à la main un voile, un vêtement, un objet dont elle avait deviné le besoin, puis elle s'asseyait près de la religieuse confuse de la bonté de sa Mère, et lui parlait de l'amour de Notre-Seigneur ou de la prochaine fête que l'on se disposait à célébrer. Ses entretiens étaient si aimables qu'ils enlevaient le goût du parler ; les récréations se passaient à l'entendre. On oubliait les instruments de musique profane qu'elle avait enlevés, et le chant de

(1) Avila, 7 Mars 1572.

pieux cantiques remplaçait heureusement des romances indignes d'une enceinte consacrée à Dieu (1).

Le plus difficile était d'interdire les sorties et de supprimer ou du moins de diminuer et d'abrégéer considérablement les parloirs. Les Carmélites se soumettaient ; mais les visiteurs comptaient avoir raison des défenses de la Sainte. Un gentilhomme en particulier se trouva fort offensé d'être éconduit chaque fois qu'il se présentait pour voir une religieuse. Un jour, lassé de ses instances inutiles, il demanda notre Sainte elle-même, comptant par ses menaces la mettre à la raison. Elle se rendit à la grille et, sans une ombre d'impatience, le laissa débiter ses injures et ses mauvais propos. Quand il n'eut plus rien à dire, avec un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique, elle le pria de laisser la paix au Monastère, lui déclarant qu'il ne verrait jamais la religieuse et que, s'il continuait ses poursuites indiscrettes, elle le dénoncerait au Roi. Le gentilhomme se retira plus honteux qu'il n'était auparavant mécontent. « On ne plaisante pas avec la Mère Thérèse, dit-il à ses amis qui l'attendaient à la porte. Il faut renoncer au parloir. » Le bruit de l'aventure se répandit dans Avila et le Gouverneur vint en personne complimenter la Sainte du bon ordre qu'elle établissait dans son couvent et de la fermeté avec laquelle elle savait le maintenir (2).

A l'intérieur, si les abus étaient moins dangereux, ils réclamaient néanmoins de nombreuses réformes. Thérèse allait doucement. Peu de jours après son arrivée, une vénérable ancienne qui n'avait jamais perdu le goût de l'observance, lui demanda quand donc elle remettrait en vigueur

(1) *Histoire générale des Carmes.*

(2) *Ibid.*

tous les points de régularité abandonnés ou transgressés. « Ne voyez-vous pas, ma Mère, lui dit-elle, quelle négligence on apporte aux cérémonies du chœur, avec quelle facilité on se dispense de telle ou telle chose? Oh! ma Mère, empressez-vous de réparer ces désordres. — Ma bonne sœur, lui répondit notre prudente Sainte, je vous en prie, modérez votre zèle et calmez votre déplaisir. Je veux que vous le sachiez, malgré les manquements que vous me signalez, votre maison possède plus de quatorze religieuses si ferventes et si bonnes qu'à cause d'elles Notre-Seigneur bénit ce monastère, et je ne doute pas qu'il eût sauvé le monde du déluge en leur faveur, si elles avaient existé dans ce temps-là (1). »

Thérèse se servit de ces sœurs d'une fidélité éprouvée pour introduire, par l'exemple, les usages qu'elle voulait faire aimer avant de les imposer. Elle leur confia les emplois qui exigeaient le plus de zèle et de délicatesse de conscience, appela même à son aide la Prieure de Valladolid, la Mère Isabelle de la Croix, ancienne professe de l'Incarnation, et lui donnant la charge de Sous-Prieure, elle put lui laisser la direction du chœur, lorsque ses violents accès de fièvre quarte la retenaient dans sa cellule. Le reste de la Communauté suivit insensiblement l'impulsion donnée par les deux Mères et le groupe d'élite qui marchait à la tête. L'office divin chanté avec dévotion, des lectures spirituelles, des exercices que Thérèse savait diversifier suivant les temps ou les fêtes, le recueillement, le silence, des pratiques d'humilité, des mortifications extérieures, rendirent bientôt le sel de l'esprit religieux à cette vie

(1) *Histoire générale des Carmes.*

affadie. La Sainte prenait à part les jeunes sœurs d'une naissance plus distinguée ou plus gâtées par le contact et les flatteries du monde : elle s'adressait à leur cœur ; elle leur demandait si elles ne voulaient pas répondre à la grâce de leur vocation, à la sainteté de leur état, et suivre de près le Roi divin qui s'est fait pauvre et petit pour nous. Ravies des enseignements de leur Mère, les jeunes sœurs se dépouillaient des objets mondains encore à leur usage ; parmi elles s'établissait une sainte émulation de porter les habits les plus usés, les plus rapiécés, de remplir les derniers emplois, de secourir les malades ou les infirmes.

Ainsi Thérèse réalisait son programme sans le dépasser. Elle était venue à l'Incarnation, comme elle l'avait déclaré dans son premier Chapitre, non pour y imposer les austérités de la Règle primitive à laquelle les religieuses n'étaient point astreintes, mais pour faire observer avec amour le peu qu'exigeait la Règle mitigée. Toujours maîtresse d'elle-même et de ses meilleures aspirations, elle ne se laissa pas entraîner par la confiance et l'affection qui lui étaient témoignées au beau rêve de transformer son berceau religieux, son grand Monastère en désert peuplé d'ermites aussi solitaires que celles des maisons de la Réforme. Le nombre seul des religieuses y apportait un premier obstacle. La Sainte préféra leur apprendre à se sanctifier dans leur genre de vie, et elle y réussit au-delà des espérances qu'avait pu concevoir le P. Hernandez.

La prospérité temporelle revint en même temps, grâce à la sagesse de son administration, au travail qu'elle remit en honneur et aux aumônes que lui envoyèrent de généreux amis. Avec ces aumônes elle nourrit les religieuses les plus indigentes et pour elle ne voulut recevoir de la



maison que le pain : le surplus de ses minces dépenses fut couvert par Jeanne de Ahumada qui, malgré son état de fortune assez précaire, secondait de tout son pouvoir les désirs de sa sainte sœur.

Thérèse eut à peine six mois de santé durant son priorat, encore appelait-elle santé l'état habituel de malaise auquel la Providence l'avait condamnée depuis sa jeunesse (1). Vers les fêtes de Noël de l'an 1571, elle fut saisie d'un violent mal de gorge suivi d'une esquinancie, et ces maux joints à ses accès de fièvre auraient entièrement réduit à l'impuissance une nature moins énergique ; mais elle porta la croix avec son courage ordinaire. Elle se sentait trop nécessaire à ses filles pour les priver de sa présence et les suivait au chœur, à la récréation, au réfectoire.

« Comme je vois ce que Notre-Seigneur accomplit en cette  
 « maison et les progrès des religieuses, écrit-elle à Jeanne  
 « de Ahumada, je m'efforce de ne jamais garder le lit, si  
 « ce n'est quand j'ai la fièvre (2). » Et un peu plus tard à  
 dona Marie de Mendoza : « Je vous raconte tous mes maux,  
 « Madame, afin que vous m'excusiez de ne vous avoir pas  
 « écrit. Dieu, pour me montrer que l'on peut tout en lui,

(1) Son estomac débile ne pouvait garder aucune nourriture et la rejetait soir ou matin avec de violentes douleurs. « Tuve veinte annos vomitos por las mananas ; algunas veces mas tarde : despues aca que frecuenta mas a menudo las comuniones, es a la noche, con mucha mas pena. » (*Vie*, ch. VII.) Ses maux, redoublant ainsi avant la nuit, l'arrachaient quelquefois à l'oraison. « C'était, nous dit-elle, un douloureux combat, le corps m'enchaînant par sa faiblesse, l'âme voulant s'occuper de Dieu. Une fois, dans cette lutte intérieure, je m'affligeai jusqu'aux larmes. Notre-Seigneur m'apparut, me consola et me dit avec bonté : « *Ma fille, accepte pour l'amour de moi les soins dont tu as besoin et endure ces souffrances, car ta vie m'est encore nécessaire.* » (*Vie*, ch. XL). »

(2) Avila, 4 Février 1572.

« comme le dit saint Paul, me laisse, avec ce peu de santé  
 « et mon faible naturel, sous le poids du travail, et, mal-  
 « gré cela, je viens à bout de ce qu'il me donne à faire.  
 « Souvent je ris de moi-même. Il faut dire que, pour le  
 « soulagement du corps, rien ne me manque : je suis  
 « entourée de prévenances et de compassion. Nos reli-  
 « gieuses sont si paisibles et si bonnes ! Je ne saurais  
 « trop bénir Notre-Seigneur du changement qu'il a opéré  
 « en elles. Les plus difficiles sont maintenant les plus con-  
 « tentes et le mieux avec moi. Il y a vraiment ici de  
 « grandes servantes de Dieu et la plupart avancent tous  
 « les jours dans la perfection. C'est ma Prieure qui a fait  
 « ces merveilles. Afin qu'il n'y ait aucun doute là-dessus,  
 « Notre-Seigneur a voulu que je fusse dans un état tel  
 « qu'il semble que je ne sois venue ici que pour fuir la  
 « pénitence. Je ne suis occupée qu'à me soigner (1). »

L'humilité de notre chère Sainte n'aveuglait pas les autres aussi facilement qu'elle-même : « Quelle Mère Dieu nous a donnée ! se disait-on à l'Incarnation. Oh ! que nous voudrions lui ressembler ! » Quelques-unes la prièrent de leur choisir un confesseur qui leur donnerait une direction conforme à ses propres enseignements. Thérèse savait par expérience que rien ne serait plus utile au bien de leurs âmes ; mais, avant de s'occuper d'un changement de cette importance, elle avait attendu qu'on lui en exprimât le désir. Elle le transmet au Visiteur Apostolique. Le Père Hernandez, après l'avoir consultée, nomma le Père Jean de la Croix et le Père Germain de Saint-Mathias, autre Carme Déchaussé, confesseurs de l'Incarnation.

(1) Avila, 7 Mars 1572.

Le P. Jean de la Croix était alors Recteur du collège d'Alcala, récemment fondé par la Réforme. La science et la piété florissaient à l'envi sous sa conduite ; ce petit Saint si austère, si contemplatif, si versé dans la connaissance des choses spirituelles, se trouvait vraiment dans son élément au milieu des jeunes âmes qu'il formait moins encore à la connaissance spéculative du dogme qu'à la pratique de l'abnégation et à l'amour du Seigneur. Ce ministère lui convenait mieux en apparence que l'humble fonction d'aumônier d'une communauté de religieuses. Mais, heureux d'offrir un sacrifice à l'obéissance, heureux aussi de seconder la Mère Thérèse dans une œuvre de zèle, il se mit aussitôt à sa disposition.

A l'extrémité occidentale des grands jardins du monastère, une maisonnette de planches, située hors de l'enceinte de la clôture, devint le modeste ermitage du Père Jean de la Croix et de son compagnon. Il y mena une vie aussi pauvre et aussi pénitente que celle de Durvelo, ne sortant de sa retraite que pour prêcher ou confesser les religieuses. Dans ses rapports avec celles-ci, dit son historien, il conservait toujours une humble et douce gravité, une sérénité inaltérable, une prudence parfaite, et, par tous ses côtés, sa vie était pour elles un parfum d'édification. « Jamais il  
« ne leur donnait comme jamais il ne recevait le moindre  
« présent, pas même sous couleur de dévotion, parce qu'il  
« savait que dans ces sortes de choses on franchit facile-  
« ment les limites de la réserve. Il ne témoignait pas plus  
« d'estime à l'une qu'à l'autre, ni plus d'empressement à  
« traiter avec celle-ci qu'avec celle-là ; mais toujours prêt  
« à les aider, à les consoler toutes, il leur montrait à tou-  
« tes le même intérêt, en modifiant seulement son exté-

« rieur suivant les circonstances et le besoin de chacune.  
 « Sa direction était pleine de force, de vigueur et d'un  
 « esprit céleste (1). »

Avec sainte Thérèse pour Mère et saint Jean de la Croix pour Père spirituel, les Carmélites de l'Incarnation devinrent par la ferveur et la générosité de leur vie les émules de leurs sœurs de la Réforme. Un document intéressant nous donne l'idée des vertus alors mises en honneur dans ce monastère qui n'était l'année précédente qu'un asile de mollesse.

Les Carmes Déchaussés de Pastrana venaient de recevoir un jeune novice doué de talents hors ligne et d'une sainteté déjà consommée : le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu avec lequel nous ferons bientôt plus intime connaissance. Ce novice d'élite, à peine sorti des académies et de la Cour, en avait gardé la distinction du langage, sans nuire à sa modestie, et, jusque dans ses exercices de pénitence, on reconnaissait le descendant de deux nobles familles d'anciens chevaliers et de diplomates. Des rapports intimes l'unissaient au Père Jean de la Croix, son premier Maître de noviciat. Ce fut sans doute par l'intermédiaire du Saint qu'il envoya aux religieuses de l'Incarnation une sorte de défi spirituel par lequel il les provoquait à rivaliser de ferveur avec lui et ses frères les Carmes Déchaussés de Pastrana. Il donnait un tour plein d'originalité à ce défi en l'adressant aux sœurs sous forme de cartel.

L'idée plut à Thérèse qui avait souvent recours à des moyens semblables pour stimuler le zèle de ses filles. Elle

(1) Vie de saint Jean de la Croix, publiée par les Carmélites de Paris.

leur communiqua en récréation l'écrit du Père Gratien, et, après avoir reçu leurs engagements, elle répondit sur ce ton plein d'humilité et de saint enjouement :

Jésus, Marie.

« Ayant lu le cartel, il nous a semblé que nos forces ne  
« pouvaient nous permettre d'entrer en champ clos avec  
« de si vaillants et si intrépides chevaliers. La victoire leur  
« étant assurée, ils nous laisseraient entièrement dépouil-  
« lées de nos biens et peut-être même découragées au point  
« de ne pas faire le peu que nous pouvons. Vu cela, nulle  
« n'a signé et Thérèse de Jésus moins que toute autre.  
« Ceci est la pure vérité, sans ombre de fiction.

« Mais nous sommes convenues d'essayer nos forces et  
« de nous exercer à ces gentilles prouesses. Ainsi peut-  
« être, avec la faveur et le secours de ceux qui veulent  
« prendre part au combat, pourrons-nous dans quelques  
« jours signer le cartel. »

La Sainte pose ses conditions : elle demande des vivres (c'est-à-dire des encouragements et des conseils), car, « si  
« on nous prenait par la famine, il n'y aurait pas beaucoup  
« d'honneur pour le vainqueur. » Puis elle laisse ses filles  
entrer en lice, supposant sans doute que l'épreuve deman-  
dée a été heureuse.

« Tout chevalier ou fils de la Vierge qui, chaque jour,  
« priera le Seigneur de conserver dans sa grâce la sœur  
« Béatrix Suarez et de lui accorder la faveur de ne point  
« parler sans réflexion et d'agir en tout pour la gloire de  
« Dieu, recevra en échange deux années des mérites  
« qu'elle a pu acquérir en soignant des maladies bien  
« pénibles. »

« La sœur Anne de Bergas déclare que, si lesdits che-  
« liers et frères demandent au Seigneur de la délivrer  
« d'une contradiction qu'elle endure et de lui donner  
« l'humilité, elle leur cédera le mérite qu'elle y gagnera,  
« si elle est exaucée.

« La Mère Sous-Prieure dit que, s'ils lui obtiennent  
« d'être débarrassée de sa propre volonté, elle leur don-  
« nera ce qu'elle acquerra de mérites en deux ans. Elle  
« se nomme Isabelle de la Croix.

« A celui des chevaliers et fils de la Vierge qui, consi-  
« dérant la pauvreté en laquelle naquit et mourut Jésus-  
« Christ, demandera pour elle la pauvreté intérieure  
« qu'elle a promise au divin Maître, la sœur Anne de la  
« Misère offre le mérite qu'elle trouvera devant lui par le  
« repentir de ses péchés.

« La sœur Isabelle de Saint-Ange annonce aux cheva-  
« liers et fils de la Vierge qui tiendront compagnie à  
« Notre-Seigneur durant les trois heures qu'il fut en croix  
« et qui lui obtiendront de cet adorable Maître la grâce de  
« garder parfaitement ses trois vœux, qu'elle leur donnera  
« part aux mérites que lui procurent ses grandes peines  
« d'esprit.

« La sœur Marie de Saint-Joseph donnera une année  
« de ses mérites à qui demandera pour elle l'humilité  
« et l'obéissance.

« La sœur Catherine de Velasco partagera volontiers le  
« mérite du temps qu'elle passe chaque jour aux pieds de  
« Notre-Dame (et ce ne sont pas de petites séances) avec  
« celui desdits chevaliers qui suppliera Notre-Seigneur,  
« au nom des souffrances de sa Passion, de lui accorder la  
« grâce de ne le point offenser et de faire prospérer notre  
« Ordre. »

Les engagements continuent ainsi : on demande surtout la douceur, l'humilité, l'obéissance, le don d'une foi vive, d'une contrition parfaite ; on demande aussi des grâces pour l'Ordre ; on demande une longue vie pour notre Mère Prieure, Thérèse de Jésus : c'est le seul bienfait temporel auquel on puisse songer. On promet en échange des prières et une part des mérites qui seront acquis par les humiliations, les peines intérieures ou les souffrances du corps.

Enfin notre Sainte vient la dernière ; nous ne citerons plus que son humble et spirituel défi :

« Thérèse de Jésus donne au chevalier de la Vierge qui, « une fois par jour, formera la ferme résolution de souffrir « toute sa vie un supérieur incapable et du plus mauvais « caractère (1), la moitié de ce qu'elle méritera ce jour-là « par les nombreuses souffrances qu'elle endure et par « tout le reste, ce qui au fond est peu de chose. Le contrat « est signé pour un mois et demi. »

Malgré les charges de son laborieux priorat, la sainte Mère veillait encore sur ses couvents de la Réforme. La Prieure de Saint-Joseph d'Avila, la Mère Marie de Saint-Jérôme ne donnait pas un ordre important sans le lui soumettre, et les archives du Monastère conservent précieusement les licences ou permissions écrites de la main de la Sainte qui ont été ainsi obtenues. Mentionnons en particulier l'autorisation d'admettre une novice du voile blanc à prononcer ses vœux le 25 Août 1572. C'était la sœur Anne de Saint-Barthélemy, enfant des champs, qui venait d'entrer à Saint-Joseph avec la candeur de son baptême et les trésors de grâce que Dieu avait versés sans

(1) Nous adoucissons l'expression de la Sainte presque intraduisible : un perlado muy necio y vicioso y comedor y mal acondicionado.

mesure dans son âme privilégiée. Habitée, dès ses jeunes années, aux apparitions de l'Enfant Jésus, aux caresses de la Très-Sainte Vierge, elle cachait toutes ces faveurs sous le voile d'une si profonde humilité qu'il faudra le regard de Thérèse pour les découvrir et son expérience des voies surnaturelles pour comprendre cette vie intérieure. Aussi la sainte Mère l'aimera-t-elle comme une enfant chérie du Ciel. Quand ses infirmités la rendront impuissante à se remuer, elle ne voudra pas d'autres soins que ceux des mains innocentes de la sœur Anne, et c'est entre ses bras, appuyée sur son cœur pur comme celui des Anges, que notre grande Sainte rendra le dernier soupir.

Les autres couvents de la Réforme, malgré leur éloignement, avaient de même recours à sa direction. A Valladolid, elle vient à l'aide de la jeune Prieure Marie-Baptiste, et l'excuse près de dona Marie de Mendoza. La pieuse dame se laissait aller, elle aussi, à des exigences de bienfaitrice, et voulait faire entrer deux postulantes qui n'avaient ni vertu, ni courage, ni prudence, ni talents. L'une d'elles était, de plus, affligée d'un défaut naturel proscrit par les constitutions. Dona Marie de Mendoza, sœur de l'évêque d'Avila, était peut-être la personne envers laquelle notre Sainte eût le moins voulu manquer d'égards; mais elle enveloppe son opposition d'une gracieuse délicatesse et en appelle au jugement de dona Marie. Le bien général ne doit-il pas être toujours préféré au bien particulier? La paix, le bonheur du monastère seront-ils sacrifiés en faveur de deux sujets indignes d'y être admis? C'est à elle d'en décider, car elle est la première intéressée: ce couvent est le sien; les religieuses sont ses filles; leur repos, leur honneur sont entre ses



main. Dona Marie ouvre les yeux et ses prétendantes sont éconduites (1).

Au couvent d'Albe de Tormès, c'est sur la Prieure, la Mère Jeanne du Saint-Esprit, que la Sainte exerce sa vigilance ; elle la reprend d'austérités excessives propres à ruiner ses forces en peu de temps. Les Carmélites d'Albe suivaient la même voie : les veilles et les jeûnes se prolongeaient outre mesure ; on ne dormait que sur des sarments ou de rudes treillis et les unes surpassaient les autres dans leurs pieuses inventions pour martyriser leur corps. « Je suis mécontente de ces jeûnes, écrit notre « Sainte », et elle ajoute sévèrement : « Dieu me délivre « de qui préfère sa volonté à l'obéissance (2) ».

Ce n'est ni la première ni la dernière fois que nous le constatons, Thérèse n'a presque jamais d'autres écarts à réprimer parmi ses filles ; mais, si elle leur reproche de manquer de prudence, si elle les ramène au besoin dans les limites qu'elle juge sage de leur prescrire, elle se réjouit néanmoins au fond du cœur de les voir consumées du désir qui la dévore elle-même, de *souffrir ou mourir* pour le Seigneur Jésus. De son côté, dès que la fièvre la quitte, elle reprend ses cilices et ses disciplines, avouant que la véritable pénitence pour elle, c'est de se voir souvent réduite à n'en point faire (3).

A Medina del Campo, on avait d'autres embarras. Dona Hélène de Quiroga présentait comme postulante sa seconde fille, Jéronyme, à peine âgée de onze ans, déjà formée par sa mère à l'oraison et aux austérités du Carmel.

(1) Avila, 7 Mars 1572.

(2) Avila, 27 Septembre 1572.

(3) *Les Demeures.*

Thérèse la connaissait depuis sa première enfance et pensait bien que ce petit ange deviendrait une fervente Carmélite. Cependant elle eût préféré attendre quelques années avant de la recevoir, afin que son âge lui permît de prendre avec plus de réflexion une détermination aussi grave. En outre la jeune fille eût apporté au monastère une dot considérable, mais grevée d'une rente annuelle qu'elle devait verser à un pensionnat fondé par sa famille. Thérèse refuse cet arrangement : il ne faut pas de soucis temporels, d'affaires embrouillées dans ses couvents. Elle s'exprime à ce sujet avec sa fermeté ordinaire ; ses raisons sont acceptées et l'entrée de Jéronyme différée de trois ans (1). Ainsi accablée de sollicitudes de tout genre, occupée de tous les côtés ensemble, la sainte Mère ne laissait pas un détail en souffrance. Correspondance, visites indispensables au parloir, conférences religieuses, direction des monastères de la Réforme, direction de ses filles de l'Incarnation, soins du matériel, comptes de la maison, vente du blé donné en aumône et qui servait à payer des cautions (2), achats, recettes : chaque chose a son temps. Une fois encore, dans cette vie tellement remplie, avec une santé aussi déplorable, que devient notre Sainte, notre grande contemplative ? Où sont ses oraisons, ses extases ? C'est ce qu'il nous reste à voir.

Peu de mois après son arrivée à l'Incarnation, sa sainte Prieure, Notre-Dame, lui montra combien elle agréait

(1) Avila, 27 Juillet 1573. On réclama néanmoins les conseils de la Sainte pour créer à ce pensionnat une organisation régulière et lui assurer une sage direction. La réponse de Thérèse porterait bien la signature de Fénelon.

(2) Salamanque, Novembre 1573.

la confiance qu'elle lui avait témoignée en lui remettant le gouvernement du monastère. La veille de la fête de saint Sébastien, 18 Janvier 1572, les religieuses étaient réunies pour le chant du *Salve* dans le grand oratoire où Thérèse avait tenu son premier Chapitre. La statue de la Sainte Vierge occupait toujours la stalle priorale, et notre Sainte s'était avancée au milieu de l'oratoire afin de commencer l'antienne suivant le cérémonial ordinaire. A peine eut-elle chanté les premiers mots que la statue disparut à ses yeux et Marie elle-même vint en prendre la place. Thérèse, entièrement ravie, resta debout, le visage radieux, le regard fixé sur sa divine Mère. Une multitude d'anges entouraient leur Reine, rangés en cercle au-dessus des stalles des religieuses. L'oratoire était devenu le Paradis. La vision et le ravissement de Thérèse durèrent autant que le chant du *Salve*. Elle dut répondre ensuite aux demandes pressantes de ses filles et crut, du reste, redoubler leur ferveur en leur communiquant les paroles que la Très-Sainte Vierge lui avait adressées : « *Tu as bien fait, ma fille, de me mettre ici. Je serai présente aux louanges que les religieuses de ce monastère chantent en l'honneur de mon Fils et je les lui offrirai* (1). »

Les Carmélites, reconnaissantes de la protection de Marie, lui conservèrent la place de Prieure, et, s'estimant indignes d'occuper des stalles touchées par les ailes des anges, elles s'assirent au pied sur de simples escabeaux. Ces précieux souvenirs vivent encore de nos jours. Quand les rideaux de la grille s'entr'ouvrent devant le pèlerin d'Avila, il voit devant lui la belle statue de Marie, les

(1) *Relation* III<sup>e</sup>.

clefs du monastère entre les mains ; à droite et à gauche, les longues rangées de stalles toujours vides, et pieusement ornées de fleurs (1).

Au-dessous de l'oratoire dont nous parlons ici, se trouve le chœur où les Carmélites assistent à la messe. C'est dans

(1) « Quelle devotion n'inspire pas ce chœur ! Mais qu'est devenue la cellule de sainte Thérèse ? Il est triste de le dire, tout a disparu, il n'en reste que la place et le souvenir. On l'a démolie pour élever au XVII<sup>e</sup> siècle une chapelle grandiose. Si belle qu'elle soit, combien ne préférerait-on pas voir les murailles témoins des extases de la Sainte, le sol, les pierres arrosées de ses larmes et du sang qu'elle arrachait de son corps par ses macérations. » (Vic. de la Fuente, *Manual del Peregrino*, 1882.) Le P. François de Sainte-Marie nous en a du moins conservé le tableau : « Je dirai un mot des lieux consacrés par la présence de notre Sainte et particulièrement de ses cellules sacrées où elle a joui, quoiqu'elle fût encore en terre, des grâces et des merveilles qui ne se voient que dans le ciel. Elle a eu deux cellules pendant qu'elle a demeuré au monastère de l'Incarnation. Elle fut vingt-sept ans dans la première, étant simple religieuse, et trois dans l'autre, étant Prieure de cette maison et alors Carmélite Déchaussée. La première cellule était divisée en deux petits logements, l'un au-dessus de l'autre ; son oratoire était dans la chambre basse où elle avait trouvé un certain enfoncement qui était fort propre pour se recueillir ; elle ne l'avait paré d'autre chose que d'images de papier, et, au-dessus de cet enfoncement, elle avait fait mettre cette inscription latine : « *Non intres in judicium cum servo tuo,* » verset qui exprimait si bien son esprit de contrition et d'humilité. Elle couchait en la cellule d'en haut. Ce lieu était éloigné du bruit, il était agréable et il avait une belle vue. Depuis sa mort, ces deux chambres ont été converties en oratoire. Dans celle d'en bas on a mis son portrait, et, devant ce tableau, il y a une lampe toujours allumée. On y a bâti aussi un autel. Quand les visiteurs ou les confesseurs sont obligés d'entrer dans la clôture, ils y disent la messe. Les religieuses y font souvent leurs dévotions ; elles y accourent comme à un asile béni où il leur semble que leur sainte Mère est toujours présente. En y entrant, elles sont frappées comme d'une sainte terreur et d'une secrète délectation qui amollit les âmes les moins sensibles et les fait fondre en larmes. » (*Hist. Gén. des Carmes*, Liv. I, ch. III.)

ce chœur, à la petite table de communion placée au milieu de la grande grille de clôture que notre Sainte recevait chaque jour le Pain divin des mains de saint Jean de la Croix. « Mon Père, lui avait-elle dit avec sa simplicité « ordinaire, je sais bien que cela n'a pas la moindre « importance, mais j'aime beaucoup les grandes hosties. » Le 18 Novembre 1572, octave de la fête de saint Martin, l'un de ses saints les plus aimés, peut-être comme patron de la France, Thérèse, à genoux près de la grille, attendait la communion. Elle vit le P. Jean rompre l'hostie qu'il allait lui présenter, réservant l'autre moitié pour l'une des sœurs, et crut qu'il agissait ainsi afin de la mortifier. « *Ne crains rien, ma fille*, lui dit alors le divin Maître, « *personne ne peut te séparer de moi*. A ce moment, « raconte-t-elle, Notre-Seigneur m'apparut au plus in- « time de mon âme par une vision imaginaire comme je « l'avais vu d'autres fois. Il me donna sa main droite et « me dit : *Regarde ce clou : c'est le signe de notre « alliance; dès ce jour tu seras mon épouse. Jusqu'ici « tu ne l'avais pas mérité. Désormais, ne me regardant « pas seulement comme ton Créateur, ton Roi, ton « Dieu, tu auras soin de mon honneur en épouse véri- « table. Mon honneur est le tien; ton honneur est le « mien*. Cette grâce produisit en moi un tel effet que je « ne pouvais plus me contenir : O Seigneur, m'écriai-je, « ou changez ma bassesse ou ne me faites pas tant de « faveurs. Je passai le reste du jour enivrée de bonheur. « J'en retirai ensuite un grand profit pour mon âme et « une plus grande confusion de voir que je ne sais rien « donner à mon Dieu en échange de ses bienfaits (1). »

(1) Relation III<sup>e</sup>.

Cette grâce insigne marque, en effet, les débuts de ce que nous appellerons la dernière et plus haute période de la vie mystique de sainte Thérèse. Une nouvelle transformation s'accomplit en elle. Nous ne la verrons plus défaillir de joie et d'amour, quand la voix du Seigneur l'appelle ou quand il se découvre à sa vue. Ses extases cessent ou deviennent extrêmement rares. Elle se repose dans le silence, dans un calme plein de force. Une harmonie complète s'établit entre les dons de la grâce et les facultés de la nature. C'est le plein jour de sa sainteté, c'est le soleil du midi qui pénètre tout de ses rayons et ne laisse subsister aucune ombre, c'est le terme de la course, des lutttes et des fatigues, terme bienheureux où notre Sainte séjournera dix ans encore, sans que les épreuves de ces dernières années, en martyrisant son cœur, puissent envahir son âme ni troubler son céleste repos.

Le livre de sa Vie s'arrête longtemps avant cette époque, et c'est en résumant des papiers détachés, tracés sans ordre et sans suite, que ses filles et ses historiens contemporains ont pu rassembler quelques détails sur les faveurs particulières qu'elle reçut durant ce temps (1). Il est probable qu'elle en écrivit fort peu. Ses Relations précédentes n'avaient été faites que par obéissance, et l'obéissance, malheureusement pour nous, la laissant libre de s'oublier, elle y mit tout son bonheur. Même avec le bon Maître, elle ne voulait plus parler d'elle. « *Ma fille*, lui disait-il souvent, *tu es bien toute à moi et moi je suis tout à toi* ». — « Ah ! Seigneur, s'écriait-elle alors comme sur le ton d'un doux reproche, ce n'est pas de moi, c'est

(1) Voir les *Relations* recueillies et mises en ordre chronologique par Vic. de la Fuente, t. 1er.

de vous seul que je m'occupe (1). » Mais Jésus redoublait de soins, de divine tendresse. Tantôt il se montrait avide de multiplier ses dons : « *Que me demandes-tu, ma fille, que je ne fasse? Tu sais l'alliance qui existe entre toi et moi. Tout ce que je possède t'appartient. Je te donne de même mes travaux, les douleurs de ma Passion. Tu peux demander à mon Père ce que tu désires comme chose qui est à toi.* » Tantôt il remédiait à ses maux : « *Penses-tu que le mérite consiste à jouir?* lui disait-il un jour qu'un violent mal de tête l'empêchait de poursuivre son oraison. *Non, ma fille, mais à travailler, à souffrir, à aimer. Les âmes les plus chéries de mon Père sont celles qu'il éprouve le plus, et la grandeur de leurs épreuves est la mesure de son amour.* » Ou bien encore il l'instruisait suivant les circonstances : « *De la pauvreté ou de la charité, laquelle est la meilleure? Puisque c'est l'amour qui l'emporte, tu ne dois ni te priver ni priver tes religieuses de ce qui peut l'exciter en vos âmes. Garde l'image que tu voulais sacrifier.* » Et une autre fois : « *Ce serait se tromper que de vouloir fonder son assurance sur les douceurs spirituelles; l'assurance vraie est le témoignage d'une bonne conscience... L'âme véritablement humble est celle qui connaît ce qu'elle peut et ce que je puis.* » Un jour, le divin Maître la trouve désolée parce que ses forces épuisées l'empêchent d'observer l'abstinence. « *Prends garde, ma fille, lui dit-il : il y a quelquefois plus d'amour-propre que de ferveur dans ces désirs du jeûne.* » Le même sujet la mettant en peine une autre fois, elle songeait aux grandes pénitences

(1) *Hist. Gén. des Carmes. Liv. IV. Chap. 27.*

que pratiquait la célèbre Catherine de Cardonne, et, regrettant que son confesseur lui défendît de suivre son attrait non moins irrésistible vers les austérités, elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux sur ce point laisser l'obéissance : « *Oh ! cela non, ma fille, lui répondit Notre-Seigneur ; le chemin que tu suis est bon ; il est sûr. Vois toutes les mortifications de Catherine : eh bien ! je préfère ton obéissance.* » Préoccupée, anxieuse sur l'issue de choses importantes, elle entend encore cette divine parole : « *Fais ce qui est en toi, ma fille, et abandonne-moi le reste, ne t'inquiète de rien.* » Ou bien, affligée d'être toujours en action, elle pense que son âme resterait plus pure, si elle était délivrée de tant d'affaires. « *C'est vrai, lui dit Notre-Seigneur, il ne peut en être autrement ; mais efforce-toi d'avoir une intention droite, un grand détachement des créatures ; regarde comment j'agissais moi-même et tes actions deviendront conformes aux miennes* (1) ». Souvent, au lieu de ces entretiens familiers, Notre-Seigneur la gardait absorbée durant son oraison dans une contemplation profonde. Elle y jouissait par une ineffable vision intellectuelle de la présence de la Très-Sainte Trinité (2). Le Père reposait sur elle ses regards de

(1) Nous réunissons ici divers fragments des *Relations* III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup>, malgré la distance des dates. Les événements qui vont suivre nous empêcheraient de signaler ces grâces dans l'ordre rigoureux de la chronologie. Elles se rattachent toutes, du reste, à la même période de la vie intérieure de notre Sainte.

(2) Les Maîtres spirituels s'accordent à dire que la manifestation de Dieu comme Trinité est réservée au plus haut degré de la vie mystique. Sainte Thérèse en parle admirablement. Voir VII<sup>e</sup> Demeure du Château de l'âme, la 2<sup>e</sup> partie de la Relation V<sup>e</sup> et divers fragments des autres Relations. L'historien des Carmes, le pieux François de Sainte-Marie,



complaisance et lui disait : « *Je t'ai donné mon Fils, je t'ai donné le Saint-Esprit, je t'ai donné pour Mère la Vierge Marie. Et toi que me donneras-tu? Ne travaille pas à me tenir enfermé en toi, mais à te renfermer en moi.* »

Le guide spirituel du Monastère, saint Jean de la Croix, venait joindre quelquefois ses ardeurs à celles de Thérèse. Un jour, fête de la Très-Sainte Trinité, ils s'entretenaient ensemble au parloir de ce grand mystère vers lequel ils étaient portés par les mêmes attraits. Thérèse, à genoux d'un côté de la grille, semblait plutôt en oraison qu'en conversation. Le P. Jean de la Croix, assis de l'autre côté, parlait avec le feu que seul l'amour divin communiquait à son langage doux et calme d'ordinaire. Au milieu de leurs discours, le ciel s'ouvre au-dessus de leurs têtes, et leurs deux âmes, unies dans une sublime contemplation, s'élancent vers le Bien suprême qu'il leur est donné d'entrevoir. A ce moment, la sœur portière, Béatrix de Jésus, chargée de transmettre un message à sa Mère Prieure, frappe à la porte du parloir. Personne ne répond. Elle frappe encore, enfin elle pousse la porte. Le Saint et la Sainte, entraînés par la force de leur merveilleuse extase, sont l'un et l'autre élevés au-dessus du sol dans la situation qu'ils occupaient auparavant : Jean de la Croix assis sur sa chaise qu'il a inutilement saisie de ses deux mains pour se retenir à terre et qu'il a au contraire emportée avec lui ; Thérèse toujours

interrompt ici son lecteur : « Il ne faut pas confondre, lui dit-il, cette vision intellectuelle, si élevée qu'elle puisse être, avec la vision intuitive : ce serait dire que la sainte Mère a vu clairement la Très-Sainte Trinité comme les bienheureux dans la gloire, ce qui ne doit pas être reçu. » *Hist. Gén. des Carmes*. Liv. IV, ch. 28.

à genoux et soutenue en l'air. A cette vue, sœur Béatrix, hors d'elle-même, appelle les religieuses qu'elle peut trouver aux environs du parloir, et une partie de la communauté devient ainsi témoin du double prodige. On ne put en garder entièrement le secret avec la sainte Mère : « Que voulez-vous, mes filles, répondit-elle dans sa gra-  
« cieuse humilité, on ne peut parler de Dieu avec le Père  
« Jean. Non-seulement il tombe aussitôt en extase, mais  
« il y fait entrer les autres. »

Quinze ans plus tôt une pareille merveille aurait passé presque inaperçue à l'Incarnation, alors qu'on était habitué, même en les suspectant, aux ravissements multipliés de Thérèse; mais, comme nous l'avons observé, ils devenaient de plus en plus rares. Autrefois, en la suivant d'extases en extases, de prodiges en prodiges, d'ascensions en ascensions, nous pouvions nous demander ce que Dieu lui réservait de meilleur encore pour ses dernières années. C'est le doux spectacle qui nous attend maintenant. Après avoir recueilli les derniers rayons visibles de sa vie surnaturelle, il faut entrer au fond de son âme et y contempler le règne du Seigneur dans son développement complet, aussi complet du moins qu'il puisse l'être ici-bas. Pour plonger en elle ce regard intime, nous avons heureusement un autre guide que les feuilles éparses et les confidences détachées dont nous avons parlé. Si la Sainte n'écrivait plus rien d'elle-même, elle dut néanmoins, par obéissance, entreprendre un traité d'oraison, cinq ans avant de mourir. Cet ouvrage révéla ce que son humilité voulait tenir dans l'ombre. La septième demeure du Château de l'âme est la fidèle peinture de l'état intérieur où se passèrent ses dix dernières années. Malgré ses réticences

ordinaires et la personne inconnue à laquelle on l'entend toujours attribuer ce qu'elle dit, il est impossible de s'y méprendre. On ne parle pas avec son incomparable simplicité de choses si divines sans les connaître d'expérience.

Nous avons raconté plus haut la vision qui l'introduisit dans ce nouvel état (1) : elle la désigne sous le nom de mariage spirituel, se servant de ce terme, dit-elle, parce qu'elle n'en peut trouver de meilleur. La parole humaine traduit imparfaitement les secrets de Dieu : il faudrait, pour les exprimer, les accents mêmes des anges, et ce n'est qu'avec des similitudes, des images toujours incomplètes qu'il est possible de nous en donner l'idée.

On voit d'abord l'immense différence que la Sainte établit entre cette faveur et toutes celles qui l'avaient précédée. Au bienheureux moment où Notre-Seigneur lui remit un clou de sa Passion comme gage de leur alliance, elle comprit clairement que la Majesté infinie daignait s'unir à sa bassesse d'un lien si étroit, si fort, si parfait qu'elle ne craint pas de l'appeler indissoluble (2). Aussitôt abîmée en Dieu « comme le petit ruisseau qui, entrant dans la mer, mêle tellement ses ondes aux flots de l'Océan qu'il est impossible de les séparer, » elle se sentit mourir à

(1) Page 31.

(2) Elle dit fort bien néanmoins : « Il ne faut pas s'imaginer que, lorsque Dieu a honoré une âme d'une si grande faveur, elle soit assurée de son salut et préservée de toute chute. Je ne l'entends nullement ainsi et je déclare que, partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit s'entendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme par la main et où elle veillera sur elle-même pour ne point offenser. » (*VII<sup>e</sup> Demeure*, ch. II.)

elle-même et put s'écrier avec l'Apôtre : Ma vie à moi, c'est le Seigneur (1).

Les effets de cette grâce furent plus admirables encore que la grâce elle-même. Écoutons notre Sainte (2) :

« J'ai dit que l'âme, élevée à la divine alliance, meurt à sa propre vie dans une indicible joie d'avoir trouvé son vrai repos, et que Jésus-Christ vit en elle. Voyons quelle est maintenant cette vie et par quels effets elle se manifeste.

« Le premier est un tel oubli de soi qu'il semble véritablement que cette âme n'a plus d'être. Elle ne se connaît plus ; elle ne se souvient plus pour elle ni du ciel, ni de la vie, ni de l'honneur ; elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu. Les paroles de Notre-Seigneur ont été à son égard paroles et œuvres, quand il lui a dit : *Occupe-toi de mes intérêts, je prendrai soin des tiens.*

« Le second effet est un grand désir de souffrir, mais un désir qui ne l'inquiète plus comme autrefois. Elle souhaite avec tant d'ardeur que la volonté de Dieu s'accomplisse en elle, que tout ce qui plaît au divin Maître lui semble bon. S'il veut qu'elle souffre, elle en est heureuse ; s'il ne le veut pas, comme il voudra.

« Mais voici ce qui me surprend le plus : cette âme qui endurait la vie comme un martyr, tant elle était impatiente de mourir pour jouir de la présence de Dieu, est maintenant tellement consumée du désir de le ser-

(1) *Miqui vivere Christus est*, écrit la sainte Mère qui comprenait le latin, avec l'aide de l'Esprit-Saint, mais en ignorait l'orthographe et le prononçait mal.

(2) *VII<sup>e</sup> Demeure*, ch. III.

« vir, de faire bénir son nom, d'être utile à d'autres  
 « âmes, que, loin de souhaiter la mort, elle voudrait vivre  
 « de longues années et au milieu des plus grandes souf-  
 « frances, trop heureuse de pouvoir à ce prix procurer au  
 « souverain Maître, en chose si petite que ce soit, une  
 « partie des louanges qu'il mérite. Sa gloire, à elle, son  
 « bonheur, c'est de s'immoler pour le divin Crucifié, sur-  
 « tout quand elle considère qu'il reçoit tant d'offenses et  
 « qu'il y a si peu d'âmes, détachées de tout le reste, qui  
 « aient en vue son honneur.

« A la vérité, le désir de sortir de ce désert de la vie et  
 « de se voir au ciel avec Dieu lui revient quelquefois et  
 « d'une manière bien tendre; mais, rentrant en elle-même,  
 « elle y renonce. Elle se contente de le posséder par la  
 « présence intime dont j'ai parlé et lui offre l'accepta-  
 « tion volontaire d'une longue existence comme le gage  
 « d'amour qui puisse lui coûter le plus. »

La Sainte esquisse les derniers traits de son tableau :  
 « Il n'y a dans cette âme ni sécheresses ni peines inté-  
 « rieures, mais une joie suave et continuelle. Si elle est  
 « un instant moins attentive à la présence du Seigneur,  
 « lui-même la réveille. Il travaille à sa perfection et lui  
 « donne ses enseignements sans le moindre bruit, au mi-  
 « lieu d'une paix si profonde que cela me rappelle la cons-  
 « truction du temple de Salomon. L'âme devient, en  
 « effet, le temple de Dieu, où Dieu seul et l'âme jouissent  
 « l'un de l'autre dans le plus grand silence. »

Ainsi l'abnégation totale, le doux repos de l'abandon, le  
 recueillement des puissances dans un perpétuel acte d'a-  
 mour, voilà les grandeurs et la simplicité du règne de Dieu  
 au fond de l'âme assez heureuse pour s'être laissée envahir

par lui tout entière. Sera-t-on surpris d'apprendre que Thérèse, parvenue à ce degré, y trouve mille fois plus de délices que dans les gloires et les merveilles de ses extases passées? Si le contraste nous étonne, si nous avons peine à comprendre comment cet état surpasse les prodiges que nous avons admirés jusque-là, entendons notre Sainte nous en expliquer les raisons.

Rappelons-nous d'abord qu'au temps même de ses ravissements, elle les nommait une défaillance, une faiblesse causée par l'excès de la joie que son être n'avait pas la force de supporter. Son humilité avait ici trouvé le mot exact, et maintenant elle en juge mieux encore. « Autre-  
« fois, quand l'âme était consumée d'ardents désirs de  
« s'unir à son Dieu, il suffisait de la moindre occasion,  
« d'un chant pieux, des premières paroles d'un sermon,  
« d'une image sainte pour la mettre hors d'elle-même;  
« elle s'envolait ravie. A présent les circonstances et les  
« objets les plus capables d'exciter sa dévotion cessent de  
« produire sur elle ces grands effets. Soit qu'elle ait  
« trouvé le lieu de son repos, soit qu'après avoir vu tant  
« de merveilles, rien ne l'étonne, soit que la divine com-  
« pagnie de Notre-Seigneur ne la laisse jamais en soli-  
« tude, soit pour quelque autre raison que j'ignore, elle  
« est délivrée de cette grande faiblesse qui lui était aussi  
« pénible qu'habituelle. Ce changement vient peut-être de  
« ce que Dieu l'a fortifiée, agrandie et rendue capable de  
« supporter toutes ses faveurs. »

Nous donnerons un sens absolu à ces derniers mots. Oui, c'est parce qu'elle est devenue et plus grande et plus forte, c'est parce que Jésus vit en elle d'une manière toujours progressive, c'est parce qu'elle est de plus en plus

unie à Dieu, que les rayons de la grâce l'éclairent maintenant sans l'éblouir. Le regard de la colombe a pris la puissance de celui de l'aigle et se repose avec calme sur le soleil de la justice infinie. Loin d'être absorbée par sa contemplation presque continuelle, elle se livre avec autant d'ardeur que de facilité aux œuvres qui concernent le service du Maître. « La compagnie dont elle jouit lui « donne une énergie qu'elle n'avait jamais eue. Si, au « dire de David, on devient saint avec les saints, comment « l'âme qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu « fort, ne participerait-elle pas à sa force? Cette force « surnaturelle se communique aux puissances, aux sens, « souvent au corps lui-même qui se ressent visiblement « de cette mystérieuse vigueur. »

Telle est l'explication vraie du changement survenu en notre Sainte. Remarquons aussi le lieu et le temps que Dieu choisit pour l'accomplir. C'est dans le monastère où s'est écoulée sa jeunesse, où elle a traversé les diverses phases de sa vie spirituelle, dans ce sanctuaire qui a recueilli ses premiers serments, ses larmes de ferveur et ses longues angoisses, c'est au fond de ce cloître, témoin de la plupart de ses ravissements, c'est là que Dieu consomme son union avec elle et se donne lui-même à elle, après avoir en quelque sorte épuisé tous ses dons. Puis, c'est à l'heure où sa double charge de Prieure de l'Incarnation et de Mère de huit autres couvents l'accable de sollicitudes, à la veille d'une époque de crise qui réclamera toute son activité, sa présence d'esprit, une prudence et un courage sans bornes, c'est alors, disons-nous, que le Ciel semble la rendre à la terre; mais elle rapporte, comme elle dit

bien, le ciel dans son cœur, et nous la verrons, paisible, aimable, saintement joyeuse, forte de la force de Dieu, traverser la voie semée d'épines où ses pieds vont se meurtrir sans jamais s'arrêter.

---



## CHAPITRE XXII.

### Voyages et affaires.

1573-1575

---

Les pauvres Carmélites de Salamanque continuaient à supporter sans se plaindre les incommodités de leur grande maison malsaine et délabrée; leur sainte Mère en souffrait pour elles et plus qu'elles. C'était la seule fondation qu'elle eût abandonnée avant de l'avoir pourvue d'une demeure convenable, et, bien que l'obéissance l'y eût contrainte, elle en gardait une peine que le contraste des jardins et du cloître de l'Incarnation rendait encore plus amère. Elle recommandait cette affaire à Dieu, quand, vers le mois de Juin 1573, la Prieure de Salamanque lui écrivit qu'on lui proposait l'achat d'une maison commode et bien située, à peu de distance du palais des comtes de Monterey. Le propriétaire, Pierre de la Vanda, ne pouvait la céder sans une dispense du roi, parce qu'elle était attachée à un droit d'aînesse inaliénable; mais, pressé du besoin d'argent

et du désir de doter ses filles, il était prêt à faire les démarches nécessaires. On n'attendait de part et d'autre que la décision de la Sainte. Le Père Visiteur, sur les instances des religieuses, appela Thérèse à Salamanque. Elle laissa donc à la Sous-Prieure le gouvernement de l'Incarnation, prit pour compagne une des Carmélites de ce monastère, dona Quiterie, et, accompagnée aussi du fidèle abbé Julien et du Père Antoine, elle se mit en route aux premiers jours du mois d'Août.

Le voyage ne manqua ni de fatigues ni d'incidents; l'abbé Julien nous en raconte naïvement les débuts : « Le soleil du midi rendant malade notre sainte Mère, nous partîmes vers la nuit; et, pour commencer, avant d'arriver au premier village, le Père Antoine tomba de sa monture, sans se blesser, grâce à Dieu. Nous avions avec nous la suivante d'une grande dame. Un peu plus loin je vis cette demoiselle glisser de sa mule et sa tête frapper contre le sol : je la crus morte ; mais Dieu encore la garda saine et sauve. »

Thérèse emportait avec elle la dot de la sœur Anne de Jésus, novice de Salamanque. Cette dot s'élevait à cinq cents ducats, premier fonds réservé à l'achat de la maison. La Sainte avait renfermé cette somme dans un sac, solidement attaché sur le dos d'un âne, avec des ornements d'autel et plusieurs objets de prix destinés à la sacristie. Le reste de l'équipage ne se composait que d'ânes et de mules : Thérèse n'avait pas voulu prendre de chariot afin de voyager d'une manière plus humble à l'exemple du Père Hernandez. On était donc parti dans la soirée. Le soleil fut si brûlant le lendemain qu'il fallut s'arrêter et attendre encore la fin du jour pour continuer la route. Ces marches nocturnes amenèrent les contretemps. La première

nuit on traversa des chemins impraticables au milieu d'une obscurité complète. Chacun veillant à sa monture et se tirant le mieux possible des mauvais pas, on ne put surveiller de près l'âne chargé de l'argent : il s'égara sans qu'on s'en aperçût. Vers minuit, la petite troupe, arrivée à l'hôtellerie, fut consternée de la perte qu'elle venait de faire. Des gens de bonne volonté partirent à la recherche dans toutes les directions : ils ne purent rien trouver. La Sainte, confiante en la Providence, consola ses amis et les pria de reposer en paix jusqu'au lendemain. Le matin, elle envoya un enfant sur la route : celui-ci revint quelques instants après traînant fièrement l'âne et sa charge, restée intacte. Il l'avait trouvé paisiblement couché sur le bord du chemin à peu de distance de l'auberge (1).

La nuit suivante, autre malheur bien plus grave : on perdit la sainte Mère. La difficulté de faire marcher les mulets ensemble à travers les ténèbres avait obligé les voyageurs de se séparer en deux bandes ; ils devaient se joindre à un point fixe. Quand il se réunirent : « Vient-elle, notre Mère ? criaient les premiers ! — Non. — Com-

(1) Le récit de l'abbé Julien nous entraînerait trop loin. Il est charmant de simplicité en cet endroit. Le pauvre abbé avait passé une partie de la nuit à courir après l'âne et l'argent : le matin, bien fatigué, il refuse de déjeuner pour dire sa messe. Il se rend à un ermitage assez éloigné ; mais, faute de recommandation, on ne lui permet pas de célébrer. Il court au village voisin pour obtenir une recommandation du curé. Pas de curé dans ce village. La matinée se passe en allées et venues, et, « à la fin, dit-il, je restai, bien contre mon gré, sans dire la messe et sans déjeuner ni diner. Notre sainte Mère dut aussi se passer de la communion ; mais je ne fus pas aussi sensible à cela qu'à ce qui me touchait ; comme si je n'eusse pas eu de peine, les autres riaient de moi et non sans raison. »

ment ! elle n'est pas avec vous ? — Nous ne l'avons pas vue ; nous croyions que vous étiez avec elle. » Et tous mettent pied à terre ; la nuit n'a jamais été plus profonde, on marche à l'aventure, on ne sait s'il faut avancer ou reculer ; les uns vont d'un côté, les autres d'un autre ; ils craignent qu'elle ne soit tombée au fond d'un ravin ; ils jettent de grands cris, dans l'espoir que, s'ils ne peuvent la découvrir, elle, du moins, les entendra et sera guidée par leur voix. Après une longue anxiété, au moment où ils désespéraient de la revoir, la sainte Mère leur arriva, suivie de sa compagne et guidée par un laboureur auquel elle avait donné quatre réaux pour le faire sortir de chez lui et la remettre en bon chemin. Elle n'avait eu d'autre mal que celui d'errer péniblement avec sa mule sur des sentiers inconnus. Le reste de la nuit se passa dans une mauvaise auberge, pleine de muletiers endormis ; en y entrant, on marchait sur les gens et les bêtes, et, le seul petit coin que l'on put offrir à la sainte Mère n'ayant pas six pieds de long, il fallut se tenir debout jusqu'à l'aurore, triste repos dans un pareil gîte (1).

On arriva enfin à Salamanque. Thérèse visita la propriété de Pierre de la Vanda, la trouva convenable et conclut au plus vite le marché, car il y avait de grandes réparations à faire, et, si la Communauté ne s'y transportait pas avant la fête de Saint-Michel, elle devrait renouveler pour un an la location de la vieille maison. Les ouvriers se mirent à l'œuvre avec le zèle et l'entrain que la sainte Fondatrice savait leur communiquer. Elle leur donna ses plans, ses conseils, et, laissant à l'abbé Julien le soin de

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* — Ribera. — Julien d'Avila.

les surveiller de près, elle se renferma dans la clôture de la rue Saint-François, à la grande joie de ses filles. Celles-ci, à la sévère école de la pauvreté et de la souffrance, avaient puisé une singulière énergie, une grandeur d'âme qui charma notre Sainte. Peut-être, parmi elles, les mortifications extraordinaires étaient-elles recherchées avec moins d'avidité qu'à Valladolid ou Albe de Tormès; mais était-ce un moindre mérite que celui d'endurer, le cœur joyeux, intrépide, les intempéries des saisons, les privations d'un jeûne accru par la nécessité, et d'y joindre encore les fatigues de rudes labeurs que la prière avait seule le droit de suspendre. Anne de Jésus, chargée de la direction du noviciat, avant d'être professe, donnait la première l'exemple de ce dévouement et elle y formait ses novices. « Croyez-moi, leur disait la jeune Maîtresse, c'est une bonne pénitence d'alléger les charges des autres. » Les occasions ne manquaient pas; et la charité fraternelle n'en trouvait jamais assez. La gloire pour Dieu, la consolation pour ses sœurs, la peine, le mal pour soi-même, c'était la maxime de chacune. « En souffrant, s'écriait une jeune sœur, Anne de la Trinité, il ne faut jamais s'arrêter afin de reprendre haleine, mais toujours courir en avant. » Isabelle des Anges, la novice de Médine, envoyée par la Sainte à Salamanque, ne demandait à Jésus que sa croix, et, lorsqu'elle récitait son bréviaire, elle glissait rapidement sur ces mots : *Quando consolaberis me?* Anne de Jésus l'en reprit. « Pardon, ma Mère, répondit-elle; comment demanderais-je à Dieu des consolations, quand je ne mérite que des châtiments (1)? »

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

Thérèse reçut les confidences de toutes ces jeunes âmes; elle bénit leurs dispositions, approuva leurs voies d'oraison et cultiva en particulier celle qu'elle avait chargée de diriger ses compagnes. Anne de Jésus était alors comblée de faveurs extraordinaires. Elle exerçait autour d'elle par l'étendue de son esprit et l'éclat de sa vertu un ascendant irrésistible. La Mère Prieure lui demandait ses conseils; les religieuses anciennes lui confiaient leurs difficultés; elle pourvoyait aux nécessités pressantes du monastère par son adresse et son activité dans tous les genres de travaux; enfin, si elle n'était point la tête de la Communauté, elle en était l'âme. Cette situation exceptionnelle ne pouvait-elle lui créer des écueils? La sainte Mère avait pour maxime qu'une grande vertu est très-dangereuse, si elle n'est fondée sur l'humilité. Elle voulut s'assurer que cette base solide soutenait bien la perfection qu'elle admirait elle-même dans sa fille et elle l'éprouva fortement; mais ni les réprimandes sévères, ni les punitions infligées sans motif sérieux, ni toutes les autres humiliations que la Sainte lui procura ne purent arracher des lèvres d'Anne de Jésus un mot d'excuse ni un signe de ressentiment. Après avoir été bien grondée, elle revenait le cœur toujours ouvert près de sa Mère qu'elle aimait de plus en plus. Une fois entre autres, tandis que Thérèse recevait au parloir la visite d'un Père Jésuite, Anne, qui remplissait la charge de tourière, vint frapper à la porte. « Ma Mère, dit-elle à haute voix, voulez-vous me permettre de parler à l'un de mes parents. Il arrive de Plaisance et il me demande. » Au lieu de lui répondre, la Sainte se tourna vers le Père Jésuite: « Entendez-vous, mon Père, la sœur Anne de Jésus? Elle est bien aise de nous faire savoir que ce parent est un gentilhomme, com-

me si en religion et surtout dans un pauvre couvent de Carmélites on devait se souvenir de la noblesse des siens. » Anne de Jésus se prosterna sans réplique pour recevoir la correction, comme si elle l'eût méritée, et le religieux se retira tout édifié du parfum d'humilité qui s'exhalait ainsi des grilles du Carmel (1).

Malgré les sollicitudes que lui donnaient les bâtiments du nouveau couvent et le temps qu'elle consacrait au bien spirituel de ses filles, Thérèse, moins surchargée qu'à l'Incarnation, trouva moyen de commencer le *Livre des Fondations*. Elle l'écrivit, comme ses autres ouvrages, pour obéir à son confesseur (2). Quand il lui donna cet ordre, elle se trouvait tellement occupée et souffrante qu'elle crut impossible de l'exécuter. « *Ma fille*, lui dit Notre-Seigneur, *l'obéissance donne des forces*. » Le jour même, 25 Août 1575, elle prit la plume, et, « avec le grand désir de contribuer ainsi à la gloire de Dieu, elle se mit à raconter les choses admirables que le Seigneur avait accomplies » en faveur des sept monastères fondés depuis Saint-Joseph d'Avila (3).

Tandis qu'elle écrivait, les ouvriers, chargés de réparer la maison de Pierre de la Vanda, travaillaient avec dili-

(1) Manrique.

(2) Le P. Jérôme Ripalda, Recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Salamanque, la confessait durant son séjour dans cette ville.

(3) Le *Livre des Fondations*, le plus intéressant de ses ouvrages sous le rapport historique, est aussi un des plus beaux comme forme littéraire. La Sainte s'y peint au naturel, avec son caractère aimable et joyeux. Les traits d'esprit abondent sous sa plume, spontanément, sans recherche, sans la moindre envie de provoquer un sourire ou un applaudissement. Ni sa grande humilité, ni sa profonde charité ne lui permettraient de faire rire aux dépens d'autrui; seulement elle dit les choses telles qu'elles se présentent à son imagination innocente et gaie. Son récit rapide et concis s'entremêle de descriptions curieuses, esquissées de quelques traits de plume. Qui n'a souri de la maison ruinée de Médina? de la disette de To-

gence sous la direction de l'abbé Julien, sans pouvoir achever pour le terme convenu. L'autre maison était louée et Salamanque prévenue que le jour de la fête du grand Archange aurait lieu la bénédiction de la nouvelle église; il était impossible de différer le déménagement. Quelques personnes sages blâmaient un départ si précipité; mais, comme le dit notre Sainte, dans les nécessités pressantes, les bons conseils sont inutiles, s'ils ne sont accompagnés de remèdes. Le 28 Septembre, les Carmélites bien voilées traversèrent donc Salamanque sous une pluie torrentielle. La toiture de leur chapelle n'était pas terminée; elles trouvèrent le sanctuaire tellement inondé que l'on ne savait où dresser les trois autels nécessaires pour le lendemain. Tandis que ses filles disposaient la maison, Thérèse, soucieuse, embarrassée et très-imparfaite, dit-elle, devant un si fâcheux contre-temps, se tenait sous la pluie, dans le sanctuaire, avec l'abbé Julien, le bon marchand Nicolas Gutierrez et quelques autres amis. On se consultait. Que devenir? La cérémonie est annoncée; toute la ville y viendra, car le prédicateur que l'on a choisi est le P. Estella et ses sermons ont une vogue extraordinaire. « Huit heures du soir sonnèrent, raconte Anne de Jésus, et notre sainte Mère restait toujours dans le même embarras, regardant le toit, la chapelle et l'eau

lède? de l'effroi de sa compagne durant la nuit des morts à Salamanque? des oraisons latines des saintes filles de Villeneuve? de la prévoyance des moines de Durvelo qui n'ont pas de lit, mais quatre horloges de sable? etc. (Voir Vic. de la Fuente. t. 1. Préliminaires p. XIII). Ajoutons que le meilleur charme de ce livre, c'est le tableau de la vie active de la Sainte qui s'y déroule de page en page. Rien n'est plus instructif que de la voir à l'œuvre: si droite dans ses négociations, si intrépide dans les difficultés, et toujours si humble, si soumise, si unie à Dieu au milieu de tant d'occupations et de distractions.



qui redoublait de violence. Je vins vers elle avec deux de mes compagnes et lui dis d'un ton fort résolu : Ma Mère, vous savez quelle heure il est et ce que nous avons à faire d'ici demain : vous devriez bien demander à Dieu que la pluie cesse et qu'il nous donne le temps de dresser nos autels. — Priez-le donc, ma fille, me répondit-elle un peu fâchée de la confiance que je mettais en ses prières, priez-le bien vite puisque cela est si pressé. — Je me retirai aussitôt ; à peine arrivée dans la cour voisine, je vis le ciel étoilé et serein comme s'il n'avait jamais plu. Je revins vers notre Mère et lui dis devant les mêmes témoins : Votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt à Dieu ce beau temps. » La Sainte cette fois s'en alla en riant (1), laissant Anne de Jésus et ses compagnes parer la chapelle à leur gré. Le lendemain, le soleil se leva radieux et embellit la fête du matin jusqu'au soir. Un bon sermon, une musique délicieuse, une grande affluence du peuple, la présence des premiers personnages de la ville, rien ne manqua pour rendre la solennité complète. Ce beau jour eut son lendemain. Le propriétaire, Pierre de la Vanda, alors absent de Salamanque, avait réglé par correspondance les conditions du contrat. Il arriva en personne, le 30 Septembre, et de si mauvaise humeur que la Sainte ne savait comment traiter avec lui. Il voulait recevoir sur le champ tout le prix de sa maison, bien qu'il eût été convenu que l'on verserait seulement un à-compte. Les Carmélites se virent à la veille d'un nouveau déména-

(1) Comment Thérèse avait-elle prié pour être si vite exaucée? Avec sa confiance et son abandon ordinaire. « Je dis à Notre-Seigneur, presque « en me plaignant : Seigneur, ne me commandez plus de pareilles œuvres « ou bien remédiez à cette grande nécessité. » *Fondations*, ch. XIX.

gement. Enfin la douceur de Thérèse apaisa le gentilhomme ; mais, quelques jours après, ses tracasseries recommencèrent, et, pendant dix longues années le Carmel de Salamanque devra les supporter. « Mes pauvres « filles, dira la Sainte à cette Communauté éprouvée, que « le Seigneur vous aide à souffrir avec allégresse. Il im- « porte peu que notre habitation soit ici-bas commode ou « incommode, pourvu qu'au sortir de cette vie les demeures « éternelles ne nous manquent pas (1). »

Elle resta plusieurs mois dans ce monastère, grâce à la permission que le P. Hernandez lui avait accordée d'y prolonger son séjour. D'ailleurs tout allait bien à l'Incarnation ; sa mission y était accomplie ; la Mère Sous-Prieure gouvernait à sa place sans difficulté, et elle aimait à préparer ainsi les religieuses à une séparation définitive peu éloignée. D'un autre côté plusieurs couvents de la Réforme portaient alors de lourdes croix, et il lui était plus facile de les assister en habitant l'un d'entre eux.

A Valladolid, la Mère Marie-Baptiste devait soutenir contre les assauts redoublés d'une noble et puissante famille le courage d'une jeune fille, presque une enfant, Casilde de Padilla, qui s'arrachait des bras de sa mère et de son fiancé pour mieux aimer Jésus et ne vivre que pour lui. Ce petit ange ravissait Thérèse par son héroïsme : elle joignait ses bénédictions aux encouragements de la Mère Marie-Baptiste et elle a consacré de longues pages à raconter en détail cette admirable vocation (2).

Casilde était la deuxième enfant de l'adelantado de Cas-

(1) *Fondations*, ch. XIX

(2) *Fondations*, ch. XI.

tille ; elle perdit son père peu de temps après sa naissance et le patrimoine de la famille avec les titres héréditaires passèrent aux mains du fils aîné, don Antoine. Celui-ci, à dix-sept ans, entra dans la Compagnie de Jésus, et la plus âgée de ses sœurs, dona Louise, devint à son tour héritière. Elle vit cette grandeur humaine du même œil que son frère ; à force d'instances, de luttes contre les désirs de ses proches, elle obtint de se dépouiller aussi en faveur de sa sœur Casilde, et ne voulut pour elle-même d'autre bonheur que celui de vivre humble et cachée au fond de la maison paternelle.

Casilde avait onze ans. Elle sourit d'abord aux riches parures dont elle se vit revêtue et aux assiduités des serviteurs, des officiers de la maison, empressés autour d'elle comme autour de leur dame et maîtresse. Un projet d'alliance fut formé entre elle et un jeune frère de son père : on voulait garder au nom des Padilla l'éclat des richesses de Casilde. Celle-ci occupée de son fiancé, charmée de ses présents, trouvait les journées trop courtes quand elle les passait avec lui ; et le soir, l'ennui, le dégoût, la tristesse succédant aux plaisirs du jour : « Ainsi passera la vie, se disait-elle au fond du cœur : qu'elles sont misérables, ces joies qui ne durent pas ! » Son fiancé remarqua son chagrin et la pressa de questions auxquelles elle ne savait répondre ; elle profita d'un voyage qu'il fut obligé de faire pour reprendre avec plus de ferveur ses prières habituelles, bien négligées depuis les fiançailles. Elle se demanda devant Dieu pourquoi son frère et sa sœur lui avaient abandonné leurs biens, ce qu'ils espéraient recevoir en échange, et, la pensée de l'éternité rompant soudain le charme de ses affections terrestres,

Casilde courut trouver sa sœur aînée : « Louise, lui dit-elle, je veux comme vous n'aimer que Dieu et donner tout pour lui. » Dona Louise crut à une ferveur enfantine qui ne durerait pas jusqu'au lendemain et lui dit de ne point parler de la sorte. « Et vous, ma sœur, s'écria Casilde, pourquoi donc avez-vous renoncé à votre héritage ? Reprenez-le, je n'en veux plus. » Peu de jours après, la jeune fille réussissait à s'introduire au Carmel de Valladolid, et, une fois à l'abri des grilles, déclarait qu'elle n'en sortirait pas. Son confesseur lui persuada cependant qu'elle devait rentrer pour quelque temps dans sa famille : elle obéit. Les embarras lui vinrent, comme elle devait s'y attendre, de la part de son fiancé et des parents de celui-ci. Lassée de combattre, de supplier, d'attendre sans rien obtenir, elle s'échappa de nouveau et profita d'un moment où la porte conventuelle était ouverte à des porteurs de bois pour s'élançer dans la clôture. Son confesseur, cette fois, et la Mère Marie-Baptiste lui permirent de rester ; mais la famille obtint un ordre du roi et l'arracha de vive force. « A quoi vous sert-il de me tourmenter, s'écriait la pauvre enfant au milieu de ses larmes, puisque vous n'y gagnerez rien ? » Durant une année encore, on la soumit à tous les genres d'épreuves : caresses, séductions, flatteries, présents ou traitements injurieux, rien n'ébranla sa constance ; et, victorieuse enfin, elle reçut l'habit du Carmel. Les reproches de sa famille la suivirent dans sa retraite, le monde murmura, s'indigna et fit tant de bruit que les Carmélites de Valladolid, la Prieure en particulier, eurent bien à souffrir ; mais elles se trouvèrent heureuses de participer aux mérites de leur *petit ange*. Ce nom lui resta longtemps. Thérèse qui le lui avait donné, ne la désigne

pas autrement dans le grand nombre de lettres où elle parle de sa vocation.

Les peines des Carmélites de Valladolid et de Salamanca n'étaient rien cependant en comparaison de l'angoisse où se trouvait le Carmel de Pastrana. Au mois de Juillet précédent, le prince Ruy Gomez avait rendu son âme à Dieu, assisté par deux Carmes Déchaussés, les Pères Balthazar de Jésus et Mariano. La princesse, folle de douleur, s'écria que le monde n'était plus pour elle, et, au pied même du lit mortuaire, elle voulut être revêtue de l'habit du Carmel. Le P. Mariano essaya vainement d'obtenir un délai qui, en calmant le désespoir de la princesse, aurait aussi modéré son indiscrete ferveur. Elle n'entendit aucune raison; il fallut courir en toute hâte lui chercher une vieille robe usée, la seule que les Carmélites eussent à lui offrir. Le P. Mariano la lui donna devant les dépouilles du prince; puis elle sortit du palais, laissant à l'abandon ses affaires, ses biens, ses domaines; elle monta en carrosse avec deux de ses suivantes et ordonna qu'on la conduisît au monastère (1).

Le P. Balthazar de Jésus prit les devants du carrosse et prévint la Prieure, la Mère Isabelle de Saint-Dominique, de l'arrivée de la princesse. Il la lui annonçait comme une excellente nouvelle. « Eh quoi! mon Père, s'écria la Prieure, la princesse religieuse! Ah! notre monastère est perdu. » Néanmoins elle réunit les sœurs et leur dit de mettre promptement la maison en bon ordre: il était impossible de s'opposer à l'entrée de leur fondatrice; la reconnaissance exigeait au contraire qu'on l'accueillît

(1) *Boll.*, n° 596. — *Hist. Gén. des Carmes.*

avec les plus grands égards. La princesse arriva bientôt avec ses demoiselles, et, comme elle n'avait pas changé de caractère en même temps que d'habit, elle prétendit imposer aussitôt ses volontés à la Communauté. Ainsi commanda-t-elle d'abord à la Prieure de donner à l'heure même le vêtement religieux aux deux suivantes. La Prieure répond qu'elle ne le peut sans l'autorisation du Supérieur. La princesse se fâche; la Prieure ne dit mot : elle envoie chercher le Prieur des Carmes Déchaussés, elle le consulte et on accorde cette satisfaction à la princesse. Sa mauvaise humeur se tourne alors d'un autre côté. La Mère Isabelle lui a fait préparer un repas convenable, et le lui sert dans une chambre séparée. Cette prévenance la mécontente : elle jette un regard de dédain sur les plats qui lui sont présentés et s'en va au réfectoire. Là elle refuse la place qu'on lui assigne et, malgré les prières des sœurs, elle s'assied au dernier rang, avec un air de fierté triomphante qui montrait assez que, dans son abaissement volontaire, elle conservait son esprit absolu et indépendant.

La Mère Isabelle avait tiré au sort comme *vertu du mois* (1) la patience. « Je ne sais comment faire, avait-elle dit, pour pratiquer cette vertu dans un monastère où jamais rien ne me donne sujet de l'exercer. » On le voit, la Providence ne manqua pas d'y pourvoir. Jamais dans son palais la malheureuse princesse ne s'était laissée aller à tant de caprices ni à de tels emportements. Il suffisait qu'on lui offrît une chose pour qu'elle la rejetât, et le

(1) Sainte Thérèse avait établi parmi ses filles l'usage de tirer au sort chaque mois des billets contenant le nom de l'un des saints de ce mois et une pratique de vertu, choisie d'ordinaire parmi celles où ce saint avait excellé.

moindre refus, nécessité par la Règle, la mettait hors d'elle-même. Le lendemain de son arrivée, après l'enterrement du prince, l'évêque de Ségovie, le gouverneur de Pastrana, les magistrats, les dignitaires et les personnes de haut rang, invitées aux funérailles, se rendirent au monastère des Carmélites pour lui présenter leurs hommages et leurs condoléances. La Mère Isabelle la pria de les recevoir à la grille de la chapelle, le parloir étant trop étroit pour cette grande compagnie. « Je n'irai point, déclara-t-elle ; mais vous laisserez entrer ceux qui me demandent dans la clôture. » Toutes les remontrances furent inutiles ; elle fit ouvrir les portes et reçut ses visites comme si elle avait été dans ses appartements princiers. La Mère Isabelle, avec une douce fermeté, lui représenta le soir que de semblables abus ne devaient point s'introduire au Carmel, que, si elle désirait demeurer dans le monastère, on lui abandonnerait les bâtiments à sa convenance et qu'elle pourrait y vivre à son gré, en laissant les sœurs garder leur règle dans quelque petit coin où la clôture serait respectée. La princesse répondit qu'elle faisait grâce à la Prieure de tels avis, que le monastère lui appartenait et qu'elle ne changerait rien à ses résolutions.

Avertie par la Mère Isabelle, la sainte Mère essaya en vain de sauver l'honneur et le repos du couvent sans blesser la fondatrice : celle-ci prit très-mal la lettre que Thérèse lui adressa et ne voulut plus en entendre parler. Un jour de nouveaux caprices l'entraînèrent au fond d'un ermitage du jardin où elle établit sa demeure pendant une ou deux semaines ; de là elle passa hors de la clôture dans une maison du voisinage, et enfin rentra chez elle. Puis, croyant devoir à son honneur une éclatante revanche du

ridicule dont elle se couvrait aux yeux du monde, elle arrêta la construction de l'église des Carmélites qui n'était pas encore achevée, et, leur retirant non-seulement ses aumônes, mais celles que le prince leur avait assignées, elle les réduisit à la dernière détresse.

Thérèse recevait à Salamanque ces tristes nouvelles : elle en avait le cœur navré, « moins, disait-elle, par la peine de voir mes pauvres filles si malheureuses que par la crainte du péril de leurs âmes, opprimées sous ce dur esclavage. »

Elle priait et faisait beaucoup prier afin que Dieu leur vînt en aide, lorsqu'elle reçut intérieurement l'ordre d'aller fonder un autre Carmel à Ségovie. Bientôt Notre-Seigneur disposa toutes choses pour qu'elle pût lui obéir. Une pieuse dame de cette ville, Anne de Ximena, veuve du seigneur François de Bracamonte, offrit les premières ressources ; son cousin André de Ximena, se chargea des démarches près des autorités. Restait à obtenir l'agrément du Visiteur Apostolique, le P. Hernandez : ce n'était point le plus facile. Tout dévoué à l'œuvre de Thérèse, le Père désirait que la sainte Mère consacrat son temps et ses forces aux monastères déjà établis, sans s'épuiser dans de nouvelles fondations. De plus, le couvent de l'Incarnation réclamait sa Prieure, dès que Salamanque n'aurait plus besoin d'elle. Thérèse pesa ces raisons aux pieds du divin Maître, et, sur son conseil, elle écrivit au P. Hernandez, alors à Salamanque. « Mon Père, lui dit-elle, « vous savez que notre Père Général m'a commandé de ne « refuser aucune fondation. On m'en propose une à Ségo- « vie. Si votre Paternité me l'ordonne, j'irai la faire. Du « reste, je ne vous en parle que par devoir de conscience,



« et, quelle que soit votre décision, je serai heureuse de  
 « m'y conformer. Je crois seulement que la chose tourne-  
 « rait à la gloire de Dieu. » « En effet, ajoute la Sainte,  
 « on vit bientôt que Notre-Seigneur le voulait, car le Père  
 « Visiteur me donna licence, bien que son avis fût aupa-  
 « ravant tout opposé (1) ».

A la même époque, Thérèse reçut plusieurs lettres des confins de la Nouvelle-Castille. Le curé de Véas, une noble demoiselle de la ville et plusieurs autres personnes demandaient aussi une fondation. La Sainte envoya encore ces lettres au P. Hernandez. Il en prit lecture, et, bien édifié des sentiments de piété qu'elles renfermaient, il dit qu'il ne serait pas juste de contrister une foi si vive par un refus, mais que, Véas dépendant de l'Ordre de Saint-Jacques, il fallait obtenir l'autorisation des Commandeurs avant de rien entreprendre. La Sainte envoya cette réponse et laissa les fondateurs s'occuper de leur œuvre, tandis qu'elle allait se consacrer tout entière à celle de Ségovie.

Ses adieux à Salamanque ne se firent pas sans tristesse. Elle y laissait une jeune professe mourante, Isabelle des Anges ; il lui en coûtait de la quitter sans avoir bercé son agonie, sans l'avoir assistée dans la dernière lutte comme elle l'avait soutenue au milieu des grandes épreuves de son noviciat. D'un autre côté, les difficultés avec le propriétaire semblaient interminables ; la Prieure ne s'entendait aux affaires qu'à demi et Anne de Jésus avait trop peu d'âge et d'années de religion pour en porter le poids. Enfin notre Sainte jouissait à Salamanque des consolations qu'elle

(1) *Fondations*, ch. XXI. — *Boll.*, n° 589.

estimait le plus après celles de Dieu : des docteurs éminents de l'Université, de saints religieux lui apportaient leurs lumières et mettaient leur science à son service. Le P. Balthazar Alvarez, le vrai Père de son âme, le guide qu'elle n'eût jamais quitté, si les circonstances ne les avaient séparés l'un de l'autre, le P. Alvarez venait d'être nommé Recteur de Salamanque. Il la visitait quelquefois ; il lui avait même amené un pieux étudiant, moins illustre par sa naissance que par son savoir, et l'avait priée de former cette âme d'élite à la vie intérieure. Thérèse aimait comme son fils le jeune Teutonio de Bragance ; celui-ci la vénérât comme une mère et suivait ses conseils avec une touchante docilité (1). Ces relations n'occupaient sans doute dans la vie de la Sainte qu'une place très-secondaire ; néanmoins elle y attachait assez de prix pour sentir le sacrifice, au moment du départ. Elle regretta jusqu'au voisinage d'un religieux dominicain, le P. Barthélemy de Medina, qui ne lui témoignait que des préventions et de l'antipathie, mais qu'elle estimait un savant et un saint.

Elle partit de Salamanque au mois de Février 1574, avec deux religieuses, les sœurs Isabelle et Marie de Jésus. La duchesse dona Marie Henriquez avait obtenu du Père Visiteur la permission de la retenir deux jours au château d'Albe. Notre Sainte, habituée à la sévère nudité de sa cellule, fut éblouie des merveilles de ce château princier. « Introduite, dit-elle, au milieu d'une salle magnifique, « remplie de cristaux, de vases de toute espèce et d'une « infinité d'autres objets rares et précieux, je demurai « d'abord surprise, et, pensant en moi-même à quoi pou-

(1) *Vie du P. Balthazar Alvarez*, par le P. Dupont. Note du P. Bovix, *Lettres de sainte Thérèse*. — Boll., n° 611.

« vait servir ce grand amas de curiosités, je trouvai que la  
 « beauté et la variété de tant de créatures devait me porter  
 « à louer le Créateur (1). » Le surlendemain, du château  
 passant au monastère, elle écrit avec la même simplicité :  
 « Ici, j'ai un ermitage d'où je vois la rivière. J'ai la même  
 « vue de la cellule où je couche, et de mon lit je puis jouir  
 « de ce coup-d'œil, ce qui me récrée beaucoup (2) ». Ainsi  
 ouvrait-elle volontiers les yeux aux beautés des campagnes  
 et aux chefs-d'œuvre de l'art ; mais c'était pour s'élançer  
 de l'admiration de ces choses visibles et finies à l'adoration  
 de l'Infini.

D'Albe encore elle adresse un tendre souvenir à ses filles  
 de Salamanque, et, profitant d'un exprès, elle y joint un  
 présent pour le Père Dominicain dont elle n'avait pu jus-  
 qu'alors se faire un ami : « Voici, ma chère Mère (elle écrit  
 « à la Prieure de Salamanque), voici une truite que la du-  
 « chesse d'Albe m'a envoyée aujourd'hui. Elle me paraît si  
 « excellente que moi-même je l'envoie à mon cher Père  
 « Barthélemy de Médina. Puisse-t-elle arriver pour l'heure  
 « de son dîner. Faites-la lui porter au plus tôt par Michel  
 « avec cette carte. S'il est trop tard, envoyez-la quand  
 « même. Voyons si j'aurai quelques lignes de lui (3). »

(1) *Château de l'Ame*, VI<sup>e</sup> Demeure, ch. IV.

(2) Albe, Février 1574.

(3) « De censeur rigoureux, le Père Barthélemy se transforma bientôt en panégyriste perpétuel. » (Vic. de la Fuente). La truite y contribua sans doute pour peu de chose ; mais, mieux éclairé, il vénéra la Sainte plus que personne. La Mère Anne de Jésus rapporte qu'un jour elle-même, dans un entretien avec ce Père, lui parla de « la Mère Thérèse ». Il la reprit de son manque de révérence et lui dit que, lorsqu'elle voulait nommer la Sainte, elle devait dire au moins Notre Mère Fondatrice. (*Déposition de la Mère Anne de Jésus*).

Thérèse continua sa route par Avila. Un saint gentilhomme d'Albe, Antoine Gaytan, instruit des traverses qu'elle essayait dans chaque fondation, la conjura de lui permettre de la suivre, « car il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il trouvait l'occasion de se fatiguer et de beaucoup souffrir pour le service de Dieu. » Le P. Jean de la Croix et l'abbé Julien se mirent aussi de la partie. « En route, raconte l'abbé Julien, je demandai à notre Mère si elle avait l'autorisation écrite de l'Ordinaire. — Non, me dit-elle ; j'ai seulement sa parole, ce qui suffit. — Moi je devins très-inquiet. Je savais que l'évêque de Ségovie était absent et je craignais de la part du Vicaire-Général de grandes contradictions. » La sainte Mère pensa que le plus simple, dans ce cas, était de prendre possession sans rien dire au Vicaire.

Le 18 Mars, les Carmélites arrivèrent à Ségovie (1). Anne de Xiména leur avait loué une maison ; la chapelle était prête. Le lendemain matin, fête de saint Joseph, le Père Jean de la Croix célébra la messe et mit le Saint-Sacrement dans le tabernacle. Jamais on n'avait fondé avec moins de peine ; mais les œuvres de Dieu doivent toujours porter le sceau de la Croix. Après la cérémonie, un chanoine, se rendant à la cathédrale, passa devant le monas-

(1) Ségovie, assise au pied de la haute chaîne de la Sierra de Guaderama, est célèbre par son aqueduc romain, son splendide alcazar qu'un incendie a presque entièrement détruit, et mieux encore par ses monuments religieux, sa cathédrale du XII<sup>e</sup> siècle, d'une belle architecture romane, le grand couvent des Hiéronymites, le couvent dominicain de Sainte-Croix, le monastère des Carmélites fondé par sainte Thérèse et celui des Carmes fondé par saint Jean de la Croix. Ce dernier, pauvre, humble, silencieux, vrai désert du Carmel, a gardé l'impreinte vivante du caractère de son fondateur. On peut en dire autant du couvent des Carmélites. (*V. Vic. de la Fuente, Manual del Peregrino, 1882.*)

tère; il entra dans l'église, et, touché de son aspect, il eut la dévotion d'y offrir le Saint-Sacrifice. Pendant que le chanoine était à l'autel, arrive le Vicaire-Général ému, mécontent : « Que faites-vous ici, monsieur le chanoine ? N'aviez-vous pas de meilleur endroit pour dire la messe ? » « A ces mots, si grande que fût la dévotion du chanoine, remarque le bon abbé Julien, je crois qu'elle le quitta bien vite. » Le Vicaire-Général demande comment on a osé fonder un monastère et ouvrir une chapelle sans sa permission ; il cherche les coupables. Mais l'heure est peu favorable pour s'entendre : aussi Julien d'Avila se cache sous un escalier, Antoine Gaytan disparaît malgré son courage, les religieuses sont invisibles derrière leur grille : il ne reste en face du Vicaire-Général que le Père Jean de la Croix, paisible comme de coutume. « Qui a mis le Saint-Sacrement dans cette chapelle, mon Père ? » demande le Vicaire plus fâché qu'on ne l'avait jamais vu. Puis, sans attendre sa réponse : « Partez d'ici, ajoute-t-il, ou je vous mets tous en prison (1). » Il se retira sans exécuter ses menaces, laissant seulement à la porte un huissier chargé de surveiller l'église et d'empêcher que l'on y célébrât aucune cérémonie du culte. Le Très-Saint Sacrement fut même enlevé et l'autel dépouillé de ses ornements (2).

(1) « Je crois, observe ici Julien d'Avila, que le Proviseur (Vicaire-Général) n'aurait pas osé mettre un moine en prison ; et pour moi, si j'y avais été, il aurait été tout simple qu'après avoir tant de fois enfermé des religieuses dans leur clôture, je fusse enfermé à mon tour. Seulement, comme elles, c'est de bon gré, elles ne s'en affligent pas comme je m'en serais affligé. »

(2) *Boll.* n° 593.

L'une des religieuses amenées par la Sainte, la sœur Isabelle de Jésus, avait de grandes alliances de parenté parmi la noblesse de Ségovie. Thérèse envoya chercher ces gentilshommes et les pria de faire savoir au Vicaire-Général que l'évêque avait autorisé la fondation. « Il ne l'ignora pas, comme il me l'a lui-même avoué depuis, écrit la Sainte; son mécontentement venait de ce que nous avions agi sans le consulter. Quant à moi, je pense que cela nous eût attiré des embarras encore plus graves. » Après des explications suivies d'une enquête, il permit aux Carmélites de rester dans leur monastère et au Père Jean de la Croix de leur dire la messe; mais il ne voulut point leur laisser le Saint-Sacrement tant qu'elles habiteraient leur maison de louage. L'entrée de deux postulantes (1) leur ayant amené des fonds, elles en achetèrent une et avec elle des procès. Il fallut plaider à la fois contre le Chapitre, les religieux de Saint-François et les religieux de la Merci qui, à divers titres, s'opposaient au contrat de vente. « O Jésus, s'écriait notre Sainte, quel déplaisir pour nous de nous voir engagées dans tant de contestations! » Elle en sortit avec honneur, moins par le secours que lui prêtèrent le doyen du Chapitre, parent de l'évêque, et le Recteur des Jésuites, que par sa charité et son amour de la paix. Avec ces dernières ressources, on a toujours le secret de se concilier ses adversaires.

Au milieu des soucis de cette fondation laborieuse, Thérèse n'oubliait point les pauvres Carmélites de Pastrana. Après avoir consulté ses conseillers ordinaires, le P. Bannez, le P. Visiteur et même le Provincial des Carmes, le P. Ange

(1) Anne de Ximena et sa fille Marie de Bracamonte.

de Salazar, sur leur avis unanime, elle envoya de Ségovie à Pastrana l'abbé Julien et Antoine Gaytan, en leur confiant la délicate mission de lui ramener ses religieuses. La Mère Isabelle de Saint-Dominique, prévenue d'avance, fit appeler le gouverneur de la ville : elle lui demanda, pour l'amour de Dieu, de garder en dépôt tous les meubles et bijoux que la princesse avait autrefois donnés au couvent (1). Le gouverneur y consentit ; mais la ville eut l'éveil de la perte qui la menaçait, et, comme les Carmélites étaient sincèrement aimées, on résolut de s'opposer à leur départ. De son côté, la princesse déclara qu'elle mettrait des gardes aux portes et que personne ne sortirait de son monastère.

La Prieure, sans s'épouvanter, continua ses préparatifs. L'abbé Julien et Antoine Gaytan arrivèrent secrètement et concertèrent avec elle le jour et l'heure favorables pour exécuter leur dessein. Le lundi de la Semaine Sainte, à minuit, la Mère Isabelle et ses filles quittèrent sans bruit le couvent ; elles traversèrent les rues à pied, en grand silence, « fuyant comme David devant Absalon. Seulement, au lieu d'un Séméi pour les maudire, elles avaient Dieu pour les bénir et les protéger (2). » Des chariots les attendaient sur l'une des collines qui enserrant la vallée de Pastrana, et, avant que le jour parût, on était hors des poursuites de la princesse.

(1) A leur départ de Pastrana, non-seulement les Carmélites renoncèrent à tout ce que leur avait donné la princesse, mais elles emmenèrent à Ségovie les religieuses que, sur son ordre, elles avaient reçues sans dot (*Fondations*, ch. XVII). Quant à la princesse, elle ne fit aucune démarche pour obtenir leur retour : elle se contenta de réclamer ses bijoux et fut bien surprise quand elle apprit que le gouverneur les avait reçus en dépôt pour les lui rendre. (*Hist. Gén. des Carmes.*)

(2) Julien d'Avila. — *Boll.*, n° 600.

Thérèse, durant ce temps, priait pour elles de toute son âme. Un instant les sœurs de Ségovie la virent joindre les mains dans un mouvement d'angoisse. « O mes filles, mes filles, leur dit-elle, recommandez au Seigneur nos sœurs de Pastrana. » Le mercredi, celles-ci s'agenouillaient aux pieds de la sainte Mère qui les serrait dans ses bras, s'attendrissait sur leurs souffrances passées et leur témoignait une inexprimable joie de les revoir. La Mère Isabelle raconta les incidents de la route et le grand danger qu'elles avaient couru en franchissant de nuit une rivière grossie par les pluies de la saison. Dieu les en avait délivrées par un secours tout particulier, et les religieuses de Ségovie remarquèrent que la chose avait eu lieu au moment même où la Sainte leur avait demandé avec une anxiété visible de prier pour leurs sœurs (1).

Quelque temps après, Thérèse assistait d'une manière plus merveilleuse encore l'une de ses filles de Salamanque. Isabelle des Anges, épuisée par de longs mois de souffrances, attendait en vain le terme de son exil ; il semblait fuir devant ses ardents désirs de s'unir à son Dieu. Enfin, au jour de la fête de saint Bernard, elle se trouva si mal que, dès l'aurore, la Prieure réunit la Communauté pour réciter autour d'elle les dernières prières. Une angoisse indicible jointe aux tourments de l'agonie consommait son martyre. Le visage baigné de sueur et de larmes, livide, défigurée, la mourante devenait l'objet d'une pitié pleine de tendresse et mêlée de frayeur. L'heure de la messe obligea les religieuses à s'éloigner. Quand elles revinrent, Isabelle des Anges, le regard brillant de joie, le teint coloré,

(1) *Boll.*, n° 600. — *Hist. Gén. des Carmes.*



la voix vibrante, n'était plus reconnaissable. Elle sourit doucement à ses sœurs. « Dieu soit béni, ma fille, lui dit la Prieure, quel bonheur avez-vous que vous le faites si bien paraître? — Oh! ma Mère, répondit-elle, c'est que mes maux sont près de finir; aujourd'hui même j'irai jouir du Bien que j'ai tant désiré. » Anne de Jésus devina qu'il y avait dans ce grand changement quelque mystère. Interrogée par sa Maîtresse, la sœur Isabelle le lui confia tout bas. « Durant la messe, notre Mère Thérèse de Jésus est venue me caresser et me bénir; elle m'a consolée de mes peines et m'a délivrée de mes frayeurs en me disant: ma fille, ne vous abandonnez point à ces craintes vaines; mettez votre espérance dans le sang et les mérites de Jésus votre Epoux. Dieu vous réserve une grande gloire et vous en jouirez dès aujourd'hui.... Oh! oui, que je suis heureuse maintenant! ajouta la jeune sœur. Mon âme est si paisible! Je m'en vais au ciel (!) ! »

Le Seigneur voulut qu'elle restât dans ce repos et cette joie jusqu'au soir pour la consolation de celles qui la visitaient et respiraient près d'elle l'air du paradis. Elle ne prit son vol qu'après Matines: le crucifix à la main, le *Credo* sur les lèvres, elle rendit le dernier soupir en prononçant ces mots d'une voix distincte: *et vitam æternam. Amen.*

« Or, au même temps où la Sainte visita la malade à Salamanque, ses filles de Ségovie la virent l'espace d'une heure paraissant plutôt morte que ravie. On l'appela deux ou trois fois sans pouvoir la rendre à elle-même. Son âme semblait transportée en un autre lieu. » La Mère Anne de Jésus, non contente d'avoir recueilli cette pre-

(1) *Boll.* N° 605. — *Hist. Gén. des Carmes.* — Manrique.

mière information comme témoignage de la réalité du prodige, saisit un an après un moment favorable pour questionner Thérèse sur ce fait ; « et, comme notre sainte Mère, dit-elle, m'aimait beaucoup, elle m'avoua que c'était vrai. » Le même jour, Thérèse avait écrit à la Prieure de Salamanque sur deux points qu'elle n'eût pu savoir, si elle n'avait été présente au monastère (1).

Les miracles et les preuves de son esprit prophétique se multiplièrent, du reste, jusqu'à la fin de son séjour à Ségovie. Tantôt elle révèle au Prévôt du Chapitre, don Orozco de Covarrubias, la grande destinée que Dieu lui réserve (2) ; tantôt elle lit au fond du cœur de ses filles leurs pensées les plus intimes (3) ; elle prévient et dissipe leurs tentations ;

(1) Procès de la béatification, 7<sup>e</sup> déclaration de la Mère Anne de Jésus.

(2) « Monsieur le Prévôt, lui dit-elle, je considérais ce matin que Dieu appelle mes amis aux grandes charges : il en fait des évêques, des archevêques. Or sachez que vous êtes de ce nombre. » L'événement réalisa cette promesse à l'heure la plus inattendue. (*Boll.* n<sup>o</sup> 606). M<sup>r</sup> de Covarrubias était parent de la Sainte. Il l'ignorait, lorsqu'il se présenta un jour au parloir pour la saluer. « Monsieur le Prévôt, lui dit-elle, sachez que Dieu vous attire en cette maison pour que vous en deveniez le protecteur. Je ne désire pas vous y porter par d'autre motif que celui que Dieu vous donne à présent, qui est la pure charité ; mais il est bon de vous apprendre que vous êtes plus obligé qu'un autre à nous secourir, car nous sommes unis d'assez près ; votre tante dona Marie de Tapia est ma cousine germaine. »

(3) « Notre sainte Mère dit un jour à une religieuse de ce monastère de Ségovie de copier quelques vers, pour les lire aux sœurs en récréation et les réjouir par les choses agréables et spirituelles contenues dans ces vers. La religieuse commença par discourir en elle-même sur l'ordre qu'elle avait reçu, et il lui sembla qu'une pareille occupation était bien peu sérieuse. Elle s'étonna qu'une si grande Sainte lui eût commandé chose semblable. Or, tandis qu'elle était en cette pensée, la Sainte passa près de sa cellule et entr'ouvrit la porte : « Ecrivez, ma fille, lui dit-elle, tout cela est nécessaire pour aider à passer la vie. Ne faites pas d'autres réflexions. » *Hist. Gén. des Carmes.*

elle daigne condescendre aux naïfs désirs d'une pauvre petite sœur converse dont elle aime l'innocence et la vertu, et Dieu, bénissant l'amour de la Mère pour son enfant, accorde une fertilité merveilleuse à la branche de prunier où la sœur Anne de la Trinité obtient licence de recueillir chaque année le dessert du réfectoire (1). Enfin, le 7 Août, fête de saint Albert, notre Sainte reçoit la visite de ce Bienheureux qui l'encourage à poursuivre ses travaux pour le bien de leur Ordre (2).

Cependant sa charge de Prieure de l'Incarnation expirait le 6 Octobre, et, à Ségovie, elle ne put installer ses filles dans leur demeure définitive que deux jours avant la fête de saint Michel. Le 30 Septembre, elle partit pour Avila, laissant la Communauté entre les mains de l'ancienne Prieure de Pastrana. Avant de quitter la ville, elle eut dévotion de visiter l'église du monastère dominicain de Sainte-Croix où saint Dominique, dans ses oraisons et ses pénitences, avait répandu beaucoup de larmes et de sang. Le Prieur et les Pères anciens du couvent vinrent la recevoir. Ils l'accompagnèrent dans leur chapelle, mais restèrent un peu à l'écart afin de ne point troubler son oraison qui se prolongea près de deux heures. Elle y reçut de grandes consolations. Saint Dominique lui apparut, il lui confia les peines qu'il avait endurées, les secours que le Ciel lui avait accordés, et, prenant sa main dans les

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

(2) La sainte Mère, durant son action de grâces, vit Notre-Seigneur à son côté droit, saint Albert à son côté gauche. « Après quelque temps, Notre-Seigneur se retira pour laisser à la Sainte la liberté de s'entretenir avec saint Albert des affaires de leur Ordre. *Ma fille*, lui dit-il, *réjouissez-vous avec lui.* » *Boll.* n° 607. — *Hist. Gén. des Carmes.*

siennes, il lui promit de l'assister au milieu de ses propres travaux.

Les religieuses de l'Incarnation se disposaient à réélire leur sainte et bien-aimée Prieure. Elle les trouva dans ces dispositions et n'eut pas peu de peine à leur résister. « J'aime cette maison comme ma mère et vous, mes très-  
« chères filles, comme mes sœurs, leur dit-elle ; mais je  
« ne puis demeurer plus longtemps parmi vous : nos autres  
« maisons me réclament. » Les religieuses la conjurèrent, puisqu'elle ne pouvait rester avec elles, de leur choisir du moins une autre supérieure capable de maintenir le bien qu'elle leur avait fait. Thérèse leur désigna la Mère Sous-Prieure et les élections confirmèrent son choix. Durant ce temps, la Mère Marie de Saint-Jérôme, Prieure de Saint-Joseph, pria M<sup>sr</sup> Alvaro de Mendoza de la relever de sa charge, afin que les sœurs pussent élire à sa place leur sainte Mère. Ses vœux furent exaucés, et, au soir du 6 Octobre 1574, Thérèse rentrait dans son Bethléem (1).

Elle y demeura peu de jours : la fondation de Véas l'attendait et, de Valladolid, la Mère Marie-Baptiste multipliait, depuis six mois, les messages, pour obtenir que la Sainte réglât elle-même les derniers différends avec les parents de la petite sœur Casilde. Partout où croissaient les épines, Thérèse portait volontiers ses pas. Dieu seul savait pourtant ce que tant de mouvement lui coûtait. Tandis que des esprits prévenus l'accusaient d'abandonner trop facilement la solitude, elle laissait tomber cet aveu dans un cœur ami : « Les voyages sont une des choses qui me fatiguent  
« le plus et me coûtent davantage ; mais, lorsque je consi-

(1) *Boll.*, n° 611.

« dère comment le Seigneur est servi dans nos maisons, « toutes mes peines ne me semblent plus rien (1) ».

Son séjour à Valladolid fut, du reste, une halte heureuse. « Il y a dans ce monastère, écrit-elle, des âmes qui me donnent continuel sujet de louer Dieu ». C'était d'abord le *petit ange*, l'innocente Casilde, qui, dès le jour de sa prise d'habit, avait reçu l'esprit d'oraison et montrait un talent incroyable pour son âge. Puis la sœur Stéphanie des Apôtres, une humble sœur converse, âme privilégiée, victime de pénitence, consumée d'amour, de zèle, insatiable de mortifications et de rudes travaux; Catherine de Saint-Jean l'Évangéliste, Anne de Saint-Joseph et bien d'autres, vraiment dignes de leur sœur aînée Béatrix de l'Incarnation, morte à la fleur de l'âge, laissant après elle un parfum de piété, de modestie, de douceur, de charité, de vertu calme et silencieuse, dont le petit Carmel était encore embaumé. Mais c'était surtout près de Marie-Baptiste que Thérèse trouvait le plus doux repos de son cœur. Leur réunion avait été de part et d'autre si ardemment désirée (2)! Elles avaient tant de choses à se dire, tant de bonheur à s'entretenir ensemble, que les heures s'envolaient trop vite et qu'il fallait prendre sur le sommeil pour achever ces épanchements intimes où la jeune Prieure apprenait de la sainte Mère comment on doit gouverner les âmes sans abandonner le soin de la sienne.

Les affaires poursuivirent Thérèse d'Avila à Valladolid:

(1) Valladolid, 4 Janvier 1575. « Ceux qui murmuraient ainsi, dit Julien d'Avila, ignoraient les grandes grâces que Dieu avait faites à notre sainte Mère et son grand besoin de lui rendre des services en échange. »

(2) Ségovie, Septembre 1574.

on lui parlait de quatre fondations à la fois. Avec celle de Véas, c'étaient celles de Zamora, de Madrid et une autre proposée par une comtesse inconnue. « Le temps manque  
« pour tout faire, écrit la Sainte, le 4 Janvier, à son ami et  
« disciple, don Teutonio de Bragance, et nous devons pro-  
« fiter de la saison qui est excellente pour nous occuper  
« de fondations dans les pays chauds. » Elle ira donc de  
préférence à Véas. L'Ordre de Saint-Jacques a donné les  
permissions, les voies sont aplanies, et les fondatrices, des  
anges de ferveur. La Sainte trace elle-même son itinéraire  
que nous suivrons avec elle. « Je partirai d'ici après l'Épi-  
« phanie. J'irai à Avila par Medina del Campo où je ne  
« resterai qu'un jour ou deux, ainsi qu'à Avila. Je me  
« rendrai ensuite à Tolède; de Tolède à Véas. De grâce,  
« recommandez-moi à Notre-Seigneur. »

Le 13 Janvier, à la première étape de ce voyage de cent lieues, Thérèse revêtit de l'habit religieux Jéronyme de Quiroga. Dona Hélène accompagnait sa fille, et, en l'offrant à Dieu, ne demandait en retour que la grâce de pouvoir un jour suivre son exemple. La joie de la jeune novice inspira heureusement notre Sainte. Elle composa des couplets et les fit chanter par les sœurs pour terminer la fête. « Jeune fille, disait le refrain, qui vous a conduite ici, qui vous a retirée de la vallée des larmes? — C'est Dieu et mon bonheur (1) ».

Thérèse traversa ensuite rapidement Avila, Tolède, Malagon, prit sur son passage les sœurs qu'elle destinait à la fondation de Véas; elle appela de Salamanque, pour le même sujet, Anne de Jésus. Nous ne suivons plus en-

(1) *Liv. des Fondations.* Ed. du P. Bouix, p. 62.

suite sa route qu'à la trace des prodiges qu'elle laisse çà et là sur ses pas.

A la sortie de Malagon, brûlée par la fièvre, elle ne sait comment avancer. Elle se souvient du saint prophète Elie traversant les déserts, et ne craint pas de se plaindre avec lui. « Seigneur, que ferai-je? s'écrie-t-elle. Voyez vous-même ce que je vais devenir. » Sur le champ, elle est guérie (1).

A Almadovar, elle bénit les huit enfants de son hôte Marc Garcia. Levant son voile pour mieux les regarder et désignant l'un des petits garçons : « Madame, dit-elle à leur mère Isabelle Lopez, cet enfant deviendra un grand saint, le Père spirituel de bien des âmes et le Réformateur d'un Ordre entier . . . Et vous, mon petit Antoine, dit-elle de même à un autre, fortifiez votre courage et armez-vous de patience, car vous aurez bien des afflictions à subir en cette vallée de larmes. » Puis, comme si elle craignait de l'avoir trop affligé : « Mon pauvre enfant, oui, vos peines seront grandes ; mais que pensez-vous de cela? » Antoine, encouragé par les caresses de la Sainte, lui répondit avec fermeté : « Madame, je prendrai patience et je souffrirai avec autant de courage que je pourrai. » Elle se tourna ensuite vers les petites filles et prédit de même que Dieu glorifierait l'une d'elles après sa mort. Antoine vécut longtemps et souffrit beaucoup comme la Sainte le lui avait promis. Au déclin de sa vie remplie d'épreuves et de mérites, il put attester la vérité de cette triple prédiction dans les informations juridiques ordonnées par les postulateurs de la cause de son saint frère le Bien-

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

heureux Jean-Baptiste Lopez. Le corps de leur sœur Françoise Garcia, demeuré incorruptible, devint aussi l'objet de la vénération des fidèles (1).

Plus loin, dans les défilés de la Sierra Morena, les conducteurs des chariots s'égarèrent. Ils s'avancent imprudemment le long d'un passage si étroit que l'on ne peut bientôt ni avancer ni reculer. Thérèse et sa compagnie restent suspendues au-dessus de précipices et de fondrières ; au moindre mouvement, elles vont y rouler avec leur équipage. « Prions, mes filles, dit la Sainte ; demandons à Dieu par l'intercession de saint Joseph qu'il nous délivre de ce péril. » A l'instant même, une voix semblable à celle d'un vieillard, leur crie avec force : « Arrêtez, arrêtez ; vous êtes perdues, si vous avancez. — Mais comment nous tirer de ce mauvais pas ? demandent-elles. — Inclinez vos chariots de tel côté, reprend la voix, et rebroussez chemin. » Ces indications sont suivies ; les guides, à leur grande surprise, retrouvent aussitôt une route excellente, et, pleins de reconnaissance envers leur sauveur, ils s'élancent du côté où il leur parlait afin de le remercier. Thérèse les suit du regard, elle les voit courir à toutes jambes et chercher en vain : « Mon Dieu, dit-elle à ses filles, je ne sais pourquoi nous laissons aller ces bonnes gens, car c'est la voix de mon Père saint Joseph que nous avons entendue et ils ne le trouveront pas (2) ».

Enfin au passage difficile du Guadalimar, les saintes voyageuses sont transportées d'un bord à l'autre du fleuve sans savoir comment et sans avoir le temps de se retourner ; c'est le témoignage de la Mère Anne de Jésus. Ce dernier

(1) *Boll.* n° 614.

(2) *Boll.* n° 615. — *Hist. Gén. des Carmes.*



prodige avait lieu sous les murs de Véas : il fit bruit dans la ville, et un grand nombre de dames, de gentilshommes, se joignirent au clergé qui attendait les religieuses dans une église pour les recevoir avec plus d'honneur. Le peuple les acclama le long des rues ; cavaliers à cheval, ouvriers, enfants escortaient leurs chariots. De l'église, on les conduisit en procession à la demeure des fondatrices, Catherine et Marie de Sandoval.

Depuis longtemps, celles-ci préparaient leur œuvre et Thérèse nous raconte leurs recherches (1), leurs démarches, leurs instances près d'elle, près des Commandeurs de Saint-Jacques, près du roi lui-même. C'était une grande âme, une âme digne de plaire à notre Sainte que celle de Catherine. Elle n'avait pas acquis sa vertu sans combat. A quatorze ans, sa fierté native mettait sur ses lèvres des propos tels que celui-ci : « Mon père vraiment se contente de peu ; il lui suffit qu'un gentilhomme possède un majorat pour m'offrir son alliance ; mais moi, je le déclare, je prétends que ma noblesse commence en ma personne. » Un regard sur son crucifix ou plutôt un regard de Jésus sur son âme brisa ce fol orgueil : elle ne voulut plus d'autre blason que celui de la croix, d'autre gloire que les humiliations, et, avec des larmes, des prières multipliées, elle conjura Dieu de l'appeler à la vie religieuse et de lui apprendre quel était l'Ordre le plus parfait dans lequel elle pût entrer.

Un soir, six ans avant la fondation de Saint-Joseph d'Avila, Catherine s'était endormie cette prière sur les lèvres. Durant son sommeil, elle vit un bon religieux couvert d'un manteau blanc, la tête et les pieds nus. Il la

(1) *Fondations*, ch. XXII.

conduisit dans un monastère où des sœurs, vêtues comme lui, l'accueillirent avec une tendresse fraternelle et une sainte joie. La Prieure la prit par la main et lui dit : « C'est pour cette maison que je vous veux. » Elle lui lut la Règle et les Constitutions, mais ne lui dit point le nom de son Ordre. Catherine se réveilla, écrivit les détails de la Règle dont elle avait gardé le souvenir et ne négligea rien pour découvrir de quel institut il s'agissait.

Ses recherches devaient être vaines pendant longtemps : le Carmel Réformé n'existait pas encore, et aucun Ordre ne réalisait ce que Dieu lui avait si clairement mis dans l'esprit. Son père et sa mère moururent. Sa sœur Marie voulut vivre comme elle dans la retraite et les bonnes œuvres, jusqu'à ce que le cloître leur donnât un commun abri. Catherine, atteinte de maladies très-graves, ne voyait devant ses desseins que des obstacles insurmontables. Clouée sur son lit par l'hydropisie, la phthisie et de fréquents accès de goutte, dévorée par la fièvre, elle plaçait en Dieu seul son espérance et parlait toujours du couvent, sans révéler ce qu'elle savait de celui où elle devait être admise. Enfin, un Père de la Compagnie de Jésus vint à Véas, et gagna si bien la confiance de Catherine qu'elle lui montra ce qu'elle avait écrit après sa vision. Le Père lut attentivement le détail de la Règle. « Eh mais ! s'écria-t-il, les monastères de la Mère Thérèse de Jésus suivent précisément ces Constitutions. » Aussitôt les démarches de Catherine recommencèrent ; elle les poursuivit avec autant d'activité que si elle eût été bien portante. Son curé, ses amis vinrent à son secours, et tout réussit après de longues négociations. Cependant, quand elle reçut le consentement de notre Sainte, elle était tellement malade que son confes-

seur ne put s'empêcher de lui dire : « Comment pouvez-vous espérer que l'on vous recevra dans un monastère ? On serait obligé de vous renvoyer, si déjà vous y étiez entrée. » Catherine, pleine d'angoisse, ne répondit rien ; elle en appela au Ciel, et une guérison miraculeuse lui rendit en un instant la vie et la santé. Thérèse, à son arrivée, la trouvait assez robuste pour garder la Règle et toute prête à recevoir l'habit. Elle le lui donna ainsi qu'à sa sœur Marie, le jour de saint Mathias. L'une et l'autre abandonnèrent leur bien au monastère sans aucune restriction ni condition. « Et que feriez-vous, leur demanda Thérèse, si nous ne pouvions vous garder ? — Ma Mère, lui répondirent les deux sœurs, comme une autre novice de Tolède, nous vous servirions à la porte, et, si vous ne pouviez nous nourrir, nous demanderions notre pain pour l'amour de Dieu. »

Lorsque la Sainte leur présenta ses compagnes, Catherine alla droit à la Mère Anne de Jésus : « Voici ma Prieure, dit-elle, je lui promets obéissance. Oui, je la reconnais, c'est la Prieure de ma vision. » Elle confirmait à son insu le choix déjà fait par Thérèse qui n'avait amené Anne de Jésus que pour lui confier la supériorité. La Sainte, quoiqu'elle dût séjourner quelque temps encore à Véas, l'installa dans sa charge immédiatement.

Cette dernière fondation introduisait les Carmélites en Andalousie : Thérèse y avait mis le pied sans le savoir. L'Andalousie lui inspirait une terreur instinctive, une aversion dont elle ne pouvait se défendre. D'ailleurs les patentes du Père Général ne lui permettaient point de fonder en dehors de la Castille, et, si elle avait appris plus tôt que Véas dépendait d'un autre ressort, jamais elle n'y

serait venue. Ce qui la trompa, c'est que cette ville, éloignée de quatre à cinq lieues des frontières, était néanmoins comprise dans la juridiction de la province voisine. Dieu avait permis son erreur pour ouvrir aux fondations une nouvelle carrière, et pour amener la Sainte sur le sol où devait commencer son dernier et plus douloureux chemin de la Croix.

---

## CHAPITRE XXIII.

Le Père Jérôme Gratien. — La fondation de Séville. 1575.

---

Thérèse a maintenant soixante ans. Les infirmités qui l'accablent jointes aux fatigues extrêmes des treize dernières années ont hâté pour elle l'heure de la vieillesse, de la vieillesse physique du moins, car son cœur toujours ardent, son intelligence de plus en plus lumineuse, son indomptable énergie lui permettraient de dire que le Seigneur renouvelle chaque année sa jeunesse et ses forces morales. Le corps s'épuise au contraire, elle le sent et se nomme joyeusement *la pauvre vieille*. C'est donc avec ce tempérament toujours débile, à présent ruiné, qu'elle entre dans cette série de tribulations, d'épreuves que ses historiens appellent avec raison son agonie de Gethsémani. L'heure est venue pour elle, comme pour le divin Maître, où le calice débordant d'amertume doit être bu jusqu'à la lie. Mais, comme Jésus voulut être lui-même assisté par un de ses anges durant ce douloureux combat, il donne à

notre Sainte pour ses dernières années un consolateur, un soutien digne d'elle. Avant d'entreprendre le pénible récit qui va suivre, il nous faut connaître le religieux auquel était réservée la gloire de partager plus spécialement les souffrances de sa sainte Mère et de les adoucir par son filial dévouement.

Le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu (1) portait depuis trois ans à peine l'habit de Notre-Dame. Il cachait sous ce vêtement de l'humilité et de la pénitence un des grands noms de l'Espagne, de brillants succès universitaires, une innocence qu'à l'exemple du contemporain et du compatriote de sa mère, saint Stanislas Kostka, il avait gardée sur les bancs de l'école et au sein des cours comme dans l'asile béni de la famille. Son père, don Diégo Gratien de Alderete, secrétaire de Charles-Quint, puis de Philippe II, sa mère dona Juana Dantisco, fille de l'ambassadeur de Pologne, menaient une vie patriarcale, entourés de leurs vingt enfants auxquels ils donnèrent pour premier patrioime une éducation aussi solide que complète. Don Diego consacrait les loisirs de sa charge à traduire saint Ambroise et Plutarque. Ecrivain distingué, poète à ses heures, il publia plusieurs ouvrages et le bénéfice de ses labeurs intellectuels passa aux mains des pauvres qu'il assistait avec une charité inépuisable. Dona Juana, reine et mère adorée de tous les siens, ne vivait que pour eux ; l'ombre du foyer domestique voilait aux yeux du monde sa beauté extraordinaire. Enveloppée d'une longue robe sombre, sans ornements et sans bijoux, elle se tenait du matin au soir au milieu de ses enfants, berçant les plus

(1) Voir *Hist. gén. des Carmes.*, t. 2, liv. 1, ch. XX et XXI. — P. Bouix, *Lettres de sainte Thérèse*, t. 1. — Biographie du P. Gratien,

jeunes, instruisant ses filles et s'intéressant aux progrès des études des aînés. Jérôme Gratien était de ces derniers. Il naquit le 6 Juin 1545 à Valladolid où résidait alors la cour. Les naïves effusions de sa piété enfantine attirèrent plus particulièrement sur lui l'attention de ses parents. On le voyait courir vers les images de Notre-Dame qu'il saluait du nom de « ma céleste Bien-Aimée », et lui dresser de ses mains inhabiles de petits autels. Il pria dès qu'il sut penser et parler. Son recueillement, son application à l'étude, ses réflexions précoces charmaient sa pieuse mère ; elle seconda volontiers son désir lorsqu'il vint lui dire avec candeur : « Mère, parmi mes compagnons, il me semble que les plus sages sont ceux qui se confessent aux Pères de la Compagnie de Jésus. Permettez-moi de choisir l'un d'entre eux pour mon confesseur, si vous voulez, le Père Martinez. »

Quand il eut atteint sa dixième année, ses parents ne confièrent plus seulement sa conscience, mais son éducation aux Pères Jésuites de Madrid, car don Diego y avait suivi Philippe II. Il recueillit en cinq ans tous les lauriers du collège et de là passa sur les bancs de l'Université d'Alcala. Sous la direction du savant Maître Alondo Deza, il prépara brillamment sa licence et fut reçu au premier rang. Quand il devait soutenir une thèse publique, c'était fête pour Alcala : on accourait entendre le jeune orateur dont la voix harmonieuse, le pur et beau langage donnaient une forme pleine de charme aux vérités les plus abstraites. Quand il descendait de la chaire, pressé d'échapper aux applaudissements enivrants de la foule, on le voyait disparaître au milieu de ses condisciples et leur faire oublier par sa modestie un succès qui les éclipsait tous.

Tel était Jérôme à vingt ans. La beauté de dona Juana se reflétait sur le visage de son fils, et don Diego pouvait, avec un paternel orgueil, incliner sa science devant la sienne; mais leur enfant avait encore de meilleurs titres à leurs prédilections. Il était resté le disciple de la Compagnie de Jésus, et ses hautes études, loin de l'éloigner de l'oraison ou de refroidir sa piété, lui avaient montré l'insuffisance de la science pour satisfaire aux besoins de son intelligence et de son cœur. De la théologie scolastique, il s'était plongé dans la théologie mystique, et là, se dilatant comme dans son véritable élément, il avait compris sa voie, il l'avait embrassée. Il ne voulait être ici-bas que le serviteur et l'ami du Seigneur Jésus. A d'autres l'éclat de la gloire, des dignités, même ecclésiastiques, le triomphe des polémiques, même des polémiques religieuses. Pour lui, il ne désire que le partage de son Maître, les opprobres de la croix. « Seigneur, s'écriait ce jeune et généreux cœur, oh! qu'il vous plaise de ne pas me conduire ici-bas par le chemin de l'honneur ni du repos : éloignez de moi non-seulement les vaines grandeurs du monde, mais les extases, les ravissements, les miracles qui sont comme les honneurs spirituels de vos amis. Pour moi, je vous demande la croix de mon Sauveur, la croix toute sèche et toute nue. »

A vingt-quatre ans, Jérôme Gratien était prêtre, peu de temps après docteur, et il priait ses chers Pères Jésuites de lui ouvrir les portes de leur noviciat. Les Supérieurs l'accueillirent à bras ouverts; mais quelques circonstances imprévues retardèrent son entrée. Durant ce délai, Jérôme Gratien se sentit poursuivi intérieurement par les instances de Marie, la céleste Bien-Aimée de ses



premiers ans. Marie lui demandait de devenir l'enfant de sa famille, le frère des jeunes Carmes Déchaussés qu'il admirait depuis longtemps aux cours d'Alcala. Le costume, les pieds nus de ces austères étudiants, ce qu'il connaissait de leurs pénitences, de leurs jeûnes, de leur silence rigoureux, tout effrayait sa nature délicate. Il conjura Notre-Dame de ne pas exiger de lui un sacrifice qu'il croyait au-dessus de ses forces et d'agréer qu'il la servît d'une autre manière. S'il avait pris la croix en partage, ne la trouverait-il pas dans les renoncements et les immolations intimes des fils de saint Ignace, sans s'imposer un fardeau extérieur trop lourd pour son tempérament ?

Une lutte touchante s'engagea entre l'amour de la Mère et la faiblesse de son fils. Gratien priait chaque jour au fond de son petit oratoire devant une image de Marie. Cette image parlait si fortement à son cœur, elle le pressait avec tant d'instances d'entrer aux Carmes Déchaussés que Gratien se sentait vaincu chaque fois qu'il la regardait. Il s'avisa de la couvrir d'un voile pour échapper à ses sollicitations et à ses reproches. Puis, poursuivi de remords, il ôtait le voile de temps à autre, il demandait pardon, il promettait de prendre l'habit. Etaient-ce seulement les rigueurs de la règle qui soulevaient en lui ces répugnances naturelles ? Ou plutôt la couronne d'épines acérées, humiliantes, suspendue au-dessus de cette jeune tête que l'Eglise d'Espagne aurait alors volontiers couronnée de gloire, ne se dessinait-elle point à ses yeux dans le lointain ? Dieu lui laissait-il entrevoir qu'après s'être donné tout entier au Carmel, après avoir contribué pour la plus large part à sauver la Réforme d'une effroyable tempête, il serait, lui, le confident, l'ami par excellence de Thérèse,

lui, le Père de son Ordre, lui, le vrai fils de Marie, il serait dépouillé de son vêtement religieux, exilé, chassé par ses propres enfants indignement trompés sur sa conduite? Quelle perspective pour ce cœur aimant, pour cette âme d'élite! Oui, si dans les combats intimes de son oratoire, il ne sonda pas entièrement l'avenir, nous pouvons croire néanmoins que le Seigneur lui révéla quelque chose de sa destinée, qu'il lui montra le sceau douloureux dont serait marquée sa vocation. Ce qui pour les autres hommes n'est qu'un pressentiment plus ou moins vague, devient souvent pour les saints une claire lumière : il leur est donné de prévoir leurs épreuves pour accroître leurs mérites par l'anxiété de l'attente et leur généreuse soumission aux desseins du Ciel.

La Providence qui voulait envoyer Gratien à l'aide de notre Sainte, hâta le terme de ses hésitations. La Mère Marie de Jésus, fondatrice et Prieure des Carmélites d'Alcala, invita le jeune prêtre à prêcher dans leur chapelle, le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Gratien prépara son sermon avec un soin particulier : il prétendit y déployer, avec toute son éloquence, une connaissance approfondie des origines, des grandeurs et des privilèges de l'Ordre de Notre-Dame. Une pareille étude eut pour premier résultat d'accroître sa vénération envers cet Ordre antique. Ensuite il prêcha de telle sorte qu'après l'avoir entendu, son meilleur ami, le docteur Jean Roca, prit la résolution d'abandonner ses biens et d'entrer au Carmel. Gratien, heureux de sa conquête, n'eut pas le courage de le suivre et il le laissa partir seul au noviciat de Pastрана. Peu de temps après il se rendit dans la même ville pour traiter de la réception d'une novice avec la Prieure

des Carmélites dont le monastère n'était pas encore transféré à Ségovie. Le Seigneur et Notre-Dame l'attendaient là.

« O secrets de notre Dieu ! s'écrie sainte Thérèse qui  
« nous raconte le dénouement. Gratien, conduit par la  
« très-sainte Vierge à Pastrana, s'en allait bien trompé sur  
« le but de son voyage. Il ne songeait qu'à solliciter  
« l'habit pour une religieuse, et le Seigneur voulait le lui  
« donner à lui-même. Dès son arrivée, il rendit visite à  
« la Prieure et lui proposa sa novice. Ce qu'il obtint  
« d'abord sans le demander, ce fut que la Prieure s'occu-  
« pât avec Notre-Seigneur de le faire entrer dans l'Ordre.  
« Par la grâce de Dieu, la conversation du P. Gratien est  
« si agréable qu'il suffit presque toujours de parler avec  
« lui pour l'aimer. Il arriva donc à la Prieure de Pas-  
« trana ce qui arrivait aux autres : charmée de ses qua-  
« lités, elle eut un extrême désir de le gagner au Carmel.  
« Elle en parla ensuite aux sœurs et leur représenta  
« combien la chose était importante. Il n'y avait alors,  
« en effet, dans la Réforme, que bien peu d'hommes ou,  
« pour mieux dire, presque aucun d'un mérite égal à  
« celui du P. Gratien. Aussi leur dit-elle de se mettre  
« en prière pour conjurer Notre-Seigneur de ne pas le  
« laisser aller qu'il n'eût reçu l'habit. Toutes prirent  
« l'affaire à cœur et s'y employèrent par des jeûnes,  
« des disciplines, une oraison continuelle. Leurs vœux  
« furent exaucés. Le P. Gratien visita le monastère  
« de nos Pères, en cette même ville : là son cœur fut  
« touché par la grâce en voyant tant de régularité, de  
« recueillement, de facilité pour servir Notre-Seigneur, et  
« aussi à la pensée que cet Ordre était celui de la très-  
« sainte Vierge qu'il désirait honorer de tout son pouvoir.

« Il résolut de ne pas retourner dans le monde. Le démon  
 « lui mit de grandes difficultés dans l'esprit ; il lui repré-  
 « senta surtout la douleur que sa détermination causerait  
 « à ses parents ; mais le P. Gratien confia au Seigneur  
 « le soin de ceux qu'il abandonnait pour son amour et  
 « demanda l'habit de Notre-Dame. Les Carmes Déchaussés  
 « de Pastrana se hâtèrent de le lui donner. Ce fut pour  
 « tous une grande joie, en particulier pour les reli-  
 « gieuses et leur Prieure qui ne pouvaient assez remercier  
 « Dieu (1). »

Heureux vaincu de Marie, le P. Gratien embrassa les rigueurs de la règle avec un courage plus grand que ses forces. Le Prieur ne crut pas devoir cacher sous le boisseau, durant le temps du noviciat, la lampe ardente et brillante qui venait éclairer l'Ordre entier ; il l'employa donc aux prédications, conférences, confessions, et lui confia même la direction des autres novices. Le P. Gratien parcourait pieds nus les rues de Pastrana et les hameaux environnants ; il rentrait au couvent pour instruire ses frères ; après tant de fatigues jointes à un long jeûne, il ne mangeait que des herbes, des légumes ou de mauvais poisson. Sa santé s'ébranla, ses jambes enflèrent, et, pour surcroît de peine, le démon l'assailit avec une nouvelle violence pour le dégoûter de sa vocation. Rien ne put l'arrêter : il prononça ses vœux dans la paix et la joie de son âme, le 28 Mars 1573. Thérèse avait ce jour-là cinquante-huit ans (2). « Si le Seigneur m'avait  
 « permis de choisir quelqu'un pour mettre tout en ordre  
 « dans nos fondations naissantes, affirme la Sainte, jamais

(1) *Fondations*, ch. XXIII.

(2) *Histoire Générale des Carmes*. — *Boll.*, nos 374 à 382.

« je n'aurais su lui demander autant qu'il lui a plu de nous  
 « donner en nous envoyant un homme tel que notre Père  
 « Gratien. Il vint dans un temps où, sans ma grande con-  
 « fiance dans la miséricorde de Dieu, j'aurais regretté plus  
 « d'une fois que notre Réforme eût commencé. Je ne parle  
 « ici que des maisons des religieux. Quant à celles des  
 « religieuses, par la bonté du Seigneur, jusqu'ici elles  
 « vont bien (1). »

La Sainte nous introduit ainsi dans le secret de ses douleurs. Les Carmes Déchaussés lui donnaient déjà de vraies angoisses. Assurément ni la vertu ni la ferveur n'étaient parmi eux en décadence. Aux fondations de Durvelo, de Mancera, de Pastrana, d'Alcala, avaient succédé celles d'Altimore, de Grenade, de la Penuela, de Séville : partout le même héroïsme, la même soif de travaux, d'humiliations, de macérations effrayantes. Elie voyait revivre ses véritables fils dans ces anachorètes qui n'avaient d'autre lit que la terre nue, des planches ou des sarments, d'autre oreiller qu'une pierre, pour nourriture les herbes des champs. Ils n'ouvraient leurs lèvres que pour louer Dieu ou prêcher sa loi ; ils ne levaient les yeux que pour regarder le ciel. C'étaient les fleurs de la sainte Montagne et de la Thébaïde transportées sur le sol d'Espagne (2).

(1) *Fondations*, ch. XXIII.

(2) *L'Histoire Générale des Carmes* nous rapporte en détail les mortifications extraordinaires pratiquées dans chaque couvent d'hommes ; ils se surpassaient les uns les autres. L'aimable chroniqueur, le P. François de Sainte-Marie, se plaît ici à raconter des choses presque incroyables, et sa satisfaction n'est pas complète jusqu'à ce qu'il ait pu nous informer de la réponse du Visiteur, le P. Hernandez, au prince Ruy Gomez : « Que pensez-vous de mes religieux ? demandait le prince au Visiteur. — Seigneur, aux yeux de la chair, ce sont des fous ;

Malheureusement le lien de l'unité manquait à ces monastères. Thérèse nous expose en deux mots leur situation : « Parmi les religieux, la Réforme portait dans son sein « un principe de ruine prochaine. D'abord ils ne formaient « pas de province particulière, mais restaient soumis au « gouvernement des Supérieurs de l'Observance Mitigée. « Ensuite ils n'avaient pas encore de Constitutions. Chaque « monastère se conduisait comme il le jugeait à propos, et, « les uns pensant d'une manière, les autres d'une autre, « la Réforme y courait de grands périls (1) ».

Saint Jean de la Croix continuait à l'Incarnation son obscur ministère. D'ailleurs il y avait en lui plutôt un Père des âmes qu'un organisateur, un législateur. Il avait formé au noviciat le plus grand nombre des religieux : après Dieu, c'est à lui que ceux-ci devaient leur esprit d'oraison, d'abnégation, d'humilité. Ses exemples demeuraient le vivant modèle que chacun essayait de suivre en désespérant de le reproduire. Mais la Réforme avait alors besoin d'une action extérieure autre que la sienne. Le P. Gratien, avec ses talents, sa parole facile, son abord aimable, son grand air voilé de modestie, sa douceur pleine de fermeté (2), ajoutons aussi avec ses hautes

aux yeux de la foi, ce sont des anges, des esprits de feu dans des corps qui n'ont rien d'humain. » Les anciens écrivains aimaient comme lui à énumérer toutes ces pénitences extrêmes. On parle moins de la sage répression de saint Jean de la Croix qui, au noviciat de Pastrana, par exemple, et plus tard dans les monastères qu'il gouverna comme Prieur, interdit sévèrement les pratiques outrées, bonnes à ruiner les santés, à énerver l'esprit ou, danger plus terrible, à le jeter dans la présomption et l'orgueil. (*Vie de saint Jean de la Croix. Essai historique par don Manuel Munoz Garnica, Jaën, 1875, liv. I, ch. VII.*)

(1) *Fondations*, chap. XXIII.

(2) Voir le témoignage de sainte Thérèse, *Fond.* Ch. XXIII.

alliances et son crédit à la Cour, le P. Gratien était, comme l'affirme Thérèse, l'homme choisi de Dieu pour sauver les Carmes Déchaussés non-seulement du principe de décadence que leur Ordre portait dans son sein, mais du terrible orage qui au dehors allait fondre sur eux et menacer de les anéantir.

Peu de mois après sa profession, le P. Gratien se vit investi de pouvoirs bien inattendus. Lorsque le P. Hernandez avait été nommé Visiteur des Carmes de Castille, un autre Dominicain, le P. Vargas, avait reçu la même mission en Andalousie. Ce dernier attira les Carmes Déchaussés dans sa province dès l'année 1572 <sup>(1)</sup>, leur ménagea les fondations de Grenade, de la Pénuela, et les établit, à la place des Carmes Mitigés, au couvent de Saint-Jean du Port. Encouragé par leurs succès, il voulut partager avec le P. Balthazar de Jésus son autorité de Visiteur sur les Carmes Déchaussés d'Andalousie : c'était presque le créer Provincial <sup>(2)</sup>.

L'année suivante, le P. Vargas, pour fonder un quatrième monastère à Séville, s'adressa au P. Mariano; il lui dit d'arriver au plus tôt et de se choisir un compagnon. Le P. Mariano, jusqu'alors resté, par grâce, frère convers, devait prendre un auxiliaire capable de remplir lui-même le rôle de fondateur et la charge de Prieur. Il jeta les yeux sur le P. Gratien, et le P. Balthazar, ravi de ce choix, transmit au jeune Père la patente et les droits de Visiteur qu'il tenait du P. Vargas <sup>(3)</sup>. Le fardeau était lourd déjà pour un nouveau profès;

(1) *Boll.* n° 565. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. I, ch. XX.

(2) *Boll.* n° 568. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. I, ch. XXI.

(3) *Boll.* n° 583.

la sagesse et la discrétion de sa conduite lui en attirèrent un autre bien plus accablant. Dès que le P. Vargas le connut personnellement, il en conçut une si haute estime qu'il prit le parti assez téméraire de lui abandonner tous ses pouvoirs tant sur les Carmes Mitigés que sur les Carmes Déchaussés. Le P. Gratien prévint les inconvénients d'une pareille mesure; il essaya de refuser, alléguant sa jeunesse, sa profession récente et les susceptibilités légitimes que son élévation ne saurait manquer d'éveiller parmi les Carmes de l'Observance (1). Si le Père Visiteur avait besoin d'un assistant pour les gouverner, ne trouverait-il pas chez eux plus d'un religieux digne de sa confiance et dont l'autorité serait mieux accueillie (2). Malheureusement, aux intentions les plus droites, le P. Vargas ne joignait pas la prudence du Visiteur de Castille. Lassé d'avoir travaillé durant quatre ans sans obtenir de succès sérieux, il voulait en finir, et, persuadé que les talents exceptionnels du P. Gratien viendraient à bout des difficultés, il n'entendit aucune raison. Le P. Mariano, de son côté, pressa vivement son confrère d'accepter un poste où il pourrait rendre à la Réforme d'immenses services. Le P. Gratien se soumit à regret, mais il résolut de visiter d'abord les couvents des Déchaussés et de laisser ignorer aux autres les droits qu'il possédait sur eux jusqu'à ce qu'une circonstance favorable ou urgente lui donnât occasion de les exercer.

Nous ne suivrons le nouveau Visiteur ni au couvent de Saint-Jean du Port, ni à la fondation laborieuse de Sé-

(1) C'était le nom distinctif que se réservaient les Carmes Mitigés.

(2) *Boll.* n° 651. — Ribera, liv. III, ch. VI.



ville (1574) (1). Malgré tous ses ménagements, les Carmes Mitigés s'alarmèrent ; ils écrivirent au Général de l'Ordre, le P. Rubeo, que les partialités des Visiteurs Apostoliques en faveur de la Réforme menaçaient d'une ruine complète les maisons de l'Observance, et, donnant des faits à l'appui, ils signalèrent surtout le pouvoir conféré par le P. Vargas à un religieux sans expérience qui gouvernait comme un Provincial les nouveaux monastères et probablement régirait bientôt de même tous les couvents de l'Ordre. Contre cet attentat à l'autorité légitime du T. R. P. Général, on réclamait bonne et prompte justice (2).

Lorsque, sept ans auparavant, appelé par Philippe II, envoyé par Pie V, le P. Rubeo avait entrepris la visite et la réforme des Carmels d'Espagne, on se souvient avec quelle affection paternelle il bénissait les religieuses de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse était sa confidente, sa très-chère fille ; il la consultait sur les affaires délicates ; il s'appuyait sur elle comme sur la colonne de l'Ordre ; il l'engageait le premier à fonder d'autres monastères ; enfin ses larmes d'attendrissement à la vue du courage, de la pauvreté, de la ferveur des Carmélites attestaient à la fois la piété du saint vieillard et ses prédilections pour l'œuvre de notre Sainte. Il avait emporté à Rome les mêmes sentiments que Thérèse entretint longtemps par une correspondance suivie où elle lui rendait compte comme une fille à son véritable Père des affaires importantes de ses maisons. L'imprudence du P. Vargas, le mécontentement des Carmes Mitigés, leurs rapports au Général changèrent les

(1) *Boll.* nos 584, 585. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II. liv. II, ch. I et II.

(2) *Boll.* no 586.

dispositions de celui-ci : -on lui montra la Réforme tourmentant au schisme religieux et troublant la paix, la prospérité de l'Ordre. Trop éloigné pour examiner les faits par lui-même et d'ailleurs blessé des procédés du Visiteur qui paraissait ne pas tenir le moindre compte de son autorité, le P. Rubeo pria le Saint-Siège de révoquer les pouvoirs des Commissaires Apostoliques (1). Le 13 Août 1574, il obtint de Grégoire XIII le bref de révocation; mais, afin de le publier plus solennellement, il le tint en réserve jusqu'à la réunion du Chapitre Général, convoqué à Plaisance pour le printemps de l'année suivante.

Le P. Rubeo ne put néanmoins tenir la chose si secrète que le légat du Saint-Siège à la Cour d'Espagne n'en eût connaissance.

M<sup>sr</sup> Nicolas Hormaneto était un homme dévoré du zèle de la gloire de Dieu. Député au Concile de Trente, il y avait ardemment soutenu les mesures répressives; ensuite, Vicaire-Général de Milan, il avait puisé sous le toit, à l'école austère de saint Charles Borromée un amour toujours croissant pour la pureté de la discipline religieuse. Elevé au siège de Padoue, il administrait son diocèse avec une sollicitude et une énergie qui lui valurent le surnom quelque peu ironique de *Reformator orbis* (2). Enfin, quand ce grand réformateur passa en Espagne, il s'éprit, cela devait être, des fondations du nouveau Carmel, et s'en déclara hautement le protecteur. A la nouvelle du bref de Grégoire XIII, il comprit que de hautes influences

(1) *Boll.* n° 616. Voir l'explication de la conduite du P. Rubeo et sa justification motivée: *Boll.* nos 649 et suiv. Assurément les premiers torts furent du côté du P. Vargas.

(2) Réformateur du monde. *Boll.* n° 497.

avaient dû agir sur l'esprit du Pontife pour le lui arracher, et il résolut de les contrebalancer en soutenant le parti de la Réforme autant que le lui permettraient sa conscience et son dévouement au Saint-Siège.

D'abord il examina le bref. Il vit que, si le Pape révoquait les pouvoirs des Visiteurs, il ne limitait point ceux que lui, comme Nonce, possédait sur tous les Ordres religieux d'Espagne. En conséquence, le 22 Septembre, il nomma de nouveau par sa propre autorité le P. Vargas Visiteur des Carmes de l'Andalousie et lui adjoignit le P. Gratien pour remplir, de concert avec lui, les mêmes fonctions (1). Ce coup de maître redoubla le mécontentement des Mitigés. Ils auraient pu accuser le Nonce d'insubordination envers le Souverain-Pontife, si le Prélat ne les eût devancés en écrivant au cardinal Ptolémée, secrétaire du Pape, pour lui exposer les raisons de sa conduite et le prier de les soumettre à Sa Sainteté. Le Cardinal répondit que le bref de révocation ne touchait en rien à l'autorité du Nonce et que Grégoire XIII le laissait libre d'en user comme il le trouverait bon pour le bien des Ordres monastiques.

On voit d'ici quel conflit s'engage. D'un côté les nombreuses et florissantes maisons de l'ancien Carmel soutenues par leur Général, de l'autre quelques pauvres monastères abrités sous le crédit du Nonce : au-dessus des deux partis, la Cour de Rome qui les écoute l'un après l'autre, qui laisse agir son légat, et entend de plus près le Général. Nous ne raconterons pas toutes les péripéties de cette lutte douloureuse ; mais, retraçant avec impartialité

(1) *Boll.* n° 617. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. II.

ses principaux faits et les caractères divers de ceux qui durent y prendre part, nous verrons notre Sainte dominer le combat par son énergie et sa douceur. S'il est pénible de lire une page semblable, la déchirer serait manquer à l'intégrité de l'histoire, et enlever à la vie de sainte Thérèse peut-être sa plus belle partie, à coup sûr la plus instructive. Et d'ailleurs, comment serait-on scandalisé de voir l'Ordre béni de Notre-Dame soumis à l'épreuve qui n'a pas épargné même l'Eglise de Dieu? N'est-ce pas avec des éléments humains que s'édifient ici-bas les œuvres les plus saintes, et l'humanité ne porte-t-elle point partout avec elle ses fragilités, ses temps de crise? Dieu en triomphe, il est vrai, quand une œuvre est la sienne, il en triomphe dans son Eglise, toujours jeune, toujours belle, toujours grande et féconde, à travers les vicissitudes, les orages du temps; il en triomphe, proportion gardée, dans les travaux de ses saints; il en triomphera dans la Réforme du Carmel: mais pour sa gloire comme pour l'honneur de Thérèse, nous devons apprendre à quel prix.

Encouragé par l'assentiment formel du Saint-Siège, le Nonce s'entendit avec le Roi. Philippe II réunit en Conseil les grands dignitaires ecclésiastiques de Castille et un saint homme initié aux affaires des Carmes, le licencié Jean de Padilla (1). On approuva unanimement le choix du Nonce. Le Roi aimait la famille des Gratien et connaissait de réputation le P. Jérôme; il voulut lui-même étendre et confirmer ses pouvoirs. Il chargea M<sup>sr</sup> Hormaneto d'appeler le jeune religieux à Madrid et de le lui présenter.

(1) Ami du P. Gratien, quoique d'une humeur toute différente; l'âpreté de son zèle l'avait fait échouer dans les réformes que le Roi avait tentées par son entremise.

Le P. Gratien était alors à Séville. Il partit sur le champ ; et, malgré l'importance de son voyage, il fit un assez long détour pour se ménager le bonheur d'une première entrevue avec Thérèse. Effrayé des responsabilités qui pesaient sur lui, du rôle exceptionnel que les circonstances ou plutôt la Providence lui créait dans l'Ordre, il sentait le besoin de recourir aux conseils de la sainte Mère. Elle n'avait pas encore quitté la récente fondation de Véas.

« Quand on m'annonça son arrivée, dit-elle, j'en éprouvai  
« une grande joie, car je ne l'avais jamais vu et je désirais  
« le connaître pour tout le bien que l'on m'avait dit de  
« lui. Je me sentis encore plus heureuse dès que nous  
« eûmes commencé à parler ensemble. J'en fus si contente  
« que, selon moi, ceux qui me l'avaient loué le connais-  
« saient peu et ne m'en avaient pas dit assez. » Sa grande  
expérience des hommes lui permettait de les juger du  
premier coup d'œil. Un entretien lui suffit pour apprécier  
ce rare mérite joint à une humilité, à une charité qui la  
ravirent plus encore que le reste. « *Je n'ai jamais vu,*  
« *s'écrie-t-elle, tant de perfection alliée à tant de dou-*  
« *ceur.* » C'était là, en effet, le trait distinctif du Père.  
Sous le manteau d'Elie, il cachait moins le feu du prophète  
que la mansuétude du Sauveur. Frère aîné du doux  
et bon évêque de Genève, il croyait lui aussi que l'on  
opprime les âmes par la force, mais qu'elles se gagnent  
par l'amour, et c'est avec ce principe de gouvernement  
qu'il comptait exercer sa lourde charge. Il le soumit néan-  
moins à notre Sainte, il lui ouvrit son cœur ; il lui confia  
ses sollicitudes, ses projets, ses vues personnelles (1).

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, l. III, ch. XIV.

Thérèse l'approuva sans réserve et à son tour, voyant en lui son premier Supérieur, elle lui parla des affaires de l'Ordre comme des choses de son âme, avec un plein abandon. Touchantes confidences de la vieille Sainte au jeune et saint religieux, de la Mère au déclin de ses forces, de sa vie, à l'enfant qui doit soutenir ses derniers pas et prolonger ses œuvres ! elles nous rappellent les entretiens d'autrefois entre Pierre d'Alcantara, usé par l'âge et la pénitence, et Thérèse, alors au début de sa course. La Sainte rendait à un fils ce qu'elle avait reçu d'un père.

Le séjour du Père Gratien à Véas se prolongea au-delà de ses vœux. « Il attend le Père Mariano, écrit Thérèse, et à notre grande satisfaction celui-ci n'arrive pas (1) ». Dans cet intervalle, le P. Gratien décida la Sainte à partir pour Séville. Elle n'accueillit d'abord ce projet qu'avec une extrême répugnance : elle n'aimait point l'Andalousie et regrettait déjà sa méprise pour Véas. D'ailleurs, à part une antipathie naturelle, en réalité sans fondement sérieux, elle se trouvait paralysée par les patentes du Père Général qui limitaient ses fondations aux deux Castilles. Le P. Gratien la rassura. Il avait assez d'autorité sur l'Ordre en Andalousie pour agir et la faire agir en dehors des permissions restreintes du P. Rubeo. « Dieu a permis, ma Mère, lui dit-il gracieusement, que vous deveniez ma sujette sans le savoir, ni le vouloir. Il faut en cette province que vous m'obéissiez et que vous fassiez tout ce que je vous ordonnerai pour le service de Dieu (2) ».

Thérèse répondit qu'elle obéirait de grand cœur ; mais elle exposa quelles raisons la portaient à fonder plutôt à

(1) Véas, 12 Mai 1575.

(2) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, l. XXIII, ch. XV.

Madrid qu'à Séville. Madrid l'attendait ; la princesse Jeanne et dona Léonor de Mascarenhas lui prêteraient le concours de leur haute influence et de leur amitié ; Philippe II lui-même l'accueillerait avec bienveillance et s'intéresserait davantage à la Réforme, quand il connaîtrait l'un de ses monastères. Enfin la Sainte resterait ainsi au milieu de ses autres fondations menacées d'une prochaine tempête. « Vous avez raison, ma Mère, lui dit le P. Gratien, mais consultez Dieu sur ce sujet, je vous prie : demandez-lui, de nos deux projets, lequel il préfère. » Thérèse le fit et répondit ensuite avec simplicité que Dieu préférerait la fondation de Madrid. « Eh bien, moi, répliqua le Père, je suis toujours d'avis que vous alliez d'abord à Séville. » La Sainte ne parut ni peinée ni surprise d'une telle insistance ; elle choisit les religieuses qui l'accompagneraient et commença ses préparatifs de départ. Emu de cette touchante docilité, le P. Gratien la laissa faire durant deux jours. « Ma Mère, lui dit-il enfin, il est possible que je sois dans l'erreur. Comment donc avez-vous pu vous décider à suivre si promptement mon sentiment contre une révélation que vous savez certaine? — C'est que je puis me tromper en jugeant de la vérité d'une révélation, répartit la Sainte, et que je serai toujours dans le vrai en obéissant à mes supérieurs. » Humble et grande réponse qu'il est beau de recueillir sur les lèvres de sainte Thérèse à soixante ans, devant un supérieur qui n'avait pas la moitié de son âge.

Le P. Gratien, se défiant de lui-même, lui ordonna de consulter Dieu de nouveau. En pareille rencontre Notre-Seigneur n'avait jamais qu'un mot : « *Tu as bien fait d'obéir, ma fille.* » Cette fois il ajouta : « *Les affaires de*

*la Réforme et la fondation de Madrid n'y perdront rien. Va donc à Séville : tu réussiras, mais tu auras beaucoup à souffrir (1). »*

La chose ainsi conclue, le P. Gratien prit la route de Madrid où le Nonce l'avait mandé, et Thérèse celle de Séville. Elle partit le 8 Mai, « avec cinq sœurs de grand mérite et une sixième destinée à être Prieure, toute faite pour une pareille charge. » Cette dernière était la jeune parente de la duchesse de la Cerda, dona Marie de Salazar, devenue la Mère Marie de Saint-Joseph.

Nous savons à combien d'incidents donnaient lieu ces voyages en chariot sur les chemins accidentés de la Péninsule : montagnes et précipices, fleuves et torrents, détours inconnus, autant d'obstacles qu'il faut franchir souvent sous un soleil brûlant et avec des moyens de transport aussi incommodes que le dos d'une mule ou une lourde voiture. Cette fois on n'avait qu'à traverser le Guadalquivir et l'immense plaine au milieu de laquelle siège Séville comme la reine de cette belle et riche Andalousie. Néanmoins les aventures se multiplièrent le long du trajet et la chère Sainte nous les raconte de si bonne grâce, avec tant d'humilité, de simplicité, de gaîté que nous croyons charmer le lecteur en lui transmettant son récit.

On part d'abord par une chaleur excessive : les chariots couverts sont « une espèce de purgatoire ! » Thérèse en souffre surtout pour ses sœurs ; mais elle leur voit tant de courage qu'en leur compagnie elle irait volontiers jusqu'au pays des Maures. La veille de la Pentecôte, elle est prise d'une fièvre violente.

(1) Yepes, l. II, ch. XXVII.



« De ma vie, dit-elle, je n'avais eu pareille fièvre. Je  
« tombai en léthargie. Pour me ranimer nos sœurs me  
« jetaient de l'eau sur le visage ; cette eau échauffée par le  
« soleil ne me rafraîchissait guère (1). Dans cette nécessité  
« je ne veux pas manquer de vous dire, mes filles, quelle  
« fut notre hôtellerie : une pauvre chaumière dans la-  
« quelle on ne put nous donner qu'une petite chambre sous  
« le toit, sans fenêtres, où le soleil, et un soleil d'Anda-  
« lousie entrait en plein dès que l'on ouvrait la porte. On  
« me mit sur un lit de telle façon que j'aurais mieux aimé  
« coucher par terre, car il était si haut d'un côté, si bas de  
« l'autre que je ne savais comment m'y tenir ; il me sem-  
« blait fait de pierres pointues. Tout s'endure en santé ;  
« mais vraiment c'est une chose étrange que la maladie.  
« Enfin je pris le parti de me lever et de m'en aller ; j'ai-  
« mais mieux supporter le soleil des champs que celui de  
« cette chambre. Que doivent donc éprouver en enfer ces  
« malheureux qui, livrés pendant toute l'éternité au même  
« supplice, n'auront pas même le faible adoucissement de  
« changer de souffrance ?

« Deux jours auparavant, au passage du Guadalquivir,  
« nous avions couru un vrai danger. Le bac qui nous por-  
« tait avec nos chariots ne put traverser la rivière à l'en-  
« droit où le câble était tendu : il fallut prendre de biais.  
« On se servait néanmoins du câble ; mais ceux qui le  
« tenaient l'ayant lâché, le bac s'en alla sans rames ni  
« cordes avec le courant. J'étais moins effrayée du péril  
« qu'affligée de voir le pauvre batelier au désespoir : nous

(1) Et encore cette eau chaude coûtait bien cher : telle était la séche-  
resse qu'une petite bouteille se vendait deux maravédís. C'était le prix du  
vin et plus encore (Julien d'Avila).

« nous mêmes à prier, les autres à crier. Par bonheur un  
« gentilhomme nous aperçut d'un château voisin, et il en-  
« voya vite à notre secours. On n'avait pas encore lâché  
« le câble; nos religieux et les passagers déployaient toutes  
« leurs forces pour le retenir, lorsque la violence du courant  
« les renversa. Il fallut lâcher prise. Je n'oublierai jamais  
« de quelle manière touchante le fils du batelier, un enfant  
« de dix à onze ans, partageait la douleur de son père :  
« il me mit en dévotion; il y avait de quoi louer Dieu en  
« voyant ce bon petit cœur ressentir si vivement l'anxiété  
« paternelle. Enfin le bac s'arrêta contre un banc de sable  
« et l'on put nous venir en aide (1).

« Le mardi de la Pentecôte, un autre contre-temps me  
« chagrina bien davantage. Nous avions marché en grande  
« hâte afin d'arriver d'assez bon matin à Cordoue pour  
« entendre la messe, sans être vues de personne, dans une  
« église au-delà du pont. Nous l'avions choisie comme la  
« plus solitaire de la ville. A l'entrée du pont, on nous  
« arrêta : nos chariots ne pouvaient passer sans la permis-  
« sion du gouverneur. On l'envoya demander, et, comme  
« le gouverneur n'était pas levé, cela nous retarda plus  
« de deux heures. Pendant ce temps une foule de gens  
« vinrent autour de nous pour savoir qui nous étions.  
« Comme notre chariot était bien fermé, cela ne nous gêna  
« pas beaucoup. La permission obtenue, voici un autre  
« embarras : la porte du pont était plus étroite que les cha-  
« riots; il fallut scier je ne sais quoi pour nous faire passer,  
« ce qui prit encore du temps. Enfin nous arrivâmes à  
« l'église où Julien d'Avila devait dire la messe. Mais, comme  
« cette église était dédiée au Saint-Esprit, on y célébrait

(1) *Fondations*, ch. XXIV.

« les fêtes de la Pentecôte avec plus de solennité qu'aill-  
 « leurs. Il devait même y avoir sermon. Quand je vis de  
 « quelle foule elle était remplie, j'en eus tant de peine  
 « qu'à mon sentiment il eût été peut-être mieux de se passer  
 « de messe que de s'engager au milieu de cette multi-  
 « tude. L'abbé Julien ne fut pas de cet avis, et, comme il  
 « est théologien, je suivis le sien. Nous descendîmes des  
 « chariots, nos grands voiles baissés sur le visage. A la  
 « seule vue de ces voiles, de nos manteaux blancs de gros  
 « drap et de nos alpagates, voilà tout ce peuple en émoi.  
 « De notre côté nous n'étions pas peu troublées ; pour moi,  
 « cela me donna un tel soubresaut que la fièvre me quitta.  
 « On eût dit, au tumulte de la foule, qu'il s'agissait d'une  
 « entrée de taureaux (1) : aussi je ne voyais pas l'heure de  
 « m'en aller. Quelle rude mortification nous procura ce  
 « bel accueil ! »

Ce récit pittoresque et plein d'abandon ne nous signale que les mésaventures du voyage. Comme toujours, notre Sainte met en avant ses apparentes faiblesses et laisse le reste dans l'oubli. Elle ne dit rien par exemple de la rixe

(1) Aquel sobresalto me debia de quitar la calentura del todo... El alboroto de la gente era como si entrarau toros. *Fondations*, ch. XXIV. — *Boll.*, n° 627. — Ribera, Yepes, l'*Histoire Générale des Carmes* complètent le récit de la Sainte par divers détails. Les plus intéressants sont encore ceux que nous donne Julien d'Avila comme témoin oculaire. Il peint les choses d'ailleurs avec les teintes espagnoles et il faut en tenir compte pour le lire. « Nous avons justement choisi, sans le savoir, l'église où devait se célébrer la solennité avec procession et avec *danses*. Depuis que Cordoue est Cordoue, on n'avait jamais vu rien de pareil ; car, en plus de la procession du clergé et des séculiers, il y eut la procession des religieuses, et les voir était plus que tout le reste. » Puis il passe à ses difficultés pour parvenir à dire la messe. Il en obtint la permission sans recourir au pasteur de la paroisse ; mais, la messe commencée, arrive le bon curé ; l'abbé Julien le voit prendre un surplis, une étole, et s'agenouiller à l'angle de l'autel.

sanglante dont son énergie et sa foi triomphèrent au milieu des champs d'Alvino. Elle se reposait dans l'un de ces champs avec ses compagnes, quand elle aperçut un groupe de paysans et de soldats qui se battaient avec fureur ; pour une misérable querelle, de part et d'autre ils s'étaient emportés, et les couteaux, les armes se croisaient avec des cris affreux. A ce spectacle, les religieuses effrayées se serrèrent contre leur Mère ; mais elle, pleine de compassion pour ces infortunés, marcha droit vers eux : « Mes frères, s'écria-t-elle, je vous en conjure, songez que Dieu est ici présent et qu'il doit vous juger. » L'accent de foi qui vibrait dans ces paroles, pénétra l'âme des agresseurs : les épées, les couteaux tombèrent de leurs mains ; ils se dispersèrent de tous côtés et le souvenir du souverain Juge les poursuivit pour réconcilier leurs cœurs (1).

Les distractions forcées de la route n'empêchèrent pas non plus Thérèse de célébrer « la Pâque du Saint-Esprit » (2) avec autant de ferveur que si elle eût été paisiblement renfermée à Saint-Joseph. Elle passa la journée du lundi de la Pentecôte dans un ermitage près d'Ecija, et là, oubliant la fièvre qui la consumait depuis l'avant-veille, elle demeura de longues heures en oraison, absorbée dans

« Comment, se dit-il, est-ce qu'il aurait scrupule de me laisser donner la communion dans son église, parce qu'il ne me connaît pas et viendrait-il le faire à ma place ? » Au moment de la communion, l'abbé Julien se tourne d'un air résolu et communique ses religieuses. Le curé ne dit rien pour le moment, mais, à la sortie de l'église, il lui fit la réprimande. L'abbé lui répondit poliment, « bien content cependant d'avoir fait ce qu'il voulait. »

(1) Ribera. — Yepes.

(2) Pascua de Espiritu Santo.

le souvenir de la grâce insigne que le Seigneur lui avait faite en cette solennité, plusieurs années auparavant, et de tant de faveurs reçues depuis, autres effusions de l'Esprit d'amour. Ce que son langage expressif nomme si bien le tourment de la reconnaissance la pressant alors avec plus d'ardeur, elle chercha quelle nouvelle offrande elle pourrait présenter à Dieu, quel grand service elle pourrait lui rendre. Mais n'a-t-elle pas tout donné déjà? Depuis sa jeunesse, elle effeuille l'une après l'autre, sous les pieds du Roi, du Maître adoré de son cœur, elle effeuille ses joies les plus pures, ses meilleures affections; sa vie n'est qu'un perpétuel sacrifice. Immolée par ses vœux de religion, par son vœu du plus parfait, par ses travaux incessants, par ses fondations qui la jettent d'une ville à l'autre sans lui laisser de repos, que peut-elle faire davantage? Elle le demande à Dieu, et alors il lui semble qu'au milieu de ses peines et de ses travaux, malgré la chaîne de ses vœux, il lui reste une certaine indépendance; elle s'empare de ce dernier bien, et, triomphante, elle l'abandonne à l'Esprit-Saint: désormais elle n'aura plus de volonté, elle renoncera perpétuellement à la sienne, suivra en toutes choses celle du Seigneur qui lui sera signifiée par les décisions de son supérieur, le P. Gratien. Ce sacrifice n'était-il pas peu de chose après les actes héroïques qui l'avaient précédé? Écoutons ce que la Sainte en pense :

« D'un côté, il me semblait que c'était ne rien faire;  
« mais d'un autre, la chose me paraissait très-difficile.  
« Je voyais que j'allais être toute ma vie sans aucune  
« liberté extérieure ni intérieure, et je sentais une pro-  
« fonde répugnance à me lier de la sorte. Sauf l'agonie  
« que j'éprouvai au sortir de la maison de mon père,

« aucun acte de ma vie, pas même ma profession, ne m'a  
 « tant coûté. Je ne songeais nullement alors aux qualités  
 « du P. Gratien ni à l'affection que je lui porte : je le  
 « considérais comme un étranger et je me demandais  
 « seulement si ma promesse serait agréable à l'Esprit-  
 « Saint. Après un bon moment de combat, Notre-Seigneur  
 « me remplit de confiance... je me mis à genoux et je  
 « promis de faire tout ce que mon Supérieur me dirait  
 « jusqu'à la mort (1). »

Une grande joie intérieure suivit cet engagement et le sanctionna de la part de Dieu. Thérèse poursuivit sa route avec des consolations qui lui en allégèrent les rudes fatigues. Le 26 Mai, elle arrivait à Séville.

On sait que la fondation des Carmes Déchaussés y avait précédé celle des Carmélites : l'archevêque, le pieux et austère don Christophe de Roxas (2), protégeait les premiers d'une manière si paternelle que l'on ne pouvait douter de la bienveillance de son accueil pour notre Sainte et pour ses filles. Le P. Gratien lui ménageait leur arrivée comme une heureuse surprise, et le P. Mariano, sous le même sentiment, leur avait loué en secret une petite maison dans la rue des Armes, à peu de distance des portes de la ville. Thérèse voulut en prendre possession avec la solennité ordinaire. « Quand je vis le P. Ma-  
 « riano, dit-elle, m'alléguer plusieurs prétextes pour  
 « m'engager à différer la cérémonie, je compris qu'il

(1) *Relation VI.* — Vic. de la Fuente, t. I, p. 160, le P. Bouix, *Lettres* t. I, donnent ce document in-extenso.

(2) M<sup>sr</sup> Christophe de Roxas et de Sandoval, Père du Concile de Trente, aussi zélé pour maintenir l'intégrité de la juridiction et de la discipline que charitable envers les pauvres. (Vic. de la Fuente.)

« n'osait m'avouer le reste, dans la crainte de me faire  
« de la peine, et, comme ses raisons n'étaient pas suffi-  
« santes, je devinai la vraie difficulté. Nous n'avions pas  
« de licence ! C'est toujours la première chose dont je  
« m'assure avant de fonder, ainsi que le saint Concile  
« l'ordonne ; cette fois non-seulement je ne doutais point  
« qu'elle ne fût obtenue, mais encore je croyais rendre  
« service à Monseigneur. »

Le prélat, en effet, aimait le Carmel ; néanmoins, homme de devoir et de principes avant tout, il ne pouvait transiger en sa faveur avec une règle d'administration qu'il s'était tracée depuis plusieurs années. Séville comptait un grand nombre de couvents et de couvents pauvres, malgré l'opulence de la cité. Il avait donc statué qu'aucune autre fondation de religieuses ne serait admise, à moins qu'elle n'apportât des revenus suffisants pour assurer sa subsistance. « Or, en fait de revenus, dit la  
« sainte Mère, il ne nous restait pas une *blanca* du peu  
« d'argent emporté pour le voyage. Nous avons pour tout  
« bien nos habits, quelques tuniques, quelques coiffes et  
« la toile qui avait servi à couvrir nos chariots. »

Le P. Mariano essaya de fléchir l'archevêque. Si le P. Gratien avait été à Séville, on aurait eu plus d'espoir, car le P. Mariano, avec son zèle ardent, dépassait souvent son but au lieu de l'atteindre. Un mois s'écoula en vaines instances. Enfin les lettres du P. Gratien décidèrent l'archevêque à visiter lui-même Thérèse. La cause des Carmélites était gagnée. Il ne put résister plus que les autres à l'aimable ascendant de la sainte Mère. Edifié, charmé, il la quitta en la bénissant et lui disant de grand cœur : « Vous ferez, ma Mère, tout ce que

vous voudrez. J'y souscris d'avance pour la gloire de Dieu (1). »

Le jour même, on apporta le Très-Saint Sacrement ; on mit la clôture. La Sainte nomma Prieure la Mère Marie de Saint-Joseph et les exercices réguliers furent suivis comme dans un véritable monastère. La maison était cependant bien petite et bien incommode, et le dénûment si complet que les sœurs reposaient la nuit sur la terre nue (2). Elles vivaient, comme les petits oiseaux, des miettes que le Père céleste laissait tomber à terre pour les nourrir : quelques fruits, quelques légumes ou même des herbes du jardin. Un jour pour les faire cuire, elles en furent réduites à allumer de vieux bouts de corde. Parmi les pieuses et riches familles de Séville, pas une âme ne vint à leur aide. Une noble dame, dona Leonor de Valera, eut bien connaissance de leur extrême pauvreté, et voulut les secourir ; malheureusement, pour mieux cacher ses bonnes œuvres et se dérober à la gratitude des Carmélites, elle confia ses aumônes aux mains infidèles d'une fille sans jugement et sans conscience qui crut bien faire en leur donnant de son chef une autre destination. Ainsi, durant plusieurs mois, le calice des privations fut épuisé jusqu'à la lie ; d'autres amertumes s'y ajoutèrent. Le changement de climat ébranla les santés. Affaiblie, languissante, notre Sainte ne se reconnaissait plus et pouvait s'écrier : « Seigneur, je me demande vraiment ce qu'est devenue votre  
« servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de  
« grâces pour affronter toutes les tempêtes du monde et

(1) *Histoire Générale des Carmes*, t. II, liv. II, ch. XV.

(2) *Hist. Gén. des Carmes*, *ibid.*



« qui se trouve à présent si misérable, si faible, si craintive (1) ».

Cette faiblesse, il est vrai, ne durait pas. Dieu ne lui laissait sentir le poids de l'épreuve que pour la lui rendre plus méritoire et bientôt il la relevait au-dessus d'elle-même, au-dessus de la douleur du corps et de l'âme. Comment, du reste, son cœur qui, après le Seigneur, n'aimait rien tant que l'Eglise, n'eût-il pas été dans l'angoisse ? Elle voyait la pureté de sa foi suspectée, le livre de sa Vie, la Réforme du Carmel cités au tribunal de l'Inquisition, ses secrets les plus intimes divulgués au grand jour, les dons de Dieu pour ainsi dire profanés. Que s'était-il donc passé (2) ? Ici nous devons revenir en arrière et

(1) *Excl.* XVII. — Le livre des *Exclamations* d'après Louis de Léon remonte à la date de 1569. Les Bollandistes le rapportent, sans motiver cette différence, à l'année 1579. Quoi qu'il en soit, ces prières ardentes ne s'échappèrent pas une fois seulement de l'âme de notre Sainte : ces exclamations devaient lui être familières.

(2) L'Inquisition d'Espagne, alors en garde contre les extravagances des faux mystiques, surveillait de près tous les écrits de spiritualité, et ses justes préventions contre un grand nombre enveloppèrent plus d'une fois ceux qu'elle devait ensuite répandre et défendre. Avant d'inquiéter sainte Thérèse, le Saint-Office avait emprisonné l'apôtre de l'Andalousie, le docte et pieux Jean d'Avila, et condamné l'illustre frère Louis de Léon.

On sait du reste que l'Inquisition espagnole ne relevait que du Roi ; elle tenait de lui ses réglemens, sa juridiction, sa forme et ses pouvoirs. Pour que le Saint-Siège confirmât une institution qui, dès son principe, lui parut redoutable, Ferdinand dut déclarer à Sixte IV que ce tribunal serait complètement étranger à toute juridiction purement spirituelle et lui représenter que le contact alors perpétuel de ses sujets avec les Mahométans, comme les intérêts de sa couronne exigeaient qu'il fût armé de ces mesures de rigueur. La question de l'Inquisition espagnole ainsi nettement dégagée de toute solidarité avec l'Eglise, comme elle doit l'être, certains écrivains la jugeraient-ils avec tant de sévérité ? Quand ils n'y verront plus qu'une institution politique, ils reconnaîtront que l'Espagne en souffrit

nous rappeler qu'à l'époque de la fondation de Pastrana, la Sainte avait dû faire un assez long séjour dans le palais de la princesse d'Eboli. Celle-ci ayant entendu dire que Thérèse avait écrit, sur l'ordre de son confesseur, une relation de sa Vie, voulut absolument la lire. Thérèse refusa ; ce refus redoubla les désirs de la princesse. « Comment, disait-elle, la duchesse d'Albe a une copie de ce livre, je le sais ; vous avez confié l'original à la duchesse de la Cerda, et à moi vous ne le donneriez pas ! » Après une longue résistance, notre Sainte dut céder. Par cette preuve de déférence sur une chose qui la concernait personnellement, elle espérait gagner l'exigeante fondatrice sur d'autres points qu'il était impossible de sacrifier, parce qu'ils regardaient le bien de l'Ordre. Elle lui remit donc son livre à la condition expresse qu'il ne serait vu de personne.

Au lieu de le lire à genoux dans son oratoire, comme la duchesse d'Albe, la princesse d'Eboli, incapable de le comprendre, n'y trouva qu'un sujet de divertissement ; elle le fit partager à ses amies, à ses pages et à ses suivantes (1). Le livre passa de main en main, du château de Pastrana jusqu'à la cour de Madrid, admiré par quelques-unes, raillé par le plus grand nombre de ses frivoles lectrices. Thérèse essaya en vain de le ressaisir ; il était trop tard. Cette demi-publicité avait éveillé l'attention du Saint-Office ; de plus les rapports malveillants de la princesse après sa rupture avec les Carmélites prévinrent dé-

beaucoup moins qu'elle n'en profita. Voir le témoignage de l'historien protestant Gibbon et de M. de Maistre, cités par M. Alzog, *Hist. de l'Église*, t. II, p. 554.

(1) Vic. de la Fuente, t. I, *Introduction*.

favorablement les Inquisiteurs ; elle leur livra le manuscrit comme pour faire retomber sur l'œuvre de la sainte Mère la vengeance qu'elle n'avait pu exercer à son gré sur ses filles (1).

La Sainte était alors à Véas. L'évêque d'Avila, avec le dévouement de son cœur de père et d'ami, se hâta de l'avertir. Thérèse fut désolée. « Cette croix, l'une des « plus grandes de ma vie, m'a coûté bien des larmes, « écrivait-elle après. » Il est vrai que le jugement de l'Inquisition n'était point prononcé et que ce jugement, suivant même les probabilités humaines, devait être conforme à celui des théologiens éminents auxquels son livre avait été déjà soumis. Il était donc à peu près certain qu'elle sortirait de l'épreuve vengée des censures d'une critique ignorante et couverte de gloire par l'approbation du grand tribunal. Mais que lui importait la gloire ? Elle en avait peur ou plutôt elle la méprisait, et c'était au contraire pour elle une vraie torture de devenir ainsi l'objet de l'attention publique. D'ailleurs son humilité lui

(1) D'après Vic. de la Fuente, le manuscrit de sainte Thérèse aurait été porté deux fois à l'Inquisition : la première fois à l'Inquisition de Madrid par le P. Bannez qui, sûr de la doctrine de la sainte Mère, l'aurait présenté lui-même pour la disculper des accusations dont elle était l'objet ; la seconde fois, par la princesse d'Eboli, à l'Inquisition de Tolède. Ce dernier tribunal, après avoir approuvé le livre, le garda précieusement, et, lorsque le frère Louis de Léon publia pour la première fois les Œuvres de la Sainte, il dut se servir, à défaut de l'original, de la copie, d'ailleurs exacte, de la duchesse d'Albe. Ce précieux manuscrit se conserve encore aujourd'hui à l'Escorial, non dans la bibliothèque, mais dans la chapelle des reliques. C'est un volume in-folio de 204 feuilles doubles. Il est recouvert de velours cramoisi, semé de fleurs. Le B. Bouix l'a collationné pour en donner la traduction française ; don Vicente de la Fuente en a publié intégralement le texte avec la lettre approbative du P. Bannez qui le termine.

ayant toujours laissé craindre que de nombreuses erreurs n'eussent échappé à son défaut de science, elle se persuada que les Inquisiteurs les avaient enfin découvertes, et, heureuse de voir la vérité vengée, elle pleurait néanmoins, non sur elle, mais sur les âmes simples que son ouvrage avait pu jeter dans l'illusion. « Hélas ! quel scandale résultera de tout ceci, dit-elle un jour à la Prieure de Véas, la Mère Anne de Jésus, et combien notre pauvre Réforme devra en souffrir ! — Si vous priez pour que la chose tourne bien, Dieu se mettra de notre côté, soyez-en sûre, ma Mère, répondit la jeune Prieure. Il montrera du moins aux Inquisiteurs la droiture de vos vues et les choses s'arrangeront (1) ». Le lendemain, elles communièrent ensemble à la même intention. Après leur action de grâces, Thérèse revint près d'Anne de Jésus : « Remercions Dieu, ma fille, lui dit-elle : Notre-Seigneur vient de m'assurer qu'il se chargeait de notre affaire et que ma cause était la sienne ». Ainsi consolée, elle partit pour Séville et, le 7 Juillet, elle y apprit que le Saint-Office avait rendu un jugement favorable. Revêtu d'une si haute approbation, son livre devenait en quelque sorte sacré pour toute l'Espagne : heureux résultat des indiscretions et des intrigues de la princesse d'Eboli.

Ce triomphe fut suivi d'autres douleurs. Une jeune fille, douée, disait-on, de talents et de vertus extraordinaires, se présenta comme postulante au monastère de la rue des Armes. Sur les bons renseignements de personnes recommandables, la Sainte l'admit, non pourtant sans quelque défiance. Elle n'aimait point les perfections trop vantées, et à l'une des admiratrices de cette postulante qui lui en

(1) Manrique.

faisait des éloges exagérés, elle répondit sagement : « Prenez garde, Madame, si cette bonne âme ne fait pas de miracles après tout ce que vous m'en dites, votre réputation sera compromise. » La prétendue sainte n'était en réalité qu'un esprit chagrin, mélancolique, attaché à certaines petites dévotions que Thérèse ne pouvait souffrir, parce qu'elles sont la ruine de la piété véritable. Contrariée dans ses goûts, la novice s'abandonna sans réserve à sa mauvaise humeur. Les observances du cloître lui parurent insupportables ; la discipline, les coupes du Chapitre la scandalisèrent. Ce fut encore bien autre chose quand vint le jour où, suivant l'usage du Carmel, la Prieure lui demanda dans quelles dispositions intérieures elle se trouvait et de quels secours ou consolations son âme pouvait avoir besoin. Cette ouverture de cœur, si simple et si facile pour une âme religieuse, lui parut un abus sacrilège : elle accusa la Prieure près du chapelain de *confesser* les sœurs. Ce chapelain était un bon prêtre, mais de peu de jugement et scrupuleux à l'excès. Sans prendre d'informations sur les rapports de la novice, il crut remplir un rigoureux devoir de conscience en dénonçant les Carmélites à l'Inquisition de Séville (1).

Quelques jours après sa dénonciation, plusieurs voitures s'arrêtaient devant le pauvre couvent de la rue des Armes. Un Carme Déchaussé (2) se rendait au même moment chez les Carmélites : il aperçut ces équipages, et, consterné, il en vit sortir le sombre costume des Inquisiteurs. Ceux-ci

(1) *Boll.* nos 693, 694.

(2) C'était le P. Gratien lui-même, revenu de Madrid, comme nous le verrons bientôt. Il trouva moyen de se glisser au parloir durant la perquisition des Inquisiteurs. Thérèse vint l'y recevoir avec autant de calme que si rien n'avait troublé la paix du monastère.

frappèrent à la porte : Ouvrez, dirent-ils, au Saint-Office. Devant cet ordre, la clôture n'avait aucune résistance. Les Inquisiteurs entrèrent. Leur visite minutieuse et l'enquête qui la suivit détruisirent tous les faux témoignages de la novice ; les voitures amenées pour remporter les Carmélites prisonnières s'en retournèrent vides. Néanmoins l'affaire traîna en longueur. L'Inquisition voulut examiner les états d'oraison de la Sainte et le genre de direction qu'elle donnait à ses religieuses. Durant ce temps, les calomnies les plus ridicules et les plus amères furent répandues dans le public. « Vous savez, ma chère fille, « écrivait la Sainte à la Mère Marie-Baptiste (1), vous savez « ce que je vous ai déjà raconté des faussetés publiées contre « nous par la novice que nous avons congédiée. Eh bien ! « ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle a dit « depuis... Elle prétend que nous attachons les religieuses « par les pieds et par les mains et qu'ensuite nous les « battons de verges. Et plût à Dieu qu'on s'en fût tenu là ! « Mais on a inventé mille autres choses. Je vois bien que « Notre-Seigneur veut nous serrer le cœur pendant un « moment afin de tout terminer ensuite pour notre bien. « N'ayons donc pas de peine. Dieu me fait la grâce de me « garder l'âme joyeuse. C'est une grande chose que d'avoir « le cœur libre et la conscience en paix ».

Les Inquisiteurs chargèrent un saint et célèbre Jésuite, le P. Rodrigue Alvarez, d'interroger la Sainte sur ses voies intérieures. Thérèse lui répondit par deux relations assez étendues (2). Dans la première, elle lui expose les

(1) Séville, 29 Avril 1576.

(2) *Boll.* n° 694. — *Vis. de la Fuente*, prologue du *Livre des Relations*, t. I, p. 138. — *Relations* VII et VIII.

divers degrés d'oraison qu'elle a parcourus, le mode de ses visions, leurs effets surnaturels. Dans la seconde, elle lui rend compte de sa grande réserve à l'égard de ces faveurs extraordinaires, de la résistance qu'elle a souvent essayé de leur opposer, de l'humble et simple méthode de prière dont elle a toujours cherché à se servir; elle lui donne enfin les noms des Pères Jésuites et Dominicains qui ont examiné son oraison et l'ont approuvée. En lisant cette longue liste, on appliquerait mieux encore à notre Sainte qu'à sainte Chantal le mot de saint François de Sales : « Votre oraison est extrêmement bonne et salutaire : il n'en faut jamais douter. *Elle a été tant examinée* et toujours on a trouvé que Notre-Seigneur vous voulait en cette manière de prier (1) ».

Le P. Rodrigue Alvarez, après une étude consciencieuse de ces deux documents, en rendit un tel témoignage aux Inquisiteurs que ceux-ci, non-seulement mirent terme à leurs poursuites, mais citèrent devant eux le prêtre qui leur avait dénoncé la sainte Mère. Ils lui firent une sévère réprimande, et dès lors le tout-puissant tribunal respecta les usages, les règles du Carmel Réformé autant que la sainteté de sa Fondatrice. La paix était signée de ce côté; d'un autre recommençait la lutte, lutte bien plus longue et plus douloureuse.

Nous avons laissé le P. Gratien sur la route de Madrid où il était appelé par le Nonce et par le Roi. Au même moment, des monastères de l'Observance sortaient de nombreux délégués qui prenaient le chemin de l'Italie pour se rendre au Chapitre Général convoqué par le P. Rubeo.

(1) Bossuet, *Etats d'oraison*, liv. VIII, ch. XVII.

Ce Chapitre s'ouvrit à Plaisance, le dimanche de la Pentecôte, 22 Mai 1575. Les griefs des Carmes Mitigés d'Espagne contre les Carmes Déchaussés furent soumis au jugement des Pères Capitulaires, et il faut avouer que sur plusieurs points les accusations étaient sérieuses (1). Evidemment on pouvait reprocher aux religieux de la Réforme de s'être trop facilement soustraits en Andalousie à la juridiction de l'Ordre. Tandis que Thérèse avait toujours eu soin de soumettre au Père Général ce qui concernait les fondations des Carmélites, les Carmes s'étaient affranchis de ce devoir ; la bienveillance plus hardie que discrète du P. Vargas les avait lancés dans une voie périlleuse ; enfin la nomination d'un Carme Déchaussé de vingt-huit ans à la charge de Visiteur froissait les légitimes susceptibilités de religieux respectables, avancés en âge, dignes d'administrer les maisons de leur règle. Ces griefs furent exposés avec une vivacité extrême, colorés par l'indignation et l'épouvante, car les Mitigés voyaient avec terreur le nouveau rameau sorti de leur tronc devenir un grand arbre et son ombrage s'étendre sur tout le vieux Carmel d'Espagne.

Seule, notre Sainte eût été capable de défendre devant le Chapitre la cause de ses fils, de prouver, sans effacer leurs torts, qu'ils avaient été entraînés par les circonstances au-delà de leurs vues, mais qu'à part ces excès de zèle, ils soutenaient dignement l'honneur de l'Ordre par leurs éminentes vertus. Ce plaidoyer maternel, Thérèse l'écrivit un mois plus tard, et nous verrons avec quelle prudence et quelle énergie. Malheureusement les Pères de

(1) *Boll.* n° 651.



Plaisance n'entendirent que les accusateurs. Le P. Rubeo, malgré ses intentions fermes et droites, malgré son désir de rendre au Carmel la ferveur des premiers siècles, le P. Rubeo lui-même jugea les Réformés d'après les préventions et les exagérations des Mitigés. De sévères décrets furent lancés contre « ces désobéissants, ces rebelles qui, sous le nom de Carmes Déchaussés, fondaient leurs monastères contre la volonté du Prieur Général »; et un Carme portugais, le P. Tostado, homme habile, insinuant, intrépide, reçut commission de passer en Espagne, muni de pouvoirs aussi grands que celui de Général, afin de mettre promptement ordre à l'anarchie produite par la révolte des novateurs. Il devait les chasser de leurs maisons d'Andalousie, puis visiter les couvents des Mitigés pour réformer les abus, si cela était nécessaire, donnant ainsi satisfaction aux désirs de Philippe II (1).

Le conflit s'aggravait de plus en plus. Presque au même moment, comme nous allons le voir, le P. Gratien et le P. Tostado recevaient, l'un du Nonce et du Roi, l'autre du Chapitre et du P. Rubeo, une autorité rivale qu'ils devaient, pour rester fidèles à leur mandat, exercer l'un contre l'autre. Thérèse ignorait encore les décrets de Plaisance; mais assez de sujets d'alarmes la préoccupaient déjà. Elle pressentait de profonds dissentiments et eût voulu les prévenir, s'il était possible, ou du moins les adoucir par des explications franches et conciliantes. Alors que les esprits se divisaient, elle cherchait à unir plus que jamais les cœurs dans la charité du Seigneur Jésus: si l'on ne pouvait s'entendre, il fallait du moins toujours s'aimer.

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. II, ch. XVIII. — *Boll.* n° 633.

Cette pensée est l'idée mère de l'admirable lettre qu'elle adresse, le 18 Juin, au Père Général. Elle se met d'abord aux pieds du religieux qu'elle vénère comme un saint, qu'elle chérit comme un père; elle sent que son cœur a été blessé et sa dignité paternelle froissée; mais n'écouterait-il point celle qui parle si bien le langage de la piété filiale?

« Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre  
 « Paternité. La semaine passée, je vous écrivis longue-  
 « ment sur le même sujet par deux voies différentes, tant  
 « je désire qu'au moins l'une de ces lettres vous parvienne.  
 « Hier, on m'en remit deux de votre Paternité que j'avais  
 « bien désirées: l'une est du mois d'Octobre, l'autre du  
 « mois de Janvier; la date n'est pas aussi fraîche que je  
 « l'aurais voulu, néanmoins elles m'ont bien consolée en  
 « m'apprenant que vous étiez en bonne santé. Que Notre-  
 « Seigneur vous la conserve! Toutes vos filles le lui de-  
 « mandent; c'est la prière presque continuelle de ces  
 « monastères qui sont les vôtres. Chaque jour nous réci-  
 « tons des oraisons particulières à cette intention, et nos  
 « sœurs prient de tout leur cœur, car elles savent com-  
 « bien je vous aime; elles ne connaissent pas d'autre Père  
 « que vous et vous portent la même affection; ce n'est  
 « pas surprenant, puisque nous n'avons d'autre bien sur  
 « la terre que d'être soumises à votre autorité; et comme  
 « toutes sont très-contentes, elles ne se lassent pas  
 « d'exprimer la reconnaissance qu'elles vous doivent pour  
 « avoir donné naissance à notre Réforme. »

Après ce préambule et deux mots d'explication sur les fondations de Vêas et de Séville, la Sainte aborde simplement, nettement, le sujet des difficultés.

« Plaise à Notre-Seigneur que s'adoucissent enfin vos  
« différends avec nos Carmes Déchaussés et que ceux-ci  
« ne vous causent plus d'ennuis. Bien qu'ils justifient leur  
« conduite et que je trouve en eux des fils vraiment soumis  
« à votre Paternité, désireux de ne point lui déplaire, je  
« ne puis m'empêcher de leur donner tort sur plusieurs  
« points. Ils commencent à comprendre qu'il eût mieux  
« valu suivre un autre chemin pour ne pas vous faire de  
« peine. Il y a eu de grandes contestations, surtout entre  
« le P. Mariano et moi, car il est très-vif de caractère.  
« Quant au P. Gratien, il est comme un ange. S'il eût  
« été seul, les choses se seraient passées d'une manière  
« toute différente. Je ne crains pas de vous dire, mon  
« Père, que, si vous le connaissiez, vous seriez ravi de  
« l'avoir pour fils ».

Thérèse supplie alors le Père Général de ne point faire retomber le châtiment de fautes individuelles sur la Réforme entière. Ces fautes, elle les confesse humblement, elle avoue que le P. Mariano, bien qu'il soit homme de grande vertu, très-austère, sans ambition et d'une droiture parfaite, se laisse égarer quelquefois, parce qu'à force de zèle il devient indiscret. Elle reconnaît que le P. Vargas a été un peu trop loin et elle eût bien préféré le voir imiter la conduite si prudente du Visiteur de Castille. Néanmoins ces torts sont-ils assez graves pour obliger le Père Général à fermer des monastères peuplés de religieux fervents, dont la vie se partage entre l'étude et la prière, qui ne s'occupent en rien des choses de ce monde et qui sont tout à fait étrangers aux actions du P. Mariano ou du P. Vargas? Les Carmes Mitigés, de leur côté, sont-ils donc irréprochables? Il faut bien dire sur leur compte un mot

de vérité, mais comme ce mot est doucement, charitablement glissé !

« O mon vénéré et bien-aimé Père, vous ne pouvez  
« voir ce qui se passe ici. Moi, je le vois et je vous le dis,  
« parce que je connais votre sainteté et combien vous  
« aimez la vertu. A votre Paternité les Carmes Chaussés  
« disent une chose, ici ils en disent une autre. Ils disent  
« qu'ils ne savent pourquoi vous traitez ainsi des hommes  
« si vertueux. Ils vont trouver l'archevêque et prétendent  
« devant lui qu'ils n'oseraient sévir contre nos maisons ;  
« et aussitôt après ils ont recours à vous. Ce sont des  
« gens extraordinaires. Quant à moi, mon Révérend Père,  
« je vois l'un et l'autre, et Notre-Seigneur sait que je  
« dis la vérité. Je crois que les plus soumis de vos enfants  
« sont les Carmes Déchaussés et qu'ils le seront toujours. »

Enfin, elle laisse entrevoir au P. Rubeo, non pour l'intimider, mais pour lui épargner des peines sérieuses, les hautes protections sur lesquelles peut compter la Réforme et termine par cette énergique prière : « Etre assistés de  
« vous comme vos fils, voilà ce que souhaitent nos reli-  
« gieux et ce que la raison demande que vous leur accor-  
« diez ; le contraire déplairait à Notre-Seigneur. Que  
« votre Paternité recommande cette affaire au divin  
« Maître. Comme un véritable père, oubliez le passé.  
« Considérez que vous êtes le serviteur de la Très-Sainte  
« Vierge et qu'elle se fâcherait si vous abandonniez des  
« fils qui, au prix de leurs sueurs, veulent augmenter son  
« Ordre (1) ».

Le P. Rubeo ne devait lire cette lettre qu'après la pro-

(1) Séville, 18 Juin 1575.

mulgation des décrets du Chapitre Général : il nous est permis de croire que ceux-ci eussent été moins sévères envers l'Ordre, moins injustes en particulier envers la sainte Réformatrice, si elle avait été entendue plus tôt. Ignorant toujours ce qui se passait en Italie, elle voyait seulement avec peine les rapports devenir de plus en plus difficiles entre les Carmes des deux observances. Le P. Gratien était encore à Madrid ; il attendait les pouvoirs que le Roi devait lui remettre d'un jour à l'autre, on ne savait au juste sous quelle teneur. Thérèse, convaincue que, pour obtenir la paix, il fallait que la Réforme fût érigée en province particulière sous l'autorité du Père Général, écrivit directement à Philippe II.

« Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre  
« Majesté.

« Tandis que, plongée dans la peine, je recommandais  
« à Notre-Seigneur les affaires de l'Ordre de Notre-Dame,  
« il m'est venu à l'esprit que le meilleur moyen de sou-  
« tenir notre Réforme était de faire connaître à Votre  
« Majesté ce qui peut nous donner à tous le calme et favo-  
« riser notre accroissement.

« Comme la chose, Sire, est entre vos mains, et que la  
« Vierge Notre-Dame vous a choisi pour être le soutien et  
« le protecteur de son Ordre, j'ose me permettre de vous  
« écrire, afin de supplier Votre Majesté, pour l'amour de  
« Notre-Seigneur et de sa glorieuse Mère, de commander  
« que nous formions une province séparée. Le démon a  
« tant d'intérêt à l'empêcher qu'il fera sans doute trouver  
« de nombreux inconvénients à cette mesure : au fond il  
« n'y en a aucun, et, au contraire, il y a du bien à en  
« attendre de toute façon ».

« Le mieux pour nous serait que, dans ces commen-  
 « cements, la charge de Provincial fût donnée au Père  
 « Gratien. Il est encore jeune, c'est vrai; mais on ne  
 « saurait assez bénir Notre-Seigneur de tous les dons  
 « qu'il lui a faits et des grandes œuvres qu'il accomplit  
 « par son moyen depuis plusieurs années. Aussi, je crois  
 « qu'il le destine à soutenir notre Ordre. Que cet ado-  
 « rable Maître conduise les choses de telle sorte que Votre  
 « Majesté se sente portée à lui rendre ce service et à  
 « ordonner que la chose se fasse. Je vous supplie, pour  
 « l'amour de Dieu, de me pardonner ma hardiesse, je sens  
 « bien qu'elle est excessive. Toutefois, Sire, en consi-  
 « dérant que Dieu écoute les pauvres et que Votre Majesté  
 « tient sa place, je ne pense pas vous fatiguer (1). »

Philippe II n'était pas habitué à recevoir de requêtes sous une semblable formule; ce simple et ferme langage lui plut. Thérèse écrivait le 19 Juillet; le 3 Août, le Nonce remit au Père Gratien le bref qui l'établissait Visiteur Apostolique des Carmes Mitigés d'Andalousie et Supérieur des Carmes Déchaussés d'Andalousie et de Castille. Ce dernier titre était la réponse du Roi à notre Sainte; le premier dépassait sa demande et elle n'apprit point sans terreur que le fardeau jeté sur le Père Gratien par le Père Vargas lui demeurerait définitivement (2).

Que faire? On ne pouvait résister aux volontés du Roi et du Nonce, et, Dieu aidant, en dépit de tous les obstacles, le Père Gratien était capable de produire un grand bien parmi les religieux de l'Observance. La Sainte ne lui conseillera donc point de s'affliger de son sort et de cher-

(1) Séville, 19 Juillet 1575. — *Boll.*, n° 658.

(2) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. III. — *Boll.*, n° 657.

cher à s'en délivrer. Elle le rassure au contraire, elle l'encourage et lui trace un plan de conduite aussi digne de sa prudence que conforme aux inclinations naturelles du Père Gratien ; enfin elle dispose elle-même les Carmes Mitigés de Séville à recevoir leur jeune Visiteur. « Hier, « écrit-elle à celui-ci, le Père Provincial des Carmes « Mitigés vint avec un Maître nous rendre visite et peu « après arriva le Père Prieur. Le jour précédent, j'avais « vu le Père Gaspar Niéto. Je les trouve tous déterminés « à vous obéir et à vous seconder dans la réforme des « abus, pourvu que dans le reste vous n'alliez pas trop « loin. Je les assure que vous les conduirez doucement et « je leur dis ce que je pense, vous connaissant comme je « vous connais. J'espère donc, par la volonté de Notre- « Seigneur, que tout ira très-bien si vous, mon Révérend « Père, vous commencez sans bruit, avec prudence et « sans vouloir tout finir en un jour (1). »

Le Père Gratien n'était plus à Madrid lorsqu'il reçut ces lignes : il visitait les Carmes et les Carmélites de la Réforme en Castille et se disposait à reprendre, le plus tôt possible, la route de Séville pour conférer avec la sainte Mère, avant de produire sa commission devant les Mitigés. Leur entrevue eut lieu au commencement de Novembre : l'un et l'autre pensaient de même. Loin de se prévaloir des faveurs royales et de la confiance du Nonce, le Père Gratien, représentant de la Réforme, devait revêtir son autorité d'humilité et de douceur, éviter les mesures rigoureuses, prendre garde de léser les droits du Père Général, ménager enfin tous les sentiments légitimes et venir en

(1) Séville, 27 Septembre 1575.

frère, en père plutôt qu'en maître parmi les religieux qu'il devait regarder comme ses aînés. Le caractère du Père Gratien le rendait admirablement propre à remplir ce rôle difficile, et la Sainte, après avoir entendu ses projets, put lui redire avec une joyeuse confiance : « Ayons bon courage, mon Père, en marchant ainsi, tout ira très-bien. »

Malheureusement ni Thérèse ni le Père Gratien n'étaient les seuls maîtres de la situation. Ces fiers Castillans, ce noble soldat italien, devenus les héroïques pénitents du Carmel sous les noms d'Antoine, de Balthazar de Jésus, de Grégoire de Nazianze, d'Ambroise Mariano, occupaient les premières charges de la Réforme : ils étaient les anciens, les Pères de leur Provincial et celui-ci ne pouvait se dispenser de leur demander aussi leur avis. Il était persuadé, du reste, qu'en leur déclarant d'abord celui de la Sainte, il le leur ferait adopter aussitôt. Il les réunit donc en conseil et leur exposa la situation délicate où le mettaient ses nouvelles fonctions. Les décrets du Chapitre de Plaisance venaient d'être promulgués en Espagne, la visite du délégué, le Père Tostado, était annoncée et attendue dans toutes les maisons de l'Ordre. Pouvait-on sans imprudence prévenir son arrivée, s'emparer de la mission que le Père Général l'envoyait remplir parmi les Mitigés ? De quel œil le très-révérénd Père Rubeo verrait-il un tel empiètement sur ses droits ?

« Il est vrai, poursuivit le Père Gratien, que notre conscience ne nous reprochera jamais ce que nous aurons fait suivant les ordres de notre catholique et vertueux monarque et de son Eminence Monseigneur le Nonce. Mais, sans manquer envers eux d'obéissance, nous pouvons nous épargner la peine d'affliger notre Révérend Père



Général, de troubler, de mécontenter nos frères et de scandaliser le monde par la vue des malheureux dissentiments qu'un conflit de juridiction ne saurait manquer de soulever. Ainsi, mes Pères, l'avis de notre sainte Mère Thérèse que j'ai tenu à consulter la première, et mon sentiment personnel, c'est que je dois user d'abord de mon autorité pour le bien de notre petite famille. Je désire donc me borner maintenant à visiter nos couvents de Carmes Déchaussés et de Carmélites. Quant aux couvents de l'Observance, il est nécessaire de leur faire connaître les pouvoirs que nous tenons du Nonce et du Roi : nous les déclarerons donc aux supérieurs, puis, sans en venir aux mesures de rigueur, sans leur imposer notre présence, j'attendrai leur appel. Je les laisserai libres de se pourvoir près de sa Majesté, et, s'ils me demandent de leur livrer copie de ma Commission, je ne vois pas d'inconvénient à les satisfaire. Voilà, j'en suis convaincu, l'unique moyen d'obéir aux ordres de notre Prince et de notre protecteur Monseigneur le Nonce et de gagner l'affection de notre Révérend Père Général : celui-ci nous reconnaîtra pour ses enfants, s'il s'il nous voit agir envers nos frères avec cette charité fraternelle (1). »

Les Pères écoutaient gravement leur jeune Provincial. Après lui, le Père Antoine prend la parole : il ne peut admettre ces ménagements et leur oppose des raisons auxquelles sa longue expérience des affaires de l'Ordre doit donner du poids. Néanmoins les esprits restent encore indécis, lorsque le Père Mariano se lève et s'écrie de sa forte voix qui semblait toujours commander les armées :

(1) *Histoire générale des Carmes*, t. II, l. III, ch. I. — *Boll.* n° 660.

« *Tempus pacis, tempus belli* : il y a temps pour la paix et temps pour la guerre, a dit le Sage, temps pour la douceur et temps pour la rigueur. Eh bien ! c'est à présent le temps de la rigueur. Il faut contraindre nos frères à recevoir le Visiteur que Sa Majesté leur envoie, et, s'ils refusent, poursuivre les obstinés par de justes châtimens. Si notre Père Général comprend mal nos intentions et nous accuse de rébellion, endurons cette disgrâce à l'exemple de tant de saints qui ont été traités de même. Plus nous aurons à souffrir, plus nous devons nous réjouir d'être calomniés et persécutés pour le service de Dieu et le bien de notre Religion (1). »

Le Père Mariano continue son discours avec la même véhémence. Il s'excuse toutefois de rejeter les avis de la sainte Mère. D'après lui, il est évident qu'elle n'a prescrit tant de concessions et de précautions que parce qu'elle croit mieux atteindre le but de cette manière ; mais elle se trompe, prétend toujours le Père Mariano. On ne peut arriver à rien que par des actes de vigueur. Ainsi donc en avant. Que le Père Gratien prenne tout son courage et se pose avec énergie en Visiteur et Réformateur du Carmel, agissant suivant : s droits et s'appuyant au besoin sur la main forte que les autorités ecclésiastiques et séculières ne manqueront pas de lui prêter.

Fidèle interprète des sentiments des autres Pères, le Père Mariano remporta tous leurs suffrages, et le Père Gratien dut s'incliner devant la décision unanime de l'assemblée. On allait apprendre, au prix de dures expériences, si Thérèse n'avait pas vu plus juste et mieux compris que ses fils le rôle providentiel de leur famille religieuse.

(1) *Histoire générale des Carmes*, t. II, l. III, ch. I.

Prier, souffrir, expier les erreurs du monde, glorifier Dieu, édifier le prochain par une vie très-parfaite, gagner les âmes par l'apostolat et par la charité, c'était la mission de ses enfants, telle que Dieu la lui avait fait entendre. La Réforme devait se développer au sein du vieux Carmel comme un jeune et florissant parterre, sans chercher à envahir, si ce n'est de son parfum, les maisons de l'Observance. Et si les commandements du Roi la jetaient hors de ses limites, elle devait, cette Réforme, se souvenir qu'elle était fille du grand Ordre qu'on lui donnait à gouverner : elle devait se montrer envers lui humble, respectueuse, presque timide. Alors elle eût pu compter sur un triomphe semblable à celui de notre Sainte au couvent de l'Incarnation. Se trompant de voie, elle baigna de ses larmes celle que lui ouvrait le Père Mariano.

---

## CHAPITRE XXIV.

Séville. — Consolations de famille. — Epreuves du cloître.

---

A l'abri de ces graves sollicitudes, le petit monastère de la rue des Armes se dilatait dans la paix et la joie, malgré les privations de son indigence. Sous la tutelle de Thérèse, aidée de ses conseils, la Mère Marie de Saint-Joseph devenait une admirable Prieure, réalisant la première ce type achevé d'une supérieure des Carmélites dont elle nous a dessiné les traits de main de maître (1). « Dame et souveraine » du cœur de ses filles qu'elle gagnait moins par ses paroles de tendresse, elle en disait fort peu, que par la confiance absolue que sa bonté sérieuse inspirait à toutes, elle les entraînait à sa suite sur les pas de Jésus-Christ. Elle rendait la pénitence aimable, le travail doux et léger, l'oraison fructueuse et consolante. Autour d'elle les récréations étaient délicieuses. Sur ses lèvres la correction

(1) Voir son opuscule sur la manière de gouverner les religieuses (tome II des Lettres de sainte Thérèse, p. 495, Ed. du P. Bouix).

avait une force singulière qui pénétrait les coupables sans les froisser ni les blesser jamais. Elle dirigeait la moindre de ses novices avec autant de soin et de zèle qu'un roi pourrait en mettre à gouverner un grand royaume, car, comme elle le disait fort bien, gouverner une âme, c'est régner sur un monde. Thérèse la laissait agir sous ses yeux et avait peine à lui dérober son admiration. Ce qu'elle devait cacher à cette fille bien-aimée, elle le confiait volontiers aux autres. « Notre Prieure a un courage  
« qui m'étonne, écrit-elle à la Mère Marie-Baptiste : il est  
« de beaucoup supérieur au mien. De plus elle a un  
« excellent jugement. Enfin, selon moi, elle possède au  
« plus haut degré toutes les qualités requises pour être  
« Prieure en Andalousie, et bien nous en a pris de l'avoir  
« choisie pour ce monastère (1). »

On sait, en effet, à quelles épreuves avait été déjà soumise la Mère Marie de Saint-Joseph avec notre Sainte. Sans argent, sans crédit, un moment sans honneur au milieu de Séville abusée par les calomnies du chapelain et de la novice, la fondation eût péri depuis longtemps entre des mains moins énergiques. Mais les deux Mères soutinrent ces mauvais jours et ne laissèrent pas même une ombre de tristesse envahir le couvent. Elles attendaient l'heure de Dieu, certaines que cette heure sonnerait et que le Seigneur serait bien glorifié par une œuvre aussi combattue du monde et de l'enfer. Leur espoir ne fut pas trompé. Elles reçurent d'abord, comme postulante, l'unique enfant de parents riches et chrétiens qui lui firent de grandes aumônes. Puis un vénérable religieux, le Prieur

(1) Séville, 29 Avril 1576.

de la Chartreuse de Notre-Dame des Grottes, apprit l'existence du petit couvent et lui voua un intérêt, une affection paternelle qui ne se démentirent jamais. En reconnaissance, la Sainte ne cessera de recommander aux prières de ses filles son cher et saint Prieur.

Le secours le plus efficace vint encore d'un autre côté. Au milieu des grandes souffrances de ces temps orageux, Dieu, dans sa bonté de père, ménageait à Thérèse de vraies joies du cœur, sourire de la Providence à celle qui s'abandonnait sans réserve entre ses bras.

On se rappelle que les constructions de Saint-Joseph d'Avila avaient été payées en partie par un généreux don de Laurent de Cepeda. Celui-ci, trésorier général de la province de Quito, heureux père de famille, époux d'une noble et sainte jeune femme, Jeanne-Marie de Fuentes, jouissait de toutes les bénédictions promises par l'Écriture au juste qui craint le Seigneur. La mort de Jeanne-Marie ne brisa son bonheur terrestre que pour le rapprocher davantage de Dieu; il renonça dès lors aux affaires du monde pour se consacrer tout entier à l'éducation de ses enfants et à l'œuvre de sa propre sanctification. D'après l'avis de Thérèse, il résilia sa charge et revint en Espagne avec ses trois enfants, Laurent, François et Thérésita. Bien que Dieu le ramenât à notre Sainte à l'heure où elle devait avoir le plus grand besoin de son appui fraternel, ce n'est ni pour elle, ni pour ses fondations, ni pour la maison de Séville en détresse qu'elle se réjouit surtout de ce retour : elle s'en réjouit d'abord pour « ceux qui reviennent. » Elle aime les siens, d'une affection toute surnaturelle sans doute, mais aussi avec la plus touchante simplicité. Ses tendresses de cœur, passant par le cœur de Jésus, y

puisent une double vie : elles deviennent divines par leur principe, elles restent humaines dans leur épanouissement, comme l'amitié trois fois sainte de notre Sauveur lui-même pour ses apôtres, ses disciples, pour Lazare et saint Jean.

Un autre frère de Thérèse, Pierre de Ahumada, accompagne don Laurent. L'aîné de la famille, Ferdinand, et le dernier, Augustin, restent seuls au Pérou. Jérôme vient d'y mourir. Thérèse reçoit la première toutes ces nouvelles et se hâte de les transmettre à Jeanne de Ahumada : « Dieu soit béni, ma chère amie, vous allez avoir le bon-  
« heur de revoir vos frères; ils sont déjà à San-Lucar. Je  
« crois qu'ils seront bien contents de me trouver ici.  
« Hélas! en cette vie, il n'y a point de joies sans peines.  
« Notre bon Jérôme est mort comme un saint au bord d'un  
« fleuve appelé Nom de Dieu. Ne pleurez pas celui qui est  
« au ciel. Remerciez plutôt Notre-Seigneur de ce qu'il  
« nous ramène les autres (1). »

Bientôt Laurent et Pierre sont à Séville. Jeanne de Ahumada et sa famille viennent les rejoindre; la réunion est complète et l'intimité délicieuse. « Mon frère est en-  
« chanté de ma sœur et de Jean de Ovalle, écrit la Sainte  
« à sa nièce Marie-Baptiste, et eux ne le sont pas moins  
« de lui. Ainsi j'ai le bonheur de les voir vivre tous  
« ensemble dans une amitié parfaite. Mon beau-frère et  
« ma sœur pourront y gagner beaucoup et mon frère n'y  
« perdra point, parce qu'il se reposera sur eux du soin  
« de beaucoup de choses (2). »

Plein de confiance dans les lumières et la sainteté de

(1) Séville, 15 Août 1575.

(2) Séville, 30 Décembre 1575.

Thérèse, don Laurent voulut régler avec elle ses affaires temporelles et spirituelles. Il lui fit de grandes ouvertures de cœur. Le pieux gentilhomme mêlait à sa ferveur un excès de délicatesse qui eût pu assombrir son âme et entraver même ses progrès. Thérèse était bien faite pour le guérir d'une telle maladie ; nous verrons comment elle sut le mener par le droit chemin de la piété unie à la pratique fidèle des devoirs d'état. Dès le premier instant, elle ne put approuver les vellétés de vocation religieuse qu'éprouvait don Laurent depuis la mort de sa femme. Ses enfants avaient besoin de lui ; c'était assez pour le retenir près d'eux. D'ailleurs elle ne le croyait pas propre à ce genre de vie. Elle trancha donc net avec cette indécision. « La « pensée qu'a eue mon frère d'embrasser la vie religieuse, « écrit-elle encore à sa nièce, n'a pas eu de suite et n'en « aura pas. » Elle lui conseilla, au contraire, de donner tous ses soins à l'éducation de ses deux fils. Aucun détail ne lui échappe. Avila est la ville natale, l'air en est pur : les santés s'en trouveront bien. Il est vrai que le froid de la mauvaise saison y est bien rigoureux ; mais, dans les bourgs environnants, don Laurent trouvera quelque belle propriété à l'abri des collines : il y prendra ses quartiers d'hiver. D'anciennes relations de famille seront facilement renouées ; et le principal, c'est qu'Avila possède d'excellentes maisons pour la jeunesse. Au collège de Saint-Gilles, les Pères Jésuites enseignent la grammaire et la philosophie ; on suit les cours de théologie au couvent des Dominicains. Soit pour la vertu, soit pour les études, on ne peut désirer rien de mieux ; et les fils de Laurent recevront ainsi une éducation complète. Ils auront besoin d'un page. Leur sainte tante y pourvoit : elle leur en procure un de



bonne famille, de bon caractère et d'une telle indigence qu'accepter ses services est une œuvre de charité (1). A don Laurent lui-même elle assure un ami, un soutien, un émule en la personne de don François de Salcedo. Quant à Pierre de Ahumada, Thérèse voit avec chagrin que ce pauvre frère a toujours assez mauvaise tête : il gaspille ses revenus, et, sans l'assistance de Laurent, il ne pourrait pas vivre ; mais son cœur est bon, sa conduite régulière. Thérèse l'aime, le plaint et s'efforce de le rendre supportable à ceux qui l'entourent.

Si grande que fût la sollicitude de notre Sainte envers sa famille, la petite Thérésita l'occupait et la charmait à elle seule plus que tous les autres. C'était, en effet, une ravissante enfant, gracieuse et jolie comme sa mère, un ange d'innocence, une nature délicate, exquise, qui demandait des soins à part. Elle n'avait alors que sept ans et sa raison, son esprit étaient bien au-dessus de son âge. Dès qu'elle connut sa tante, elle l'aima de toute l'ardeur de son cœur ; on ne pouvait l'en séparer. Thérèse, voyant cette pauvre petite fille sans mère, entourée seulement de son père, de ses frères et de ses serviteurs, eût bien désiré l'élever elle-même. Les inclinations de Thérésita lui disaient qu'elle n'était point faite pour le monde ; mais était-il possible de l'introduire au Carmel ? La clôture a des lois sévères, et ce n'était pas pour sa nièce que notre Sainte se fût dispensée de les observer. Heureusement le P. Gratien intervint. Il envoya l'ordre de recevoir Thérésita et de la garder dans les monastères de la Réforme jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge requis pour y faire pro-

(1) Séville, 30 Décembre 1575.

fession, si telle était alors sa volonté. Thérèse lui en exprime sa reconnaissance de manière à nous faire entendre le prix qu'elle attachait à cette faveur.

« Thérésita, mon Père, est déjà ici avec son habit. On la  
 « prendrait pour l'esprit familial de la maison. Son père est  
 « au comble de la joie, et toutes les religieuses l'aiment  
 « beaucoup. Elle a je ne sais quoi d'angélique dans le  
 « caractère. Elle nous charme aux récréations par ce  
 « qu'elle raconte de la mer, des Indiens. C'est mieux dit  
 « que je ne le dirais moi-même. Je suis heureuse qu'elle ne  
 « trouble point nos sœurs. Il me tarde que vous la voyiez.  
 « Dieu lui a fait une grande grâce et elle vous doit bien  
 « de la reconnaissance. Je crois que ce sera servir le Sei-  
 « gneur que d'élever cette âme loin des vanités du monde.  
 « Je reconnais, mon Révérend Père, la charité que vous  
 « m'avez faite ; je la trouve très-grande, et, en me la fai-  
 « sant de manière à m'enlever tout scrupule, vous l'avez  
 « rendue plus grande encore (1). »

Thérésita demeura donc près de notre Sainte qui lui servit de mère. Par sa piété naïve, par ses progrès, sa grâce et sa gaieté intarissable, elle devait être désormais le meilleur délassement de Thérèse et l'une des joies du Carmel.

Don Laurent, tranquille de ce côté, se rendit successivement à Avila, puis à la Cour pour divers arrangements d'affaires. Il revint passer à Séville près de sa sœur le triste hiver de 1575 à 1576, et la trouva très-préoccupée des affaires des Carmes. Le P. Gratien, obligé de déférer au sentiment de ses conseillers, avait choisi le

(1) Séville, 27 Septembre 1575.

jour de la fête de la Présentation pour se rendre au grand couvent de Séville, accompagné de son secrétaire le P. Barthélemy et du P. Antoine. Il pria d'abord la Communauté de s'assembler et lui donna lecture des lettres patentes qui l'établissaient Visiteur et Supérieur de tout le Carmel d'Andalousie. Les religieux, comme il l'avait prévu, lui demandèrent de prendre copie du bref. Il refusa (1). Une scène orageuse s'ensuivit. Un témoin, épouvanté, courut au couvent des Carmélites raconter avec exagération ce qu'il venait de voir. Selon lui, le tumulte était si terrible que les jours du P. Gratien étaient en danger. On appela du secours : le P. Mariano amena l'archevêque et le gouverneur. Pendant ce temps, Thérèse priait, et, dans son angoisse, avait peine à prononcer les paroles de l'Office divin (2).

L'intervention des deux premières autorités de la ville n'obtint qu'une soumission forcée et incomplète. Les Mitigés cessèrent leur bruit et laissèrent le P. Gratien sortir sain et sauf de leurs mains ; mais le Sous-Prieur seul lui rendit obéissance. Il fallut les censures du Nonce

(1) Il refusa bien contre son gré et contre son humeur conciliante, et ce procédé fut la source de mille troubles et amertumes. (*Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. III, ch. I. — *Boll.* n° 660).

(2) « Le jour où le Père Gratien dut présenter le Bref aux Carmes Mitigés, j'étais si préoccupée et si troublée que je ne pouvais pas même prier. On vint nous dire que notre Père était en danger, qu'on ne le laissait pas partir et qu'il y avait un grand tumulte. J'entendis alors ces paroles : « *O femme de peu de foi, sois en paix, tout se fait très-bien.* C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame de l'an 1575. Je m'engageai, si la très-sainte Vierge nous obtenait de son divin Fils la grâce de nous voir, nous et notre Père Gratien, délivrés des Carmes Mitigés, à le prier d'ordonner à tous nos monastères de Carmélites de célébrer cette fête avec solennité. » (*Relation IX.*)

pour courber ces têtes altières qui, en s'inclinant, se promirent bien de secouer le joug à la prochaine occasion.

Reconnu comme premier Supérieur, le P. Gratién déploya cependant tant d'adresse qu'il introduisit un commencement de réforme. Sa douceur naturelle et son esprit de charité reprirent le dessus dès que le P. Mariano cessa de le surveiller, et, châtiant les fautes avec modération, il pardonna plus qu'il ne punit. Il régla les heures d'office et de prière, confia les emplois importants à des religieux capables, et, le grand couvent pacifié, du moins en apparence, il quitta Séville pour visiter les autres maisons de son ressort.

La sainte Mère ne se fit point d'illusion : elle comprit dans quelle voie difficile on s'était engagé et suivit de loin, avec angoisse, le voyage du P. Gratién. Les Carmélites, préservées de ces troubles extérieurs, souffraient plus que jamais de leur dénûment. Laurent, alarmé de ce qu'il entrevit, devina le reste, et, avec sa munificence habituelle, il se hâta d'y remédier. Le premier don à faire était celui d'une demeure. Les grandes maisons ne manquent point dans Séville ; mais elles sont chères et il est rare d'en trouver à vendre. Le généreux gentilhomme ne recula point devant la difficulté. Il se disait le frère de toutes les Carmélites et il entendait les servir avec un dévouement fraternel. Après bien des démarches infructueuses, il crut devoir, faute de mieux, acheter un vaste bâtiment, si délabré qu'il eût fallu commencer par le renverser pour en construire un autre sur le terrain. « Je n'étais pas du tout contente, nous dit Thérèse (1).

(1) No estaba nada contenta. *Fondations*, chap. XXV.

« J'avais conjuré Notre-Seigneur de nous donner un  
« asile et il m'avait répondu peu de jours auparavant :  
« *Je vous ai entendues ; ma fille, confie-toi en moi.*  
« Ces mots signifiaient, me semblait-il, qu'il nous choi-  
« sirait une bonne maison, et celle-là ne répondait  
« pas à sa promesse. »

Un malentendu survenu au dernier moment empêcha la signature du contrat. Don Laurent put reprendre sa parole et recommencer ses recherches d'un autre côté, avec l'aide d'un ecclésiastique de Séville, Garcia Alvarez. Ils trouvèrent enfin dans la rue de la Paillerie une maison parfaitement convenable pour l'usage qu'ils en voulaient faire : simple, solide, bien bâtie, pourvue de nombreuses petites fenêtres, d'un large patio entouré de galeries qu'il était facile de transformer en cloîtres, et d'un grand et beau jardin. En deux ou trois jours l'affaire fut terminée. Don Laurent, qui manquait de fonds pour le moment, donna sa personne comme caution et on passa le contrat. Néanmoins l'entrée des Carmélites ne se fit pas sans embarras. Le locataire, encore en jouissance, ne voulait pas déménager, et les bons religieux de Saint-François dont le couvent s'élevait juste en face, conjuraient Thérèse de s'établir ailleurs. Son esprit de conciliation l'eût portée à céder, si le marché n'avait été signé par son frère. Un mois passa en pourparlers. Durant ce temps, Laurent de Cepeda se retira chez les Carmes pour se livrer à loisir au soin de son âme ; notre Sainte s'occupa des affaires de l'Ordre de plus en plus épineuses et de la fondation de Caravaca en suspens depuis plus d'un an.

C'était à Saint-Joseph d'Avila, avant son départ pour Véas, que Thérèse avait reçu la demande de la principale

fondatrice, dona Catherine de Otalora (1). La noble dame écrivait au nom de trois jeunes filles qu'elle abritait dans sa maison, trois Françaises de différentes familles, unies entre elles par le même courage et les mêmes attraits. A l'issue d'un sermon, elles étaient venues frapper à la porte de dona Catherine : elles lui dirent que la grâce avait si fortement touché leurs âmes qu'elles voulaient se donner à Dieu sous la règle austère du nouveau Carmel, et qu'en attendant l'exécution de leur dessein, elles la conjuraient de leur laisser former une petite communauté dans sa demeure, loin des bruits du monde et des relations de leurs parents. Thérèse apprit ces choses, et, adoptant de grand cœur les trois Françaises, elle leur promit de s'occuper de leur monastère le plus tôt possible. Caravaca dépendait comme Véas du Conseil des Ordres : il fallut solliciter des permissions, attendre des réponses. Les couvents de Véas et de Séville se fondèrent sans que les récluses de dona Catherine vissent arriver le terme de leur captivité volontaire. Notre Sainte ne cessait de penser à elles. Tantôt elle leur envoie l'abbé Julien et Antoine Gaytan (2),

(1) *Fondations*, ch. XXV.

(2) Julien d'Avila donne ici comme toujours une narration pittoresque de ses courses et de ses mésaventures. Nous n'en citerons qu'un trait. Un soir, arrivés à l'entrée de la nuit dans un misérable village, Antoine Gaytan et lui prennent un guide pour les conduire plus directement à Caravaca ; ils marchent à grands pas, voulant faire la route en deux heures. En cheminant, l'abbé Julien qui aime à prêcher, commence à sermonner son guide. Après une longue course : « Eh ! mon frère, demande l'abbé au brave homme, ne sommes-nous point égarés ? — Oui, Monsieur, répond l'autre tranquillement, oui, oui. — Ce n'est pas étonnant, s'écrie Antoine Gaytan, vous lui prêchez la contemplation : comment voulez-vous qu'il fasse attention à son chemin ? » « Je ne lui enseignais pas précisément la contemplation, observe l'abbé Julien ; seulement je

tantôt elle leur écrit ou, en leur faveur, adresse des requêtes au Roi. Sans l'intérêt que lui inspiraient ces jeunes filles, elle eût cessé de poursuivre l'affaire : tant de fardeaux l'accablaient à la fois ! De plus, on lui disait les chemins de Caravaca si mauvais que les Supérieurs de l'Ordre ne pourraient s'y rendre pour les visites régulières. Elle pria Antoine Gaytan de vérifier la chose et de retirer sa promesse dans le cas où il la jugerait irréalisable. Antoine Gaytan, messager dévoué et conciliant, édifié de la ferveur des demoiselles, prit leur parti et fit disposer lui-même une maison pour le couvent. Thérèse à ce propos lui décerne le nom de « son très-cher » fondateur, car sans lui, dit-elle, jamais il n'y aurait eu « de monastère à Caravaca. » Lorsque tout fut près et les permissions obtenues, le P. Gratien engagea la Sainte à choisir une religieuse capable de la remplacer dans cette fondation : il jugeait sa présence trop nécessaire à Séville pour lui permettre de s'éloigner. Thérèse désigna la Mère Anne de Saint-Albert : elle lui donna de vive voix ses conseils et par écrit un court résumé des formalités extérieures qu'elle avait à remplir. Tout se passa sans difficultés sérieuses : la Providence réservait les grandes peines pour le courage et la patience de la sainte Mère.

A Séville, en effet, on n'en manquait pas. Thérèse venait d'apprendre qu'un dernier décret du Chapitre Général la frappait personnellement et la condamnait, *pour ses désobéissances*, à choisir l'un de ses monastères comme

lui parlais des commandements de Dieu qui sont la voie du ciel et cela lui fit perdre sa route de la terre ». Il dut reconnaître ensuite que quelques verres de vin avaient plus contribué que son discours à troubler la tête du pauvre homme.

résidence perpétuelle, avec défense d'en sortir pour visiter les autres ou pour s'occuper de nouvelles fondations. Le Provincial des Carmes Mitigés, le P. Ange de Salazar, n'osa lui signifier lui-même cet arrêt : il le transmit au P. Ulloa, religieux de Séville, en chargeant celui-ci de le porter au couvent des Carmélites. Le P. Ulloa vénérât la Sainte : il ne put se résoudre à remplir un pareil message, et Thérèse fut obligée de venir à son secours. Instruite par une autre voie de sa condamnation, elle pria le P. Ulloa de lui faire connaître officiellement ce qu'il lui cachait par délicatesse. Dès qu'il se fut exécuté, elle voulut obéir et partir pour l'un des Carmels de Castille, afin de s'y constituer prisonnière. Le P. Gratien lui ayant ordonné de laisser passer les grands froids, elle crut devoir prévenir le R. P. Général de ce délai et l'assurer en même temps de son entière et filiale obéissance. Cette lettre est encore l'une des belles pages de la correspondance de notre grande Sainte.

« J'ai appris, mon Très Révérend Père, l'ordonnance du  
« Chapitre Général par laquelle il m'est défendu de sortir de  
« la maison que j'aurai une fois choisie. Le P. Ange de  
« Salazar l'avait envoyée ici au P. Ulloa, avec ordre de  
« me la signifier. Celui-ci craignait que cela ne me donnât  
« beaucoup de peine, et telle était sans doute la pensée de  
« ceux qui me l'ont attirée : c'est ce qui l'a engagé à la  
« garder longtemps sans m'en donner connaissance. Mais  
« il y a un peu plus d'un mois que, l'ayant su d'autre part,  
« je l'ai obligé de me notifier mon arrêt.

« Je vous assure, mon Père, autant que je puis répondre  
« de moi-même, que j'aurais regardé cet ordre comme une  
« grande faveur et comme une récompense, si votre



« Paternité me l'avait donné dans une de ses lettres, si  
« vous m'aviez mandé, par exemple, que, me voyant  
« fatiguée de mes longs travaux et connaissant mon peu  
« de force pour souffrir, vous m'ordonniez de me reposer.  
« La preuve que je dis vrai, c'est que je suis encore bien  
« contente de pouvoir désormais demeurer tranquille,  
« quoique l'ordre m'en soit venu de toute autre manière.

« Mais si, d'un côté, votre commandement me comble de  
« joie, d'un autre, mon Très Révérend Père, l'amour filial  
« que j'ai pour vous me le rend bien dur et bien rigoureux,  
« parce que vous me l'adressez comme à une personne très-  
« désobéissante ; c'est ainsi du moins que le P. Ange l'a  
« publié devant la Cour avant que j'en susse rien. Il croyait  
« par là m'imposer une violente contrainte, car il m'a  
« écrit que je pouvais en appeler au Pape. Comme si ce  
« n'était pas un avantage pour moi ! Vraiment, quand  
« même ce n'en serait pas un, quand j'en serais au contraire  
« la plus affligée du monde, jamais il ne me viendrait  
« dans l'esprit de manquer à l'obéissance que je vous dois.  
« A Dieu ne plaise que je me procure jamais le moindre  
« contentement contre votre volonté ! Je puis bien le dire,  
« mon Très Révérend Père, et cela, Dieu le sait, si quelque  
« chose m'a consolée dans les inquiétudes, les afflictions, les  
« contradictions, les travaux que j'ai endurés par le passé,  
« c'était de savoir que je vous obéissais et que je vous  
« donnais satisfaction. Aussi encore aujourd'hui, j'en  
« trouve à faire ce que vous me dites. J'aurais voulu  
« obéir sur le champ ; mais, comme nous étions près des  
« fêtes de la Nativité et que le chemin est si long, on n'a  
« pas voulu me laisser partir, pensant qu'il eût été  
« contraire à vos intentions de hasarder ma santé. C'est

« pourquoi je suis encore ici, seulement jusqu'à la fin de  
« l'hiver. La grâce que je vous demande, c'est de bien  
« vouloir continuer à m'écrire en quelque endroit que  
« j'aïlle. Comme je ne me mêlerai plus de rien, Dieu  
« merci, je crains que vous ne veniez à m'oublier ; mais  
« j'y mettrai bon ordre, car, quand mes lettres devraient  
« vous fatiguer, je ne laisserai pas de vous écrire pour  
« mon propre repos ».

Ainsi donc c'est en vain que le P. Rubeo châtierait sa fille : elle s'inclinera sous les coups de la correction, baisant cette main sévère, qui est toujours pour elle celle d'un Père vénéré. Sa respectueuse soumission ne deviendra point cependant une faiblesse craintive : elle soutiendra humblement les droits de la justice, elle dira franchement, courageusement la vérité. Dès le début des difficultés, elle a reconnu que les Carmes Déchaussés se sont rendus sur quelques points plus ou moins répréhensibles et, sans hésitation, elle leur a donné tort, tout en implorant leur pardon. A présent qu'elle les voit, pour de simples excès de zèle, condamnés avec la dernière rigueur, menacés d'une destruction complète, elle se lève avec la dignité, l'ardeur d'une mère outragée dans ses fils ; elle oublie que ceux-ci auraient pu s'épargner de grandes peines s'ils avaient suivi ses conseils : ce n'est plus l'heure de déplorer ce qui a été fait, mais bien d'accepter la situation telle qu'elle est et d'en sortir avec honneur.

« C'est chose bien différente, dit-elle au P. Rubeo,  
« d'entendre nos Pères Déchaussés ou d'entendre leurs  
« ennemis. Il est certain que vous avez en eux de véri-  
« tables enfants, et, dans l'essentiel, j'ose le dire, ils ne le  
« cèdent à aucun de ceux qui se vantent le plus de l'être.

« N'osant plus vous écrire eux-mêmes , ils m'ont priée de  
« leur servir de médiatrice et je vous supplie, mon Ré-  
« vèrend Père, avec toute l'ardeur dont je suis capable,  
« je vous supplie de leur rendre vos bonnes grâces. Accor-  
« dez-moi cette faveur pour l'amour de Dieu, et croyez  
« ce que je vous dis, puisque je n'ai aucune raison de  
« vous déguiser la vérité, et, quand bien même un tel  
« déguisement ne serait point un péché, je le regarderais,  
« si je m'en rendais coupable, comme une trahison et  
« une insigne méchanceté envers un Père que j'aime  
« si tendrement. Quand nous serons tous deux devant  
« Dieu, vous verrez, mon Très-Révèrend Père, les obli-  
« gations que vous avez à votre véritable fille Thérèse de  
« Jésus.

« Je vous ai parlé dans mes dernières lettres de la com-  
« mission que le P. Gratien a reçue du Nonce. Votre  
« Paternité apprendra maintenant qu'on lui a donné de  
« nouveau la charge de Visiteur non-seulement pour les  
« maisons de la Réforme, mais même pour celles des  
« Carmes Mitigés de l'Andalousie. Je sais, et j'en suis  
« certaine, qu'il s'est excusé autant qu'il a pu de ce dernier  
« article; quoiqu'on dise le contraire, ceci est la vérité;  
« son frère, le secrétaire du Roi, ne le voulait pas non  
« plus, parce qu'il ne revient de ces sortes de commis-  
« sions que beaucoup de peine. Mais, puisque c'était une  
« affaire réglée, si nos Pères Mitigés eussent voulu m'en  
« croire, ils auraient reçu le commissaire, et les choses se  
« seraient passées amicalement comme entre frères, sans  
« blesser personne. J'ai fait ce que j'ai pu pour les concilier,  
« tant parce que c'était, ce me semble, le parti le plus  
« raisonnable que par amitié pour ces Pères qui se sont

« toujours bien montrés à mon égard, depuis que nous  
« sommes à Séville.

« J'aime à faire, comme on dit, de nécessité vertu,  
« et pour cette raison j'aurais voulu qu'avant de s'op-  
« poser à la commission du P. Gratien, on examinât si  
« l'on avait chance de réussir. Je trouve d'ailleurs cette  
« commission bien moins mortifiante pour l'Ordre que si  
« elle eût été confiée à un étranger ; et je crois que  
« tout irait très-bien si vous favorisiez le P. Gratien  
« de manière que l'on sût qu'il est dans vos bonnes  
« grâces... Pourquoi ne seriez-vous pas bien aise que la  
« réforme se fasse par le moyen de l'un de vos enfants ?  
« Encore si, dans l'Ordre, il y avait beaucoup de sujets à  
« qui l'on pût confier cette commission ! Mais, puisqu'on  
« n'en voit point qui ait les talents du P. Gratien, comme  
« votre Paternité en conviendrait la première, si vous le  
« connaissiez plus particulièrement, n'est-ce pas là un  
« motif suffisant pour vous engager à le protéger, ne fût-ce,  
« comme je l'ai dit, que pour faire connaître à tout le  
« monde que, si l'Ordre se réforme, c'est par vos conseils  
« et par votre autorité ? Il est certain que, la chose se  
« faisant avec votre agrément, toute difficulté serait bientôt  
« aplanie. J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire  
« là-dessus ; j'aime mieux prier Dieu de vous inspirer ce  
« qui convient le plus à sa gloire, car je m'aperçois que  
« depuis un certain temps vous ne faites pas grand cas de  
« ce que je vous dis. »

Ce dernier mot de plainte s'échappe du cœur de la Sainte avec trop de naïveté pour blesser le Père Général ; mais, s'il y était sensible, cette touchante prière suffirait pour l'apaiser :

« Je vous supplie encore une fois, mon Très Révérend  
 « Père, pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa glorieuse  
 « Mère que vous aimez tant et pour qui notre P. Gratien a  
 « aussi tant de dévotion, je vous supplie, dis-je, de lui ré-  
 « pondre avec douceur, d'oublier le passé et les fautes *qu'il*  
 « *a pu faire* (1), de le recevoir pour votre fils et pour votre  
 « sujet, comme il l'est en effet, ainsi que le pauvre Père  
 « Mariano à qui l'on ne peut rien reprocher si ce n'est  
 « qu'il ne sent pas toujours la portée de ses paroles.  
 « Accordez-moi donc pour l'amour de Dieu la grâce que  
 « je vous demande. Considérez que c'est le propre des en-  
 « fants de manquer et le propre des pères de pardonner,  
 « sans avoir égard à leurs fautes. Bien des raisons vous y  
 « engagent que vous ne sentez peut-être pas si bien où  
 « vous êtes que je les sens ici. Quoique nous autres  
 « femmes ne soyons guère bonnes pour le conseil, il est  
 « pourtant des occasions où nous rencontrons juste. On  
 « vient de m'apprendre que le Père Général des Domi-  
 « nicains va venir ici! Oh! que je serais contente si Dieu  
 « me faisait la grâce de nous amener aussi votre Pater-  
 « nité! D'un autre côté, je craindrais pour vous les fati-  
 « gues de ce long voyage! Je me résigne donc à remettre  
 « ce bonheur pour l'éternité où votre Révérence, je le  
 « répète, verra enfin ce qu'elle me doit. Plaise au Sei-  
 « gneur, par sa miséricorde, que je puisse y parve-  
 « nir (2)! »

Thérèse n'obtint point de réponse et l'orage continua

(1) Si la Sainte confesse les fautes du P. Mariano, elle ne peut avouer celles du P. Gratien que d'une manière dubitative, car elle ne les a jamais aperçues.

(2) Séville, Janvier 1576.

de gronder sourdement. Le P. Gratien, en vertu de son autorité de Commissaire Apostolique, pouvait dispenser la Sainte d'obéir à l'arrêt du P. Rubeo ; le Nonce eût aussi volontiers prêté son intervention ; mais, comme elle le disait, le Pape en personne lui aurait offert en vain la possibilité de se soustraire aux ordres du Général. Il s'agissait seulement de choisir le lieu de sa captivité. Saint-Joseph d'Avila eût eu ses préférences naturelles. A Valladolid, elle se serait retrouvée en famille près de la sœur Marie-Baptiste. Celle-ci se fit un instant la douce illusion que la sainte Mère choisirait son monastère ; elle fut bientôt désabusée. « Comment pouvez-vous penser sérieusement, lui écrit « Thérès, que je vais me rendre à Valladolid ? Est-ce à « moi de choisir une maison ? Ai-je autre chose à faire « que d'aller dans celle que l'obéissance me désignera ? » Elle livra donc ce choix au P. Gratien, sans vouloir lui témoigner le moindre désir. Si elle avait exprimé celui de retourner en Castille, c'était afin de se rapprocher du plus grand nombre de ses couvents ; encore là-dessus : « Que « Notre-Seigneur, s'écrie-t-elle, en ordonne à son gré ! Je « ne veux avoir aucun sentiment propre. Là où l'on m'en- « verra, je serai contente. »

Avant de quitter Séville, elle ne demandait à Dieu qu'une chose : la grâce de laisser ses filles installées dans leur nouvelle maison. Les embarras ne finissaient pas. Don Laurent avait signé le contrat de vente avec tant de précipitation qu'il avait commis une erreur très-préjudiciable pour le monastère ou plutôt pour lui-même, puisqu'il portait toute la responsabilité de l'affaire. On lui réclama ce qu'il ne devait point ; on le poursuivit comme un aventurier ; on voulut même le mettre en prison. Etranger dans

Séville, sans répondants, sans connaissances, il en fut réduit à se cacher jusqu'à ce que Thérèse eût apaisé les poursuivants. Enfin, l'avant-veille du mois de Mai, la soirée était avancée et la porte du couvent de la rue des Armes déjà close, quand un messenger vint annoncer à la Sainte que sa maison était libre, le locataire en déménagement et les dernières formalités remplies. Il n'y avait plus à craindre que l'opposition des religieux de Saint-François. Depuis quelque temps ils ne disaient mot, persuadés que Thérèse avait abandonné son dessein devant les obstacles qui le traversaient. « Ne chagrinons pas nos bons voisins, se dit-elle; entrons chez nous sans bruit : quand nous y serons, s'ils reviennent à la charge, il ne sera plus temps. » Elle prit avec elle Marie de Saint-Joseph et deux autres religieuses; quelques personnes dévouées leur servirent d'escorte, et, au milieu de la nuit du 1<sup>er</sup> Mai, elles se rendirent furtivement à leur demeure. On trembla un peu le long du chemin. « Ceux qui nous accompagnaient, raconte Thérèse, prenaient toutes les ombres pour des Franciscains. « Une fois arrivées, nous n'eûmes plus rien à craindre. « Les religieux opposants demeurèrent muets comme des « morts (1). »

La maison était belle, solide, mais endommagée en plusieurs endroits. Don Laurent, sorti de sa cachette, se chargea des réparations, paya les frais et continua de plus à nourrir les religieuses. Durant ce temps, bien tranquille dans les appartements du rez-de-chaussée où elle avait mis la Communauté en clôture, la Sainte donnait à la Mère Marie de Saint-Joseph ses derniers avis avant leur

(1) *Fondations*, ch. XXV.

séparation. Les peines du passé lui en laissaient prévoir encore de plus amères, son cœur maternel en saignait, et il n'y avait pas de témoignage d'affection dont elle ne fût prodigue envers les sœurs, surtout envers leur Prieure. Une nature un peu froide à force de calme, peut-être aussi l'extrême vénération que lui inspirait la Sainte, rendaient devant elle Marie de Saint-Joseph assez réservée. Thérèse en souffrait et le lui avoua dès qu'elle l'eût quittée. « Votre lettre, ma chère fille, m'a causé tant de  
« joie que j'en ai été attendrie. Je ne sais vraiment pour-  
« quoi tous ces pardons que vous me demandez. Pourvu  
« que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous  
« pardonne tout ce que vous avez pu me faire dans le  
« passé, comme tout ce que vous pourriez me faire dans  
« l'avenir. La plus grande peine que vous m'avez donnée,  
« c'est le peu d'empressement que vous montriez à être  
« avec moi; je suis persuadée que ce n'est point votre  
« faute, cela n'est arrivé que par la permission de Dieu.  
« Au milieu des afflictions qu'il m'a envoyées durant mon  
« séjour à Séville, j'aurais été trop consolée par votre ami-  
« tié; il a voulu m'en priver. Croyez-le bien, ma fille, je vous  
« aime beaucoup, et, pourvu qu'en réalité je sois payée de  
« retour, je regarde le reste comme une bagatelle qui ne  
« mérite aucune attention. Je vous l'avoue cependant,  
« ayant des peines de tous les côtés, je souffrais en parti-  
« culier de celle qui me venait de vous. Je traitais avec  
« vous comme avec ma fille bien-aimée, et il m'en coûtait  
« de ne pas trouver de votre côté la même simplicité et la  
« même affection. Mais votre lettre a tout effacé de ma  
« mémoire, soyez-en sûre. Il ne me reste plus que ma  
« tendresse pour vous, et elle est même si vive que j'au-



« rais besoin du souvenir des choses passées pour la  
« modérer (1). »

Ainsi aimait sainte Thérèse. Hâtons-nous de le dire : ce nuage fut le seul qui troubla un instant la plus profonde peut-être de ses amitiés. Marie de Saint-Joseph, digne de la confiance et de la tendresse dont elle était l'objet, sut les payer de retour, et par son amour filial non moins que par ses grandes vertus, son admirable fermeté et ses talents exceptionnels, elle mérita d'être toujours regardée par la sainte Mère comme sa fille aînée, l'aînée de son cœur du moins, si elle n'était pas l'aînée de la Réforme.

Grâce au dévouement de don Laurent, la maison devint un beau monastère. « Tout y est si bien, écrit la Sainte  
« au P. Mariano, que nos sœurs ne se lassent pas d'en  
« remercier Dieu. Nous sommes dans l'un des meilleurs  
« endroits de Séville. On m'assure qu'à considérer le site  
« de cette maison et la maison elle-même, il n'y a pas ici  
« d'habitation préférable. Je crois qu'on n'y sentira pas la  
« chaleur. Le patio est resplendissant comme s'il était fait  
« d'alcorza, le jardin très-agréable, enfin nous avons des  
« vues délicieuses. On construit la chapelle du côté du  
« vestibule : elle sera bien belle (2)..... C'est à mon frère  
« que nous devons cela, ajoute-t-elle ailleurs : sans lui,  
« nous n'aurions jamais rien pu faire. Il a beaucoup souffert, mais il a tout supporté avec un tel courage et il a  
« dépensé son argent avec tant de générosité que nous ne  
« saurions trop en remercier le Seigneur (3). »

Les travaux de don Laurent finirent par un vrai triomphe.

(1) Séville 2 Juillet 1576.

(2) Séville, 9 Mai 1576.

(3) Séville, 29 Avril 1576.

La Sainte ne voulait point de pompe extérieure pour la bénédiction de la chapelle et du monastère. Malgré le silence respectueux des religieux de Saint-François, elle se souvenait des difficultés passées et désirait que sa petite église restât bien modeste et bien silencieuse en face du grand couvent franciscain, « car, nous dit-elle, quand je  
« puis épargner de la peine aux autres, je ne manque pas  
« de le faire : ainsi je désirais que la cérémonie n'eût  
« aucune solennité. Le Prieur des Chartreux et le bon  
« Garcia Alvarez furent d'un autre avis et se rendirent  
« chez l'Archevêque pour lui demander le sien ; d'un com-  
« mun accord, tous les trois décidèrent que l'on prendrait  
« le T.-S. Sacrement dans une paroisse pour le porter de  
« là en procession dans notre chapelle. L'Archevêque  
« ordonna en même temps au clergé de la ville et à plu-  
« sieurs confréries de suivre la procession, et aux habi-  
« tants de décorer les rues. Garcia Alvarez se chargea  
« pour sa part d'orner le cloître d'entrée et notre église  
« qu'il rendit splendides. Il dressa de beaux autels et  
« inventa des choses charmantes : entre autres, il  
« mit dans la chapelle, à notre insu, une fontaine d'où  
« coulait une eau parfumée. Rien ne manqua pour em-  
« bellir la fête et réjouir nos cœurs : la solennité fut si  
« grande, il y eut dans les rues tant de décors, tant de  
« chants et de musique que le Prieur des Chartreux me  
« dit n'avoir jamais vu rien de semblable à Séville. Contre  
« sa coutume, il prit part à la procession. L'Archevêque  
« portait lui-même le T.-S. Sacrement en présence d'une  
« immense multitude de peuple qui louait Dieu et criait  
« que cette fondation était vraiment l'œuvre du Ciel. Voyez  
« ici, mes filles, ajoute la Sainte avec son inimitable sim-

« plicité, voyez quels honneurs on rendait à ces pauvres  
« Carmélites auparavant si dédaignées qu'on n'eût pas  
« voulu seulement, semblait-il, leur donner un verre  
« d'eau, bien qu'il n'en manque pas dans la rivière de la  
« ville (1). »

Thérèse oublie encore, et sans doute à dessein, l'incident le plus touchant de la fête. Après la procession, l'Archevêque entra dans la clôture pour visiter les sœurs. La sainte Mère le reçut à genoux sur le seuil de la porte conventuelle et lui demanda sa bénédiction; mais le vénérable prélat s'agenouilla lui-même humblement devant elle, inclinant le premier sa tête de pontife en présence de la grande Sainte. « Oh! mes filles, s'écriait-elle quand on lui  
« rappelait ce fait, songez donc à la confusion dont j'étais  
« couverte, moi pauvre petite femme, en voyant un évêque  
« s'agenouiller devant moi. »

Dès que le prélat eut quitté le monastère, les Carmélites rentrèrent dans leur recueillement habituel; au dehors la fête se prolongea jusqu'à la nuit. Le peuple andalous aime la joie et il en prend à tout propos. En l'honneur du nouveau Carmel, de la maison du silence et de la prière, les Sévillais tirèrent donc le canon et lancèrent des fusées. L'heure du repos n'eût pas interrompu les réjouissances si un grave accident ne les avait troublées. Le feu prit, on ne sait comment, à un paquet de poudre, entre les mains d'un maladroit. En un clin d'œil les flammes envahirent le cloître extérieur qui avait été tapissé par Garcia Alvarez de taffetas jaune et cramoisi; mais Dieu ne permit point que cette journée de bonheur se terminât dans le deuil.

(1) *Fond.*, ch. XXV.

Personne ne fut blessé, l'homme qui portait la poudre échappa au danger comme par miracle, et, fait non moins prodigieux, le feu noircit les pierres de la voûte et des murailles sans toucher au beau taffetas cramoisi qui eût dû être réduit en cendre. Les religieuses n'auraient jamais eu le moyen de payer une pareille étoffe, et ce trait providentiel leur fit rendre au Seigneur mille actions de grâces.

Dès le lendemain, Thérèse devait quitter Séville, encore incertaine si sa résidence serait fixée à Tolède ou à Avila. Don Laurent partait avec elle et la conjurait de le suivre en cette dernière ville où il allait s'établir avec ses enfants; mais le bon plaisir de Dieu l'emportait sur l'affection fraternelle, et notre Sainte se taisait afin de laisser au choix de son supérieur une liberté entière. Le P. Gratien, malgré son désir d'être agréable à don Laurent, se décida enfin pour Tolède. Il semble, d'après les lettres de la Sainte, qu'elle ne connut cette détermination que durant le voyage. Habitée depuis longtemps à laisser briser sa volonté par l'obéissance, son cœur par le sacrifice, elle put se réjouir cette fois : elle renonçait au seul bonheur qu'elle eût envié sur la terre, celui de rentrer, pour n'en plus sortir, dans le berceau du Carmel Réformé, et de trouver sa prison sous le ciel natal, entre les murs bénis de Saint-Joseph d'Avila.

La séparation des Carmélites de Séville et de la Sainte ne s'effectua pas sans larmes. « Plaise au Seigneur de « tirer sa gloire de nos sacrifices, disait Thérèse : qu'il « m'en coûte de m'éloigner de filles que j'aime tant! » Comme consolation, les religieuses gardaient le portrait de leur Mère; elles avaient obtenu du P. Gratien la

permission de le faire peindre pendant que les travaux du monastère suspendaient la clôture. Thérèse, on le conçoit, ne s'y prêta point sans répugnance : elle dut néanmoins lever son voile et poser devant le bon frère lai chargé de ce travail. C'était l'humble et fervent Jean de la Misère, l'ancien compagnon du P. Mariano dans le désert du Tardon. Frère Jean, grand contemplatif, était un artiste assez médiocre, et son œuvre trahit une main timide, inhabile. « Dieu vous pardonne, mon bon frère Jean, lui dit en riant la Sainte, lorsqu'elle vit le portrait achevé ; vous m'avez fait souffrir ce que Dieu sait et à la fin que vous m'avez faite laide ! » Dieu permit cependant que, sur ses traits grossièrement ébauchés, frère Jean retînt quelque chose de la séraphique expression de son modèle, et c'était là sans doute le plus difficile à saisir. Ces lèvres entr'ouvertes par je ne sais quel douloureux sourire viennent de tremper, on le sent, au calice de Gethsémani ; ces joues semblent encore humides de larmes, et la serene majesté de ce front haut et large, la confiance, l'élan de foi, l'ardente prière du regard levé vers le ciel disent assez que, si le cœur est broyé par l'épreuve, l'âme repose dans la paix du Seigneur (1). D'ailleurs, si l'on regrette

(1) V. *Manual del Peregrino*, 1882, p. 380. — *Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, p. 144. Plusieurs villes d'Espagne, entre autres Séville et Avila se disputent aujourd'hui l'honneur de posséder le véritable portrait de sainte Thérèse, c'est-à-dire le portrait peint « *sacose ella viva* » de son vivant, par le Frère Jean de la Misère. Car, comme le remarque très-justement Vic. de la Fuente, il n'existe pas à proprement parler de véritable portrait de sainte Thérèse : le témoignage du P. Gratién, de Ribera, de tous les contemporains, comme la tradition, affirment que la toile du bon frère convers est un portrait *harto desgraciado*, qui ne peut donner l'idée de la physionomie réelle de la Sainte. D'après les autorités les plus compétentes, c'est au monastère de Séville que se conserve cet original.

de voir imparfaitement reproduits la physionomie grave et belle, les yeux noirs et vifs dont parlent les contemporains, on pardonne bien vite au frère Jean la lourdeur de son pinceau devant cette déclaration du P. Gratien : « Jean de la Misère n'était pas bon peintre; mais il ne faut pas s'en plaindre, si l'on tient au portrait : car, sans cette circonstance, ni la Bienheureuse ni moi, nous n'eussions jamais consenti à le laisser tirer (1). »

Partie de Séville le 4 Juin avec son frère, deux religieux et une religieuse, Thérèse passa les fêtes de la Pentecôte à Malagon où elle trouva la Mère Briande de Saint-Joseph épuisée par une maladie de langueur. Avec des soins et du repos on eût pu la rétablir; et « elle aimait tant à être partout, à mettre tout en ordre » que c'était un obstacle à sa guérison. Thérèse la quitta préoccupée de sa santé comme de l'avenir du monastère qui souffrait déjà de l'état de sa Prieure. De Malagon les voyageurs se rendirent à Tolède. Avant de s'y fixer définitivement, la sainte Mère, sur l'ordre du P. Gratien, visita Saint-Joseph d'Avila. C'était toujours le petit coin du paradis, inondé des rayons de la grâce, embaumé des fleurs du Calvaire et des parfums du Thabor. Au milieu de ces âmes généreuses, mortes à elles-mêmes et unies si intimement à Dieu, sœur Anne de Saint-Barthélemy se tenait la plus humble, la plus rabaisée, comme son rang de sœur converse l'exigeait. Dieu qui aime les petits, la regardait avec complaisance et mit au cœur de notre Sainte la même prédilection. Thérèse avait besoin d'emmener avec elle dans sa captivité une compagne dévouée. C'était un poste d'honneur que les

(1) Vic. de la Fuente, t. II, p. 494.

premières Mères de l'Ordre eussent envié : il devint le partage de sœur Anne de Saint-Barthélemy. Désormais nous la trouverons toujours et partout près de la sainte Mère, partageant ses fatigues, souffrant de ses peines, l'entourant des soins les plus pieux et les plus délicats. Le Ciel ainsi réalisa la naïve prière des premières années de la sœur Anne. « Quand j'étais enfant, raconte son autobiographie, je disais souvent à Notre-Seigneur : Mon Dieu, si je pouvais vivre avec une sainte, il me semble que je deviendrais meilleure. »

Le 9 Août 1576, Thérèse rentrait au monastère de Tolède et s'y constituait prisonnière suivant les ordres du R. Père Général.

---

## CHAPITRE XXV

### La Lutte.

(1575-1578)

---

Le délégué du Père Général, le Père Tostado, arrivait en Espagne, chargé de patentes et plein de zèle pour une entreprise qu'il regardait comme une guerre sainte. A ses yeux, en effet, il s'agissait de soutenir l'honneur, de sauvegarder même l'existence de l'Ordre, en le défendant contre les invasions de cette famille de novateurs qui menaçaient de dévorer sa sève comme autant de plantes parasites. De leur côté les Carmes Déchaussés se disposaient à une défense énergique, afin de conserver le droit divin de mener une vie plus pauvre, plus pénitente, plus parfaite, plus conforme à celle de leurs ancêtres religieux, plus semblable à celle du Sauveur. De l'une et de l'autre part des intentions droites et réciproquement mal comprises, des erreurs, des préjugés servis par une ardeur native que des vertus héroïques n'avaient point domptée,



les circonstances enfin les plus malencontreuses, allaient mettre aux prises, sur le sol des luttes à outrance, des religieux, des frères, dignes pour la plupart de se comprendre et de s'unir dans le service du Seigneur.

Débarqué à Barcelone au mois de Mars, le Père Tostado avança d'abord à pas lents, envoyant devant lui ses émissaires. Thérèse en vit arriver deux à Séville avant son départ : elle apprit en même temps qu'un Chapitre provincial se rassemblait à Saint-Paul de la Moraléja. Tous les Prieurs Mitigés s'y rendirent, les Prieurs des trois premiers couvents de la Réforme, fondés avec l'agrément du Général, y furent aussi conviés ; les autres, regardés comme des rebelles et des excommuniés, restèrent de côté. Ces trois Prieurs étaient les Pères Jean de Jésus, Didace de la Trinité, Elie de Saint-Martin. Acceptant la convocation, ils passèrent par Madrid, afin de consulter le Nonce sur la conduite qu'ils devaient tenir au Chapitre. Le Nonce leur recommanda de se mettre sur leurs gardes et de ne rien souscrire qui pût altérer l'esprit ou les observances de la première règle ou bien contrevenir à l'autorité du Visiteur, le Père Gratien.

Munis de ces instructions, les Pères poursuivirent leur route ; malgré leur diligence, ils arrivèrent trop tard à la Moraléja. Le Père Tostado, actif, habile comme un vrai portugais, avait hâté les choses ; les décisions importantes étaient prises : il ne restait plus qu'à les imposer aux derniers venus. On leur donna lecture des décrets arrêtés les jours précédents, décrets qui contenaient en substance tout le programme tracé au Père Tostado par le Chapitre général (1). Le but secret, mais transparent, c'était la

(1) *Boll.*, n° 708.

destruction complète de la Réforme. Pour y parvenir, on devait prendre des ménagements, déployer par prudence certaines apparences de légalité. Ainsi, au nom de la charité fraternelle, de l'esprit de concorde et d'union, on invitait les deux partis à des concessions réciproques ; mais quelles concessions ?

Aux Mitigés, on demandait de changer leurs habits noirs pour des vêtements bruns et de raccourcir quelque peu leurs chapes : c'était tout. Aux Déchaussés, on ordonnait d'adopter le même costume, par conséquent de reprendre leurs chaussures et de quitter leur bure grossière ; on les obligeait, chose plus grave, de se mêler indifféremment, suivant les volontés des supérieurs de l'Ordre, avec leurs frères de l'Observance. Ils devaient donc ouvrir les portes de leur solitude à tous les religieux que l'on trouverait bon de leur envoyer et se rendre de même dans les grands couvents, si on les y appelait. Au milieu de ce mélange, disaient les décrets, chacun vivra suivant sa Règle. Oui, sur une table bien servie, les pauvres Déchaussés, ou plutôt les Contemplatifs (tel était le nouveau nom que leur donnait le Chapitre), les Contemplatifs chercheront l'un des mets grossiers que leur prescrit leur observance. Au milieu d'un monastère fréquemment visité par les séculiers, ils garderont leur silence continuel. Sans être réveillés par la cloche ni par aucun autre signal, ils se leveront dans la nuit à l'heure dite pour l'office et l'oraison. Les Mitigés savaient mieux que personne si leur plan était réalisable. Après avoir vainement protesté contre l'unanimité du reste de l'assemblée, les trois Prieurs revinrent à Madrid instruire le Roi, le Nonce et le Père Gratien des mesures prises contre

la Réforme. Aussitôt Philippe II cassa les décrets et ordonna au Père Gratien de s'adresser pour les affaires de l'Ordre au Président du Conseil royal, Monseigneur Covarrubias, et à Monseigneur de Quiroga, Grand Inquisiteur (1).

Assuré de la faveur royale et de l'appui du Nonce, le Père Gratien crut nécessaire de convoquer à son tour une assemblée générale, pour agir avec plus d'entente, et, le 8 Septembre, sous la protection de Notre-Dame, le premier Chapitre des Carmes Déchaussés s'ouvrit à Almadovar del Campo. Le Père Gratien prononça le discours d'ouverture. Les Pères Capitulaires durent être satisfaits de la fermeté inébranlable avec laquelle il se déclara prêt à soutenir la lutte, bien que le ton de la modération chrétienne, d'une charité délicate, dominât encore ses paroles.

« C'est une guerre qui nous est livrée, s'écria-t-il, et livrée non par des ennemis, mais par nos amis et nos frères, non par des méchants, mais par des justes et des saints: voilà pourquoi la lutte nous sera toujours si douloureuse. Le Chapitre de l'Ordre nous condamne; notre Père Général nous repousse; le Cardinal Protecteur ne veut pas nous entendre, parce qu'il soutient nos adversaires; sur leurs instances, notre Très-Saint Père le Pape Grégoire XIII lui-même a révoqué les bulles de son prédécesseur Pie V, de sainte mémoire. Le Père Tostado arrive de Rome avec toute les ressources de son autorité illimitée, de son savoir, de son esprit, de son courage, et il vient pour exécuter les arrêts que vous connaissez. J'aime à le croire, ceux qui nous poursuivent ont de bonnes intentions: ils veulent défendre leur profession, la

(1) *Boll.* n° 710.

Règle mitigée du Carmel ; mais de notre côté, n'est-ce pas avec plus de justice encore que nous voulons garder notre Règle primitive ? N'est-elle pas la plus ancienne, la plus parfaite ? Ainsi donc, supposons que les deux parties ont raison : l'intention de nos frères est bonne, mais la nôtre est meilleure. Courage et confiance. Mettons notre espoir en Dieu : c'est lui qui, par les mains de notre sainte Mère Thérèse, a fondé nos maisons ; il ne permettra pas qu'elles soient renversées. Ne cédon rien : opposons la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ aux attaques de nos adversaires ; prenons garde de laisser échapper de nos lèvres aucune parole indigne d'un disciple de ce divin Maître. Prions pour ceux qui nous persécutent ; souffrons en silence. Un jour viendra où, gagnés par notre conduite à leur égard, nos ennemis seront nos meilleurs défenseurs. *La patience obtient tout* (1). »

La patience obtient tout. Le Père Gratien empruntait la maxime favorite de la sainte Mère. Celle-ci, déjà retirée à Tolède, s'unissait d'esprit et de cœur aux délibérations du Chapitre, et appelait dans l'âme de ses fils les lumières de l'Esprit-Saint. On lui communiqua le discours du Père Gratien avec le compte-rendu des séances durant lesquelles on avait nommé des définiteurs et statué divers règlements. Thérèse en fut très-satisfaite. « Nos Pères, écrit-elle au Père Gratien, reviennent enchantés du Chapitre, et moi je suis bien contente de la manière parfaite dont il s'est tenu. A Dieu la gloire ! Mais votre paternité, cette fois, n'échappera point aux louanges. Ce qui m'a fait un extrême plaisir, c'est que vous ayez nommé un zéléteur

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. III, ch. VIII. — *Boll.* n° 711.

« pour nos maisons. C'est une mesure excellente et très-  
 « profitable. Je lui ai recommandé de beaucoup insister  
 « sur le travail des mains, qui est de la dernière impor-  
 « tance. »

Puis la Sainte passe à la question brûlante : « On m'a  
 « dit aussi que vous avez formé le plan d'obtenir une pro-  
 « vince séparée par la voie de notre très-révérénd Père  
 « Général, et d'employer pour cela tous les moyens en  
 « votre pouvoir ; de fait, c'est une guerre intolérable que  
 « de lutter contre le supérieur de l'Ordre. S'il faut de l'ar-  
 « gent pour arranger les choses, Dieu nous en donnera.  
 « On remettrait cet argent à ceux qui feront pour nous  
 « le voyage de Rome. Pour l'amour de Dieu, pressez leur  
 « départ ; ne le regardez pas comme un accessoire ; c'est  
 « le principal. Si l'on ne pouvait rien obtenir du Père  
 « Général, on traiterait avec le Pape ; mais le premier  
 « parti serait de beaucoup le préférable et la conjoncture  
 « est des plus heureuses. Le Nonce est si bien disposé à  
 « notre égard que je ne sais ce que nous attendons. Nous  
 « n'arrivons à rien et nous perdons le temps (1). » Elle  
 ajoute qu'un saint prêtre, favorisé de lumières surna-  
 turelles, lui a dit que le Nonce mourrait bientôt. Sans  
 doute, en général, on ne doit pas s'arrêter à ces sortes de  
 prédictions ; mais celle-ci pourrait être vraie ; que le Père  
 Gratien s'en souviennne et qu'il se hâte (2).

C'était, en effet, le seul moyen de recouvrer la paix :  
 donner une juridiction distincte aux deux familles, admi-  
 nistrer chacune d'elles suivant son esprit et ses lois, en  
 former enfin deux provinces (suivant le terme propre du

(1) Tolède, 20 Septembre 1576.

(2) *Boll.* n° 713.

droit ecclésiastique) sous le gouvernement commun du Père Général. On ne trouvera pas d'autre accommodement après quatre années d'épreuves que cette mesure, prise dès le début, eût épargnées, et l'on ne saurait assez déplorer que la voix de la Sainte n'ait pas été mieux entendue.

Les députés choisis par le Chapitre d'Almadovar étaient les Pères Jean de Jésus et Pierre des Anges. Des affaires particulières les retinrent, l'un au couvent de la Roda dont il était Prieur, l'autre au monastère de la Pénuela que l'on transférait à cette époque dans un endroit moins insalubre. Le P. Gratien, entouré de conseillers qui lui donnaient des avis différents, accablé par les soucis de ses visites que le Nonce l'obligeait à poursuivre, perdit l'affaire de vue. C'est le secret du génie ou le don de la sainteté de ne se laisser jamais absorber par les détails, mais, sans les négliger, de regarder au-dessus l'essentiel : Thérèse possédait l'un et l'autre à un degré que le P. Gratien lui-même était loin d'atteindre. Elle seule, du fond de sa pauvre cellule de Tolède, dominait assez la situation pour la comprendre parfaitement ; mais la lenteur des courriers, la difficulté des communications ne lui permettait point d'instruire et d'éclairer toujours à temps. Elle se sentait les mains liées et devait unir sa volonté à celle du Seigneur par un *fiat* continuel pour accepter son isolement et les chaînes morales de l'obéissance qui l'empêchaient de voler au secours de sa famille éprouvée.

« Le peu que nous pouvons, dit-elle quelque part, faisons-le de grand cœur. » Ainsi du moins se dépensait-elle tout entière, avec Dieu dans ses oraisons pour le salut de la Réforme, avec ses fils dans une correspondance qui même au point de vue littéraire n'a peut-être rien d'égal.

Sous la forme épistolaire la plus charmante, la sainte Mère, d'une main ferme et nette, trace à chacun son devoir : d'un seul mot elle débrouille les embarras qui semblent aux autres inextricables. Que de traits de lumière ! Quelle précision dans ses réponses ! Quelle justesse dans ses conseils ! Les vues élevées de la Fondatrice, les tendresses de la Mère, la charité, le zèle brûlant, l'amour généreux de la Sainte, tout s'harmonise dans ces admirables lettres, tout y vibre à l'unisson avec une chaleur, une force qui montrent bien que, par le cœur, Thérèse ne vieillissait pas. Ajoutons que, pour dérober aux perquisitions de ses adversaires les secrets importants de ses lettres, elle se sert parfois de pseudonymes, de noms de convention qui donnent à sa phrase une gracieuse originalité. Ainsi se nomme-t-elle la pauvre Angèle ou Laurentia ou Espérance. Le P. Gratien est son cher Paul ou son Elisée ; le Nonce, Mathusalem ; le P. Antoine, Macaire. Les Inquisiteurs, ce sont les anges ; les Carmes Déchaussés, les aigles ; les Carmélites, les papillons, etc., etc. C'est au P. Gratien, comme au chef de l'Ordre, qu'elle s'adresse le plus souvent ; mais si le P. Mariano s'emporte, si le P. Antoine lui paraît trop rigide, si le P. Jean de Jésus se trompe en quelques points, elle accourt et ne laisse passer aucun manquement sans le reprendre. Si, au contraire, elle voit des actes généreux récompensés par de nouvelles peines, elle vient bien vite consoler, fortifier, retremper les courages au contact du sien. Elle écrit ainsi, sans le savoir, toute l'histoire de la lutte, et, pour en continuer le récit, nous n'aurons qu'à réunir des fragments de ses lettres en les complétant par quelques éclaircissements.

Après le Chapitre d'Almadovar, les Pères retournèrent

donc à leurs fonctions respectives : le P. Gratien en Andalousie, les Prieurs à leurs couvents. L'adversaire le plus redoutable était pour le moment en Portugal : on respirait un peu. « Dieu nous ayant délivrées du P. Tostado, « s'écrie la Sainte, j'espère qu'il nous fera la grâce entière. » Elle ne se repose pas imprudemment sur ces apparences de sécurité : il faut beaucoup travailler avant d'acquérir une paix solide, car on ne peut en jouir tant que le T. R. P. Général sera indisposé contre la Réforme. Elle revient toujours au voyage de Rome : « Je pensais que « vous passeriez par ici, écrit-elle au P. Jean de Jésus, le premier député choisi par le Chapitre ; ce n'était qu'un petit « détour. Vous n'avez pas sans doute grand désir de me voir. « Quant au voyage de Rome, je dois vous dire que je n'y puis « presque rien : il y a longtemps que je le demande et je « n'ai jamais pu obtenir que l'on écrivît même une lettre « à celui auquel il serait si juste d'écrire. Faisons ce que « nous devons et advienne ensuite que pourra. Il y en a « tant qui conseillent différemment que mon avis est de peu « de poids. Je m'afflige en ceci de ne pouvoir davantage. « Que Dieu fasse réussir ce projet ! De grâce, mon Père, « ne laissez pas de le poursuivre (1). »

Malgré ses instances, on ajourne, et les événements, changeant bientôt la face des choses, rendront le départ impossible. Le P. Gratien venait d'arriver à Séville : tout y avait été bouleversé durant son absence par le Provincial Mitigé d'Andalousie. Sa visite au couvent de l'Observance fut accueillie avec une hostilité plus grande que la première fois. On refusa de le recevoir, sous prétexte que son

(1) Tolède, Septembre 1576. — *Boll.*, n° 715.



autorité avait été cassée par la cour de Rome. Le P. Gratien, au lieu d'imposer silence en présentant le bref du Nonce qui l'avait rétabli dans ses droits, préféra recourir à l'intervention de l'Archevêque et du gouverneur de la ville; à ce prix, la victoire resta de son côté (1). Le P. Mariano, le P. Antoine durent applaudir; mais notre Sainte témoigna moins de satisfaction. Au P. Gratien lui-même elle ne dit point la vérité à demi; s'il lui est plus cher que les autres, c'est une raison de plus pour lui parler avec franchise. « Un des Pères Mitigés est venu me voir, « lui écrit-elle au mois d'Octobre : il m'a raconté que leur « mécontentement est extrême, et, pensant avoir le droit « pour eux, il est clair qu'ils ont sujet de se fâcher. Le « bref du Nonce ne leur a pas été lu. Ils disent ce que j'ai « plus d'une fois dit au P. Mariano et ce qu'il me semble « avoir écrit à votre Paternité : commander comme supé- « rieur sans montrer en vertu de quelle autorité on le fait, « c'est une chose que l'on n'a jamais vue. Je trouve bien « dans votre lettre au P. Mariano les raisons qui vous ont « empêché de présenter le bref; mais, si vous aviez quelque « doute à éclaircir, il eût été mieux d'y penser plus tôt. « Plût à Dieu que vous fussiez déchargé d'un si pesant « fardeau et qu'on vous laissât tout entier à nos Carmes « et à nos Carmélites (2). »

Le P. Gratien ne désirait rien autre chose; sa commission lui attirait chaque jour de nouvelles amertumes. Accueilli partout avec froideur et défiance, le plus souvent avec une irritation qui se contenait à peine, il se fit des ennemis particuliers, d'un petit nombre de religieux, âmes

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. III.

(2) Tolède, 21 Octobre 1576. — *Boll.*, n° 717.

déclassées, mécontentes, qu'il trouva en contravention avec leurs règles et qu'il voulut ramener au bien par le châtimement. Ceux-ci prirent leur revanche : de tristes libelles circulèrent ; semés dans la foule, habilement jetés sous les yeux des grands, de la cour, du Nonce, de Philippe II lui-même, ils attaquaient d'une manière injurieuse la réputation du P. Gratien ; pour lui ravir son crédit bien connu, on ne reculait pas devant le crime d'atteindre son honneur (1). Le P. Gratien dédaigna de réfuter de telles calomnies et, laissant à Dieu le soin de le justifier, il conjura Mgr Hormaneto de le relever de sa charge. Il avait prouvé sa bonne volonté en essayant de la remplir ; l'état des esprits ne lui permettait point de continuer et l'intérêt de la Réforme demandait qu'il se consacraît à elle sans partage.

Le Nonce ne put agréer ces raisons : il avait entre les mains plusieurs lettres écrites par des Pères de l'Observance Mitigée, hommes droits et religieux fervents, qui, indignés des infamies répandues sur le compte du P. Gratien, le vengeaient eux-mêmes des attaques de leurs frères. Accepter sa démission dans une telle conjoncture eût été donner en apparence gain de cause aux diffamateurs. D'ailleurs Mgr Hormaneto avait si haute opinion de la sagesse du P. Gratien qu'il le croyait capable de sortir glorieusement des plus mauvaises passes ; pour le bien de l'Ordre, il lui renouvela et lui confirma ses pouvoirs. Le Père reprit son fardeau, consolé par cette pensée que Dieu seul le lui imposait, puisqu'il avait tenté par tous les moyens possibles de s'y soustraire, et des succès

(1) *Boll.* n° 763.

inespérés bénirent son obéissance. Notre Sainte nous les signale, car elle le suit pas à pas, elle veut savoir ce qu'il fait chaque jour.

« De grâce, ma chère fille, écrit-elle à la Mère Marie de Saint-Joseph, soyez bien exacte à me tenir au courant de ce qui se passe : notre Père n'a pas assez de temps pour m'écrire. Par charité, mandez-moi au plus tôt ce que vous saurez de lui... Que Dieu vous récompense du soin que vous prenez de me faire parvenir ses lettres : avec cela, je vis. » Elle le voit ainsi dans des circonstances critiques réussir au-delà de ses espérances : « Béni soit Dieu, s'écrie-t-elle, d'avoir donné à notre P. Gratien de si merveilleux talents... Vraiment la manière dont se passe sa visite tient du miracle. Il se conduit avec une discrétion, une suavité admirables. Le zèle qui l'anime étant si pur, il est impossible du reste que Notre-Seigneur ne lui vienne en aide (1). » Et jalouse de conserver à Dieu seul la gloire de ce triomphe et au P. Gratien l'entier mérite de ses œuvres, elle écrit à celui-ci avec son autorité de mère et son dévouement de fille :

« Si Dieu ne me montrait dans sa lumière que tout le bien que nous faisons vient de sa main et que par nous-mêmes nous ne pouvons rien, je serais tentée, je vous l'avoue, mon Père, de m'enorgueillir de vos succès en Andalousie. Que son nom soit loué à jamais ! Amen. Les derniers événements sont à n'y rien comprendre ; mais ce que j'admire le plus, c'est la grande paix avec laquelle vous agissez, votre douceur qui change les ennemis en amis, faisant d'eux les auteurs ou, pour mieux dire, les

(1) Tolède, Novembre et Décembre 1576.

« exécuteurs de vos bonnes œuvres... Je ne sais où votre  
 « tête trouve tant d'habileté et de génie. Béni soit Celui  
 « qui vous en a fait don ! On voit bien que c'est son  
 « ouvrage. C'est pourquoy, mon Père, rappelez-vous tou-  
 « jours que c'est là une grâce de Dieu et continuez à vous  
 « défier de vous-même. Ce grand Dieu d'Israël veut être  
 « loué dans ses créatures. Nous devons donc, à votre  
 « exemple, avoir toujours sa gloire en vue sans jamais  
 « rechercher la nôtre. Le divin Maître, si c'est son bon  
 « plaisir, en prendra soin lui-même ; ce qui nous convient  
 « à nous, c'est que notre bassesse soit connue et qu'elle  
 « serve à exalter sa grandeur. Ne suis-je pas ridicule de  
 « vous parler ainsi ? Vous allez rire de bon cœur, mon  
 « Père, j'en suis sûre. » (1)

Sa tendresse maternelle s'inquiète en même temps de l'excès de fatigue que le P. Gratien doit supporter. Elle sait que son tempérament est délicat. Dieu veille sur lui, sans doute ; mais il ne faut pas exposer par des imprudences une existence aussi nécessaire. Oh ! si elle était à Séville, comme elle le soignerait ! Heureusement elle peut compter sur la Mère Marie de Saint-Joseph qui comprendra ses intentions et mettra une délicatesse parfaite à les remplir. « Ma fille, lui écrit-elle bientôt, notre Père m'a  
 « parlé des soins que vous prenez de lui. Vous m'obligez  
 « ainsi de telle sorte que vous m'êtes devenue encore plus  
 « chère, et ce qui achève de me contenter, c'est que dans  
 « tout ce que vous faites je reconnais votre prudence (2). »

Au P. Gratien lui-même, elle multiplie ses recommandations : « Il faut vous souvenir que vous n'êtes pas de

(1) Tolède, fin de Novembre ou Décembre 1576.

(2) Tolède, Décembre 1576.

« fer et nous ne devons pas demander à Dieu de nous  
« conserver la vie par miracle (1). » Sa sollicitude entre  
dans les moindres détails : ici elle lui prescrit du repos, là  
un régime alimentaire plus substantiel, une autre fois,  
elle veut qu'il ait soin d'avoir les pieds bien couverts  
pendant son sommeil ; mais quel esprit de foi relève vers  
le Ciel toutes ces petites attentions du cœur ! C'est pour la  
gloire de Dieu qu'elle soutient les forces de son fidèle ser-  
viteur ; elle veut par là que celui-ci puisse travailler  
longtemps à la vigne du Père de famille et protéger la  
pauvre branche de la Réforme qui ne retrouvera jamais,  
dit-elle, un supérieur de tel mérite. Si elle s'occupe de sa  
santé, elle s'intéresse du reste bien davantage aux progrès  
de son âme. Elle demande pour lui des prières continuelles,  
lui signale sans détour les moindres imperfections qu'elle  
découvre dans sa conduite et ne s'arrête satisfaite que  
lorsqu'elle peut lui dire : « Il est visible, mon Très-Révérend  
Père, que *vous êtes bien avec Notre-Seigneur*. » Et ce qui  
est admirable dans cette direction donnée par la Sainte au  
P. Gratien, c'est qu'elle le conduit par la main tout en  
restant humble et respectueuse avec lui comme la der-  
nière de ses inférieures. Quand elle lui parle d'elle-même,  
elle se nomme cette pauvre vieille, votre fille. Elle lui obéit  
en toutes choses et ne veut point qu'il ait pour elle d'égards  
particuliers. S'il s'oppose à ses désirs, s'il contrarie ses  
vues, elle l'en remercie. « Je suis, lui dit-elle, d'un étrange  
« caractère. J'éprouve le plus vif plaisir de voir que vous  
« n'avez pas tenu compte de mes répugnances et je me  
« sens une liberté d'autant plus grande de vous manifester

(1) Tolède, 9 Janvier 1577.

« mes sentiments et de vous exposer mes pensées que vous  
« faites moins de cas de mes idées (1). »

Il lui était plus difficile de gouverner le P. Mariano. Le cœur de feu, la bouillante valeur du soldat emportaient souvent le religieux. Franc à l'excès, rude pour les autres comme pour lui-même, il méritait de s'entendre dire par la sainte Mère : « Que Dieu vous garde, mon Père, malgré  
« toutes vos fautes... Oh ! que vous êtes d'un caractère à  
« faire perdre patience (2) ! » Elle déplorait ses procédés envers les Carmes Mitigés, procédés qui ruinaient souvent en un instant ce que la douceur et la patience du P. Gratien avaient péniblement édifié. En cela le P. Antoine lui prêtait trop souvent son concours. « Que Dieu leur pardonne ;  
« quel fracas ! s'écriait Thérèse tristement ; il me semble  
« qu'avec des frères ils auraient pu s'y prendre autrement.  
« Ils donnent bien de la peine à notre Père (3). » Elle les aimait cependant ; elle faisait la part de leur humeur, de leur première éducation, et, dans le reste, ne trouvant que d'admirables vertus, elle se plaisait à dire : « Le  
« P. Mariano et moi, nous sommes de grands amis. Quant  
« au P. Antoine, je lui porte envie d'empêcher par ses  
« œuvres tant d'offenses contre Dieu (4). » Elle s'efforçait de prévenir leurs écarts, ou, s'il n'était plus temps, d'y remédier. Le P. Mariano passait d'un extrême à l'autre avec la promptitude des natures vives et impressionnables. Après avoir été réprimandé par la Sainte pour ses rigueurs envers les Mitigés, il se jetait dans leur bras sur une simple

(1) Tolède, Septembre 1576.

(2) Séville, 9 Mai 1576.

(3) Tolède, 2 Juillet 1576.

(4) Tolède, Décembre 1576.

avance du Prieur d'Avila, le P. Valdemoro, et comptait sur leur appui pour des fondations qu'il voulait entreprendre au plus vite. La Sainte l'arrête : « Ne vous pressez pas tant, cela seul suffirait pour tout ruiner. Ce n'est point de la part de pareils amis que vous devez attendre du secours. Laissez cette affaire à celui qu'elle regarde, je veux dire à Dieu. Il la fera réussir en son temps (1). » Elle tourne son activité vers le but essentiel : « Occupez-vous, mon cher Père, de la séparation de la Province ; mettez-y votre zèle et tout l'empressement possible : loin de rien perdre, vous y gagnerez beaucoup (2). » Enfin, quand elle réussit à dompter cette riche mais violente nature, elle lui laisse voir son contentement : « Allons, mon Père, puisque le Seigneur nous a fait la grâce de vous rendre le maître de votre indignation, continuez à prendre patience, et que ce soit là maintenant votre croix. Je pense qu'elle ne doit pas être petite. »

Le P. Jean de Jésus lui donnait des soucis d'un autre genre. Chargé de visiter, au nom du P. Gratien, les maisons de la Réforme, il y marquait son passage par de nombreuses innovations. Ne trouvant rien à réformer et voulant mettre ses pouvoirs en jeu, il prescrivait tel ou tel nouvel exercice sous prétexte d'une plus grande perfection. Thérèse porte aussitôt ses plaintes au P. Gratien. « Voyez, mon Père, le pesant fardeau qu'impose le P. Jean de Jésus par la multitude de ses règlements. En outre, il ne fait à mon avis que répéter vos constitutions sous une autre forme et je ne vois pas pourquoi. Voilà préci-

(1) Tolède, 21 Octobre 1576.

(2) Octobre, 1576.

« sément ce qu'appréhendent nos religieuses : elles crai-  
 « gnent de voir venir certains supérieurs rigides, qui  
 « les accablent au point de les décourager. C'est chose  
 « extraordinaire : ils ne croient avoir bien fait leur visite  
 « que s'ils ont dressé quantité d'ordonnances ; et , en  
 « agissant de la sorte, on n'arrive à rien. La seule lecture de  
 « tous les réglemens du P. Jean de Jésus me fatigue : que  
 « serait-ce si j'étais obligée de les garder ! Croyez-moi,  
 « mon Père, notre Règle ne s'accommode pas de personnes  
 « austères : elle l'est assez par elle-même (1). »

Grâce à cette surveillance continuelle, à cette direction prudente, les fils de la Sainte rentraient dans le droit chemin et l'on jouissait par moments d'une paix relative. Les Carmélites, toujours paisibles au fond de leurs retraites impénétrables, donnaient beaucoup moins de soucis à leur sainte Mère. Sauf de nombreuses maladies dans les monastères de Caravaca, de Véas, de Malagon, de leur côté tout allait bien. Le couvent de Séville venait d'entreprendre une œuvre délicate que Dieu bénissait d'une manière visible. L'attention du P. Gratien avait été appelée particulièrement sur les Carmélites Mitigées de Paterna que des bruits vagues accusaient de grandes fautes (2). Une enquête sévère vengea leur innocence sur les points incriminés, mais montra en même temps au Visiteur combien ces pauvres filles avaient besoin d'être mieux instruites des devoirs de leur vocation. D'accord avec la Sainte et la Mère Marie de Saint-Joseph, le P. Gratien choisit deux ferventes religieuses du Carmel de Séville et les envoya réformer la maison de leurs sœurs de

(1) Tolède, 19 Novembre 1576.

(2) *Boll.*, n° 740.



Paterna. Thérèse appelle ces dernières ses pauvres cigales. « J'apprends avec plaisir, écrit-elle au P. Gratien, que ce qu'on a dit des cigales est faux. J'espère que l'arrivée des papillons parmi elles produira un grand bien. Que Dieu soit avec nos chères réformatrices (1). » Avec la Mère Marie de Saint-Joseph elle épanche mieux encore sa joie de voir ses filles employées à cette mission apostolique : « Combien j'envie nos sœurs appelées à Paterna ! Non pour le bonheur de faire un voyage avec notre Père, croyez-le bien, mais parce qu'elles auront beaucoup à souffrir. Peut-être endureront-elles la faim, car l'on m'écrit que ce monastère manque de tout. Que Dieu soit avec elles, nous le lui demandons ici de toutes nos forces. Envoyez-leur la lettre ci-incluse et envoyez-moi les leurs, si vous en avez déjà reçu, afin que je sache ce qu'elles deviennent. Ayez soin de leur écrire souvent, de les conseiller, de les encourager : c'est un dur sacrifice pour elles de rester seules. Oh ! de quelle consolation mon cœur est rempli quand je vois des membres de notre Ordre contribuer à l'honneur et à la gloire de Dieu ! (2) »

La réforme de Paterna s'accomplit heureusement (3) : c'était la dernière joie de la sainte Mère avant l'heure de l'extrême tribulation.

L'affaire capitale, l'érection de la Réforme en Province séparée demeurait toujours en suspens. En vain Thérèse pressait-elle le dénouement, déclarant non-seulement que

(1) Tolède, Novembre 1576.

(2) Tolède, 26 Novembre 1576. — *Boll.*, nos 755 et 757. — Au Père Mariano, 12 Décembre 1576.

(3) L'année suivante, le monastère fut transféré à Séville. Il subsiste encore de nos jours.

la chose était essentielle, mais qu'il était urgent de l'accomplir au plus vite : « Je crains que le Nonce ne vienne  
 « à nous manquer, et alors pour nous quel vide, quelle  
 « perte ! » Au commencement de l'année 1577, elle lui envoya des notes et des papiers importants pour hâter la réalisation de ses vœux. Elle écrit peu de temps après :  
 « Nos affaires semblent prendre une bonne tournure. Le  
 « Nonce mande près de lui notre Père Visiteur. Voici le  
 « moment où l'Ordre a besoin des prières de tous. Jamais  
 « l'oraison ne fut plus nécessaire, car, avec la grâce de Dieu,  
 « nous verrons bientôt une solution favorable ou bien ce  
 « sera la ruine de nos espérances (1). »

Dieu permit que ce fût la ruine. Le Nonce mourut au moment où tout allait se conclure, laissant à la Sainte le vide immense qu'elle avait redouté (2). Privé de son meilleur appui, le Carmel Réformé vit aussitôt ses adversaires se redresser devant lui avec une fierté victorieuse. Une vaste conjuration s'organisa entre les Carmes Mitigés d'Italie et d'Espagne afin de s'emparer des premières faveurs du nouveau Nonce, Philippe Segá, évêque de Plaisance et parent du Pontife alors régnant, Grégoire XIII. M<sup>sr</sup> Segá, digne successeur, sous plus d'un rapport, de M<sup>sr</sup> Hormaneto, apportait à la cour d'Espagne des vertus austères et un dévouement désintéressé au service de l'Eglise ; malheureusement le Cardinal Protecteur de l'Ordre, Boncompagni, très-attaché au parti de la Mitigation, le P. Général et les premiers dignitaires ne le laissèrent point partir sans mettre leurs griefs sous ses yeux et sans le conjurer de remédier par une répression sévère aux désordres qui bou-

(1) Tolède, 28 Mai 1577.

(2) *Boll.*, nos 755 et 757

leversaient la florissante province du Carmel d'Espagne. On lui parla de la Réforme comme d'une extravagance, des Carmes Déchaussés comme d'orgueilleux rebelles qui déchiraient l'uniformité de l'Observance et l'unité du gouvernement. M<sup>sr</sup> Segá, trouvant ces plaintes légitimes, promit d'y satisfaire.

Le P. Tostado, informé des dispositions du Nonce, ne l'attendit point pour commencer les hostilités; il établit d'abord à Madrid son quartier général; de là il lança ses premiers décrets: nouvelle défense à notre Sainte de sortir de Tolède; défense aux Carmes Déchaussés de recevoir aucun novice; ordre de reconnaître dans chaque ville le Prieur de l'Observance comme supérieur du couvent de la Réforme, etc., etc. Les Carmes Déchaussés eurent recours au Roi. Philippe II une fois de plus se déclara en leur faveur: il maintint l'autorité du P. Gratien contre celle du P. Tostado, et, après délibération du Conseil, ordonna que la Visite prescrite par le Nonce précédent fût poursuivie (1). Mais l'arrivée de M<sup>sr</sup> Segá compliqua tout. Le Roi avait autre chose à faire qu'à débrouiller cette « querelle de moines »; le Nonce au contraire s'en occupa très-particulièrement, selon les préventions qu'on lui avait inspirées en Italie et qu'on eut soin d'accroître dès qu'il eut mis le pied en Espagne. Des Carmes Mitigés l'attendaient aux frontières: ils lui présentèrent leurs hommages, lui offrirent leurs services et l'accompagnèrent jusqu'à Madrid. Il put donc concerter d'avance avec eux son plan de guerre contre la pauvre famille de Thérèse, déjà dispersée, ravagée par les coups d'Etat du P. Tostado.

(1) *Boll.*, n° 762. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. III, ch. XIX.

En effet, malgré l'intervention de Philippe II, l'habile commissaire du P. Général avait agi dans l'ombre. Il se glissait sans bruit d'un monastère à l'autre, et ses Patentes, ses pouvoirs, ses paroles adroites, ses menaces jetaient partout l'épouvante. Pour se soustraire à ses ordres, les premières têtes de la Réforme avaient dû se cacher. Le P. Antoine de Jésus s'était réfugié dans les voûtes de la cathédrale de Tolède, le P. Mariano chez l'un de ses amis de Madrid; le P. Gratien paraissait ou disparaissait suivant le cours des événements. Par le commandement de ce dernier, notre Sainte elle-même venait de changer de résidence et s'était renfermée à Saint-Joseph d'Avila (1) où la réclamait une affaire importante et délicate dont nous parlerons plus tard. En même temps, aux mesures oppressives du P. Tostado se joignaient les insolences des derniers membres de la Mitigation, de simples religieux, aveugles, insensés, ou cruellement coupables. Les libelles se multipliaient: ils devenaient infâmes, ils circulaient d'un bout à l'autre du royaume. L'œuvre de notre Sainte semblait près de périr: brisée par une main de fer, enveloppée de mépris, abandonnée de tous, elle n'attendait qu'une parole foudroyante du nouveau Nonce pour expirer à ses pieds et disparaître sans retour.

Tel était le jugement désespérant que les Carmes Déchaussés portaient eux-mêmes sur leur situation. Les plus fiers courages chancelaient, la peur égara les esprits. Un grand nombre de religieux Mitigés qui avaient embrassé la première règle retournèrent à la Mitigation; d'autres conseillèrent à leurs frères de se soumettre au P. Tostado.

(1) *Boll.*, n° 769.

Le P. Mariano lui-même tremblait et déclarait tout perdu. Le P. Gratien se croyait obligé d'obéir aux ordres que le Nonce lui intimerait ; d'un autre côté, il craignait en abandonnant sa charge de mécontenter le Roi, et son anxiété le rendait si timide qu'il méritait de s'entendre dire par l'un de ses chauds protecteurs, le Grand Inquisiteur M<sup>sr</sup> de Quiroga : « Vous n'avez pas, mon Père, plus de courage qu'une mouche. » Voilà dans quel état M<sup>sr</sup> Philippe Segá trouvait la Réforme : il devait lui paraître facile de l'anéantir (1).

Mais notre Sainte, elle, restait debout. Elle priait, elle faisait beaucoup prier ses filles, et, seule contre tous, à cette heure suprême, elle se mit à défendre son troupeau. Jusque-là elle avait laissé passer les injustices, les mensonges, les injures, sans jeter une plainte ; elle n'avait pas même permis au P. Gratien de se justifier, lorsque sa réputation avait été attaquée. « Contredire de pareilles choses, écrivait-elle, ce serait trop s'abaisser. » Cependant, si elle était patiente, si elle était humble, elle était forte aussi, forte, comme elle le dit si bien, de la force de Dieu. « Quand toutes les nations se rangeraient en bataille pour m'attaquer, je ne craindrais rien, parce que j'ai pour moi le Seigneur. » C'était son chant d'espérance auquel elle ajoutait : « Si les créatures me paient de la sorte, c'est que mon Créateur est content de moi (2). »

Elle adresse d'abord à Philippe II en faveur du P. Gratien une requête énergique et pressante. La calomnie a été trop loin à son égard. Les Mitigés ont arraché par la vio-

(1) *Boll.*, n° 794. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. III, ch. XVIII, XIX.

(2) *Fondations*, ch. XXVII.

lence de faux témoignages contre lui ; deux pauvres Carmes Déchaussés, sans jugement, sans caractère, ont cédé à la peur et ont signé tout ce que l'on a voulu. La Sainte réclame une information juridique, parce que la gloire de Dieu y est intéressée. Il est beau d'entendre ce simple et ferme langage, sans flatterie, sans détour, sans emphase, respectueux comme il convient devant un souverain, humble et sincère comme il doit l'être sur des lèvres religieuses ; c'est moins une grâce qu'elle implore qu'un acte de justice qu'elle réclame, et elle le demande au nom et pour l'amour de Dieu. « Sire, dit-elle en terminant, pardonnez-  
« moi la longueur de cette lettre. Puisque Notre-Seigneur  
« souffre bien mes plaintes indiscrètes, je pense que votre  
« Majesté voudra bien aussi les souffrir. Que ce Dieu de  
« bonté vous conserve de longues années, car vous êtes  
« ici bas notre unique appui (1). »

Philippe II ordonna l'enquête : les calomniateurs rétractèrent leurs dépositions, et, en présence du T.-S. Sacrement, d'un notaire et de témoins, ils attestèrent qu'on les avait contraints à publier ces mensonges. « Le Roi a com-  
« pris, écrit la Sainte, que tout cela était pure méchan-  
« ceté : ainsi les Carmes Mitigés ne font que se nuire à  
« eux-mêmes. Ce qu'il y a de bon, c'est que leurs malices  
« se changent en bien pour nous (2). »

A peine avait-elle sauvé l'honneur du P. Gratien que l'attaque recommençait sur un autre point. Le triennat

(1) Avila, 17 Septembre 1577. — *Boll.*, n° 764. — V. le texte exact de cette lettre dans *Vic. de la Fuente*, t. II, p. 149. La Sainte écrit avec plus de soin que de coutume, se souvenant qu'elle écrit au roi ; mais, à la fin, elle s'oublie et un *post-scriptum* suit sa signature,

(2) Avila, Octobre 1577. — *Boll.*, n° 767.

de la Prieure, qui l'avait remplacée au couvent de l'Incarnation, expirait au mois d'Octobre 1577; son absence y laissait des regrets inconsolables : on résolut de l'élire de nouveau. Instruite des dispositions des religieuses, Thérèse les remercia de leur confiance, leur déclara qu'il lui était impossible de se rendre à leurs vœux et les conjura, pour éviter de fâcheuses conséquences, de ne pas même prononcer son nom. De son côté, le P. Tostado prit ses mesures afin d'empêcher une élection aussi contraire à ses vues : peine inutile ; en vraies Castillanes, ce que les religieuses de l'Incarnation voulaient, elles le faisaient ou du moins tentaient de le faire, et, pour les vaincre, il eût fallu savoir, comme la sainte Mère, les prendre par le cœur.

Aux derniers jours d'Octobre, Thérèse écrit à la Mère Marie de Saint-Joseph : « Il vient de se passer ici, au cou-  
« vent de l'Incarnation, une chose telle qu'on n'en a peut-  
« être jamais vu. Il y a aujourd'hui quinze jours, par  
« l'ordre du P. Tostado, le Provincial des Carmes Mitigés  
« vint dans ce monastère pour présider à l'élection de la  
« Prieure. Il menaça de grandes censures et d'excommuni-  
« cation les religieuses qui me donneraient leur suffrage.  
« Néanmoins ses menaces ne les intimidèrent pas, et,  
« comme si on ne leur eût rien dit, cinquante-cinq reli-  
« gieuses me donnèrent leurs voix. A chaque suffrage  
« qu'on lui remettait par écrit, le Provincial lançait mille  
« malédictions contre la religieuse qui le lui présentait et  
« la déclarait excommuniée. Il frappait du poing l'écrit,  
« le chiffonnait, le brûlait. Voilà aujourd'hui quinze jours  
« qu'elles sont privées de la communion ; elles n'entendent  
« point la messe ; elles n'entrent plus au chœur, même

« quand on ne chante pas l'office ; elles ne parlent à per-  
« sonne, pas même à leur confesseur ni à leurs parents.  
« Le lendemain de cette première élection, retentissante de  
« tant de coups de poing, le Provincial les convoqua de  
« nouveau pour en faire une seconde. Elles lui répondirent  
« qu'elles n'avaient pas d'élection à faire, puisqu'elles  
« l'avaient faite. Il les excommunia de nouveau. Ayant  
« alors réuni les quarante-quatre religieuses de la maison  
« qui ne m'avaient pas donné leurs voix, il leur fit faire  
« une autre élection et en envoya au P. Tostado le procès-  
« verbal, afin qu'il la confirmât. La confirmation est déjà  
« arrivée ; mais les religieuses opposantes sont fermes dans  
« leur opposition et déclarent qu'elles ne veulent obéir à  
« la Prieure élue qu'à titre de Vice-Prieure. Les théolo-  
« giens disent qu'elles ne sont pas excommuniées et que  
« les Carmes Mitigés vont contre les décrets du Concile  
« de Trente qui ordonne que les élections se fassent à la  
« pluralité des voix. »

La peine de voir en cette situation des religieuses qu'elle aimait à l'égal de ses filles, ne laissa plus à la Sainte un instant de repos, jusqu'à ce qu'elle les eût fait absoudre. Il fallut quarante jours d'instances et de prières avant d'obtenir cette absolution. En vain Thérèse les conjurait-elle de mettre elles-mêmes terme à leur tourment en acceptant la Prieure désignée par le P. Tostado. Elles lui répondirent qu'elles traîneraient autant que possible l'affaire en longueur, parce que rien ne pouvait leur arracher l'espoir de se retrouver un jour sous sa direction. La Sainte se servit de ses amis de Madrid pour plaider près du Nonce, de ses amis d'Avila pour fléchir la résistance des religieuses. On porta l'affaire au Conseil du Roi. Thè-



rèse déclarait la première qu'elle refusait d'exercer aucune charge à l'Incarnation ; mais elle demandait que l'on ne fît point souffrir de pauvres filles dont le seul crime était de l'avoir élue. Le Conseil laissa toute liberté à la Sainte d'accepter ou de rejeter son élection, et obligea le Nonce de retirer au plus tôt les censures portées contre les religieuses.

Le Nonce signifia au P. Tostado l'arrêt du Conseil ; le P. Tostado le transmit au Prieur des Mitigés de Tolède, le P. Maldonado, et chargea celui-ci de l'exécuter. Passant ainsi de mécontent à mécontent, l'ordre fut rempli de manière à rendre les Carmélites de l'Incarnation encore plus malheureuses ; puis, pour prendre sa revanche, le P. Tostado fit enlever le P. Jean de la Croix et son compagnon le P. Germain, toujours attachés au monastère à titre de confesseurs. Humblement renfermé dans ses modestes attributions, le P. Jean vivait comme un solitaire au fond de son ermitage : il ne parlait à personne ; il n'entretenait aucune correspondance relative aux troubles de l'Ordre. Son crucifix, ses livres, l'oraison et la pénitence, le confessionnal et le saint autel remplissaient sa vie : cette obscurité silencieuse ne suffit pas pour le protéger. Dans la nuit du 3 au 4 Décembre, on enfonça les portes de sa chambre et de celle du P. Germain ; après avoir saisi leurs papiers (1), on les traîna, les mains liées comme de vils malfaiteurs, jusqu'au couvent des Mitigés où ils furent renfermés dans des cellules séparées, battus de verges et traités avec la dernière dureté. Jean de la Croix gardait son calme et son paisible sourire. Si ses persécuteurs

(1) Ce fut dans cette circonstance que toute la correspondance de la sainte Mère avec le Saint fut détruite.

croyaient accomplir sur lui des actes de justice, il était de leur avis, et, quelqu'un le plaignant : « Oh ! je ne suis pas traité encore comme je le mérite, » répondit-il doucement. Mais aussi ferme qu'il était résigné, aux reproches, aux promesses, aux menaces, il n'opposa que cette déclaration : « J'ai embrassé la Réforme qui consiste en une vie d'oraison et de pénitence ; j'ai pris un habit de bure et je marche pieds nus. Le Nonce Hormaneto et le Commissaire Apostolique m'ont défendu d'adhérer aux Actes du Chapitre Général et de rien changer dans mon genre de vie : je leur dois obéissance et je souffrirais mille morts plutôt que de désobéir, certain, comme je le suis, que telle est la volonté de Notre-Seigneur. » Le lendemain matin, le P. Maldonado conduisait secrètement le P. Jean de la Croix à Tolède pour le remettre entre les mains du P. Tostado, et le Prieur d'Avila emmenait le P. Germain à Saint-Paul de la Moraleja. Quand ces tristes nouvelles arrivèrent au petit couvent de Saint-Joseph : « Pauvres Pères, s'écria « Thérèse, j'aimerais mieux les voir entre les mains des « Maures qu'au pouvoir de ces gens-là. » Elle mit les sœurs en prière pour ces saints prisonniers et pour les religieuses de l'Incarnation qu'elle appelait de vraies martyres ; puis sur-le-champ elle écrivit au Roi :

« Sire, j'ai toujours la conviction que Notre-Dame vous « a choisi et qu'elle veut se servir de vous pour être le « défenseur et l'appui de son Ordre. C'est pourquoi je ne « puis m'empêcher d'avoir recours à votre Majesté quand « je vois que nos intérêts le demandent. » Elle expose en peu de mots la situation des religieuses de l'Incarnation et rappelle le bien que le ministère du P. Jean de la Croix n'a cessé, depuis cinq ans, de produire au milieu d'elles : « Voici

« maintenant, Sire, ce qui vient de se passer sous nos  
 « yeux : Un Père Carme Mitigé s'est rendu en ce couvent  
 « pour lever l'excommunication des religieuses; il l'a fait  
 « avec tant de rigueur et si peu d'ordre et de justice  
 « qu'elles sont encore, m'a-t-on dit, plus malheureuses  
 « qu'auparavant. Mais voici pis que tout le reste. Ce  
 « Père Carme qui se donne comme Vicaire Provincial, sans  
 « doute parce qu'il a plus de droits que les autres pour  
 « faire des martyrs, a enlevé les confesseurs des reli-  
 « gieuses, il les tient en prison. Toute la ville, Sire, en  
 « est scandalisée. On se demande comment, dans un lieu  
 « voisin de votre cour, ces deux religieux étant sous  
 « l'autorité du Commissaire Apostolique, un Carme, qui  
 « n'a pas de pouvoirs sur eux ou qui ne les montre pas, a  
 « pu se porter à ces extrémités. On dirait qu'il ne craint  
 « ni Dieu ni justice. Je suis profondément affligée de voir  
 « nos religieux en de pareilles mains. Le P. Jean de la  
 « Croix, ce grand serviteur de Dieu, est si épuisé par tout  
 « ce qu'il a souffert que je crains pour sa vie. Je vous en  
 « supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, que Votre  
 « Majesté lui fasse rendre la liberté et mette fin au plus  
 « tôt aux persécutions des Carmes Mitigés contre tous les  
 « pauvres Carmes de la Réforme. Ceux-ci ne font que  
 « souffrir et se taire, et méritent ainsi beaucoup devant  
 « Dieu; mais quel scandale pour le peuple! Nos adversaires  
 « disent partout qu'ils parviendront à détruire la Réforme,  
 « parce que le P. Tostado le leur a ordonné. Que Dieu soit  
 « béni! Si un ordre de Votre Majesté n'y apporte remède,  
 « je ne sais ce que nous allons devenir (1). »

(1) Avila, 4 Décembre 1577. — Vic. de la Fuente, t. II, p. 154.

Toujours bienveillant pour la Réforme et particulièrement pour Thérèse, Philippe donna ordre à son Conseil de saisir le P. Tostado et de le contraindre à livrer ses pouvoirs (1). Le chef du Conseil, Covarrubias, homme d'énergie et très-dévoué à la Sainte, venait de mourir, et don Maurice Pardo, son successeur, ne menait point les affaires avec la même hardiesse. Néanmoins son Procureur réussit à retirer les titres du P. Tostado qui partit aussitôt à Rome en chercher d'autres (2). Le Nonce, froissé de l'intervention du Conseil royal dans un conflit dont il se réservait le jugement, se chargea de poursuivre les plans du P. Tostado durant son absence, et, loin de s'adoucir, la situation des Carmes Déchaussés devint de plus en plus intolérable. S. Jean de la Croix resta dans sa prison, si bien caché par ses oppresseurs que l'on ignorait même dans quelle ville ils l'avaient emmené. Il était à Tolède, au fond d'un cachot où la lumière ne pénétrait que par une petite fente du toit; il y passa neuf mois, vêtu, nourri, traité, flagellé comme un criminel, mais divinement consolé par la grâce. Pendant ce temps le P. Gratien, réfugié dans une grotte à Pastrana, ne voulait plus faire aucun usage de sa Commission, refusait de donner même une signature, afin de ne point augmenter les ressentiments du Nonce. Thérèse seule sur la brèche relevait les cœurs et gardait l'espoir. « Eh bien oui, disait-elle à ses malheureux « enfants, Dieu traite terriblement ses amis; mais, à la « vérité, il ne leur fait point d'injustice, puisqu'il a traité « ainsi son propre Fils (3). » Et d'une main elle fermait

(1) *Boll.*, n° 768. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. IV, ch. H.

(2) *Boll.*, n° 795.

(3) Avila, 11 Mars 1578.

la bouche au P. Mariano qui, malgré ses frayeurs, ne pouvait contenir son indignation ; de l'autre elle soutenait le P. Gratien, épuisé, brisé par l'orage.

« Je vous en supplie, mon Révérend Père, disait-elle au  
 « premier, taisez-vous. Vous êtes si franc que je crains  
 « toujours de votre part quelque oubli. Plaise à Dieu que  
 « l'on ne sache point ce que vous avez dit. Rappelez-vous  
 « que notre partage en ce moment c'est d'obéir et de souffrir (1). » Au second elle reprochait affectueusement sa tristesse excessive. « Mon cher Paul (2) est bien simple  
 « d'avoir tant de scrupules : que Votre Paternité le lui  
 « dise de ma part. Assurément, quand il m'écrivit sa dernière lettre, il devait être en proie à un peu de mélancolie. De grâce ne prophétisez pas tant avec vos pensées.  
 « Dieu fera tourner tout à bien. Si vous vous laissez aller  
 « à cette tristesse au milieu des soucis qui vous entourent, qu'auriez-vous fait dans la prison du P. Jean de la Croix ? Que Dieu soit avec vous et qu'il vous délivre  
 « des Egyptiens. Qu'il vous donne la force de sortir victorieux du combat. De nos jours il en est peu contre  
 « lesquels le Seigneur permette que les démons se déchangent avec une si grande furie ; mais en dépit de la  
 « sensibilité de la nature, la raison nous montre bien clairement quels grands motifs nous avons d'être contents (3). » Elle cherchait enfin à retrouver et à délivrer saint Jean de la Croix. « Que signifie, écrit-elle  
 « au P. Gratien, cet enchantement du P. Jean de la Croix ?  
 « Voyez donc s'il n'est pas possible de faire quelque chose

(1) Avila, 15 Mars 1578.

(2) C'était, on s'en souvient, le pseudonyme de convention du P. Gratien.

(3) Avila, 1578.

« pour lui. Si quelqu'un de considération demandait sa  
« délivrance, le Nonce, j'en suis sûre, n'oserait la refuser...  
« Et le P. Mariano qui a souvent l'occasion de parler au  
« Roi, ne pourrait-il l'entretenir de ce petit saint, lui  
« représenter depuis combien de temps il languit dans son  
« cachot (1) ? »

Sur ces entrefaites, une nouvelle complication mit le comble aux peines de la Sainte et des Carmes Déchaussés. Le président du Conseil royal, don Maurice Pardos, ordonna au P. Gratien de reprendre sa visite. Ce Père le conjura de ne point lui commander pareille chose. Le président lui répondit que c'était impossible, attendu que telle était la volonté de Dieu et du Roi, que lui-même n'exerçait sa charge qu'à regret, et autres raisons de ce genre. Le P. Gratien lui demanda s'il devait se présenter au Nonce. Le président lui répondit que non, mais que, dans le besoin, il recourût au Conseil. Le Conseil avait consulté la Cour de Rome sur le démêlé et le Saint-Siège avait répondu que le Nonce ne devait point s'occuper du gouvernement des Carmes (2).

A peine le P. Gratien se fut-il résigné à obéir que Mgr Philippe Séga lança contre lui un décret révoquant la commission donnée par son prédécesseur Mgr Hormaneto; cette commission étant transmise aux Provinciaux des Mitigés, ceux-ci recevaient pleine autorité sur tous les monastères de la Réforme, tant de religieux que de religieuses. C'était une véritable provocation envers le Conseil du roi. Le 9 Août 1578, Philippe II y répondit par un arrêt

(1) Avila, 14 Août 1578.

(2) *Boll.* n° 798. — *Vie de sainte Thérèse*, par l'abbé Boucher, t. II, p. 186.

qui cassait le décret du Nonce et défendait aux monastères des villes et autres lieux en son obéissance de recevoir aucun ordre, défense ou mandement de Mgr Séga, parce que celui-ci n'avait pas soumis ses pouvoirs à la vérification du Conseil royal.

Comment y voir clair au milieu d'une telle confusion? A qui obéir? Philippe II est le roi catholique, le défenseur, le père, l'ami de la Réforme; le Nonce est le légat du Saint-Siège, mais on dit qu'il outre passe ses droits. En attendant que la lumière se fasse, le mieux, c'est de se tenir à l'écart autant que possible. « Mon cher Père, écrit « la Sainte au P. Gratien, tâchez, sans manquer au Roi, de « vous éloigner de ce feu le plus que vous pourrez, quoique « vous en dise le P. Mariano. Votre conscience n'est pas « faite pour s'accommoder de choses sur lesquelles il y a « des avis contraires. Quant à ce que je vous dis de vous « éloigner, il ne faut rien moins que votre prudence, « afin de ne pas montrer d'autre crainte que celle d'offen- « ser Dieu, puisqu'en vérité vous n'en avez point d'autre. « Si vous parlez au Nonce et qu'il veuille vous entendre, « justifiez-vous, dites-lui que vous vous soumettez avec « plaisir à son autorité et que, si vous ne l'avez pas fait « plus tôt, c'est parce que vous saviez que le P. Tostado « devait ruiner notre Réforme. Poursuivez notre plan « d'une Province séparée, car c'est là le point capital. Il « faudrait traiter cette affaire avec le roi, le président, « l'archevêque et tous les autres, leur faire entendre « que la guerre et les scandales proviennent de ce que « le Carmel Réformé n'est pas encore constitué en pro- « vince séparée (1). » Et la chère Sainte, à travers tant

(1) Avila, 14 Août 1578.

de ténèbres, sourit à l'espérance : « Si Notre-Seigneur  
 « nous accorde la grâce de former une Province, il sera  
 « juste d'envoyer sans délai nos députés à Rome. Peut-  
 « être serons-nous un jour les enfants les plus chéris de  
 « notre Père Général. Soyons-le d'abord du divin Maître  
 « et arrive ce qu'il lui plaira (1). »

On le voit, elle penchait toujours vers le parti de la paix et de l'obéissance. Il est vrai que la prudence y joignait son dernier mot : « Vous remettre entre les mains du  
 « Nonce, mon cher Père Gratien, avant que le président  
 « ne l'ait apaisé, ce serait une folie. Il faudrait, s'il était  
 « possible, que votre première entrevue eût lieu devant  
 « don Pardos. »

La-Sainte ignorait ce qui se passait alors à Pastrana. Le P. Gratien se trouvait au couvent de cette ville lorsque deux Carmes Mitigés s'y présentèrent, munis du bref du Nonce qui leur ordonnait d'en faire la visite. Le P. Gratien les reçut avec déférence et les introduisit dans un appartement où il les laissa le temps de consulter les religieux de la maison sur la conduite à tenir envers ces Visiteurs. Les avis furent très-divers. Le P. Gratien, pressé, embarrassé, eut alors recours à un pauvre petit frère convers, le frère Benoît de la Très-Sainte-Vierge, âme innocente et privilégiée du Ciel. « Mon frère, mon cher frère, lui dit-il, que dois-je faire ? Faut-il obéir à Sa Majesté Philippe II ou à Mgr le Nonce ? — Si l'on n'obéit point au Nonce, répondit simplement frère Benoît, on mécontentera le Pape, et, si le Pape est mécontent, il nous refusera les permissions dont nous avons besoin. Quant à notre roi

(1) Avila, 19 Août 1578.



Philippe II, il nous pardonnera certainement, si nous lui expliquons bien que les religieux ne peuvent jamais se dispenser de se soumettre au représentant du Pape (1). »

Le P. Gratien communiqua aux religieux le raisonnement de frère Benoît et les Visiteurs furent reçus avec autant de respect que d'humilité. Très-édifiés, ils allèrent rendre compte au Nonce des grandes vertus des Carmes de Pastrana. Ce n'était qu'une halte au milieu de l'ouragan ; dès le lendemain il redoublait de violence. Les Pères Gratien, Mariano et Antoine de Jésus, pensant que leur soumission avait bien disposé Mgr Séga, crurent le moment favorable pour se présenter devant lui : ils partirent pour Madrid. Leur assurance était prématurée. A peine arrivés, ils se virent saisis par des commissaires du Nonce qui, sans autre forme de procès, les emmenèrent captifs au couvent des Mitigés. Le Roi apprit leur emprisonnement ; mais, froissé de la démarche qu'ils avaient faite sans son avis, il les laissa entre les mains de leur adversaire. Thérèse, à cette heure, pouvait compter sur le secours du Ciel : sa Réforme n'avait plus ici-bas un seul appui (2).

Comment les trois prisonniers furent-ils remis en liberté ? Rien ne l'indique. Ce qui est certain, c'est que leur captivité fut de peu de durée, car on les retrouve bientôt chacun à leur poste ou plutôt dans les retraites où ils se dérobaient aux attaques de leurs oppresseurs. Thérèse travaillait pour eux, intéressait à leur cause un ancien ami, le P. Paul Henandez, religieux de la Com

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II. Liv. IV, ch. II.

(2) *Boll.*, n° 803.

pagnie de Jésus, avec lequel elle avait eu des relations intimes lors de la fondation des Carmélites de Tolède. Il résidait alors à Madrid où il avait de grandes connaissances. La Sainte lui écrivit une longue lettre, pleine de larmes et de prières :

« Il me semble, mon Père, que Dieu vous a conduit à  
« Madrid pour donner quelque adoucissement à mes  
« peines. En ce moment, notre salut ou notre perte est,  
« après Dieu, entre les mains du Nonce, et pour nos  
« péchés, les Carmes Mitigés l'ont tellement prévenu  
« contre nous que je ne sais où cela en viendra. On lui  
« a dit de moi que je suis une femme vagabonde et  
« inquiète, et que j'ai fondé nos monastères, sans permis-  
« sion du Pape ni du Général. Voyez, je vous prie, s'il  
« y aurait pour une chrétienne plus mauvaise action.  
« Combien d'autres choses qui ne peuvent se dire, racon-  
« tent-ils du P. Gratien ! Je pense que l'épreuve vient d'en  
« haut et que le Seigneur veut que nous souffrions. Pour  
« moi-même, je n'en ai ni trouble ni peine ; j'en ressens  
« plutôt un contentement tout particulier ; mais ce qui me  
« paraît clair, c'est que le démon fait tous ses efforts pour  
« discréditer nos maisons, et je voudrais que de bons ser-  
« viteurs de Dieu prissent leur défense. O mon Père, que  
« l'on trouve peu d'amis au temps de l'adversité ! On me  
« dit que le président du Conseil vous aime bien. Je  
« crois qu'il a été informé par le Nonce de tout ceci et  
« de pis encore. Ce serait faire beaucoup pour nous  
« que de le détromper, et vous le pouvez en qualité de  
« témoin oculaire, non-seulement de ce qui se passe  
« dans nos maisons, mais encore au fond de mon âme. Je  
« vous supplie aussi de parler de ma part au Père qui

« confesse le Nonce, de lui offrir mes respects et de lui  
« dire toute la vérité, afin qu'il fasse une obligation de  
« conscience au Nonce de ne pas publier des choses si  
« préjudiciables avant de s'en être informé (1). »

Le P. Paul Henandez déploya sans doute tout son dévouement; mais son influence était moins considérable que ne le pensait la Sainte et il obtint peu de chose. Quelque temps auparavant, un Carme Déchaussé, le P. Jean de Jésus, avait été plus heureux. Envoyé à Madrid, malgré ses légitimes défiances, pour remettre un message au Nonce, il eut d'abord le même sort que le P. Gratien et ses compagnons. Arrêté et emprisonné, il écrivit lettres sur lettres à M<sup>sr</sup> Philippe Séga, sollicitant au moins la faveur d'une audience. Après une longue attente, le Nonce fit appeler devant lui son captif sous l'escorte de Carmes Mitigés. « Est-ce vous, lui dit-il en l'apercevant, qui m'avez écrit tant de billets? — C'est moi, Monseigneur. — Eh bien! que voulez-vous? — Je voudrais confier à Votre Eminence plusieurs choses secrètes sur les Carmes Déchaussés. » Le Nonce congédia son entourage et laissa parler le Père. Celui-ci, pour lui enlever ses préventions contre la Réforme, commença par justifier la sainte Réformatrice. « Ne me dites rien de cette femme, s'écria le Nonce : c'est une coureuse, une désobéissante, c'est une ambitieuse qui se mêle d'enseigner les autres comme un docteur, malgré la défense de S. Paul. » Outragé dans sa piété filiale, froissé au plus intime de son cœur, le P. Jean de Jésus se contint heureusement. D'un ton plein de respect, avec autant de calme que de

(1) Avila, 4 Octobre 1578.

dignité, il releva l'une après l'autre les épithètes blessantes du Nonce et leur opposa le vrai portrait de sa sainte Mère, son humilité profonde, sa soumission, sa prudence, la sagesse de toutes ses actions. Il lui était facile d'en donner les preuves. Le Nonce les trouva convaincantes : il parut ébranlé, et, après avoir éclairci d'autres points relatifs à la Réforme, il congédia le P. Jean de Jésus avec de bonnes paroles, sans lui rendre cependant la liberté. Durant quelques jours, on eut à Madrid de grandes espérances de conciliation ; une fois encore elles s'évanouirent (1).

Les Carmes Déchaussés avaient réuni, le 9 Octobre, un second Chapitre à Almadovar : là, pour en finir avec une interminable lutte, ils érigèrent d'eux-mêmes la Réforme en Province séparée, se fondant sur un acte que leur avaient laissé les Visiteurs Apostoliques, les Pères Vargas et Pierre Hernandez, acte qui les autorisait à rassembler un Chapitre et à élire un Provincial « quand ils le jugeraient à propos (2). » L'heure était mal choisie pour user d'un bref d'une valeur aussi contestable. Thérèse le vit bien et essaya en vain d'arrêter les Pères : « Nous aurons beaucoup plus de peine à obtenir du Pape, disait-elle, la confirmation d'un Provincial que la permission préalable de former une Province à part... et dans ces matières de juridiction, si délicates, si sérieuses, le point le plus important est que le chef soit établi par une puissance légitime (3). »

Le P. Jean de la Croix, miraculeusement délivré par la T. S. Vierge de sa prison de Tolède, arriva au couvent

(1) *Boll.*, n° 797. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. IV, ch. IV.

(2) *Boll.*, nos 811, 812.

(3) Avila, 15 Avril 1578.

d'Almadovar pendant que les Pères Capitulaires y étaient réunis. Il parut au milieu de l'assemblée humble et paisible comme s'il n'eût rien souffert; mais lui qui ne savait plus rien que Jésus et Jésus crucifié, lui qui ne soupirait qu'après la croix et les opprobres, condamna comme notre Sainte le dessein du Chapitre. Malgré cette double opposition, les suffrages nommèrent le P. Antoine de Jésus Provincial de la Réforme (1). On désigna ensuite deux religieux chargés de porter cette nouvelle à Rome et d'obtenir la sanction du Saint-Siège. Le P. Jean de la Croix, nommé Prieur du couvent du Calvaire, partit aussitôt dans sa retraite : il avait payé à la persécution son large tribut; la Providence permettait que les dernières tristesses lui en fussent épargnées.

Tandis qu'un messager apprenait à Thérèse le résultat du Chapitre d'Almadovar, un autre courrier lui annonçait la mort du R. P. Rubeo, décédé à Rome, le 4 Septembre, à l'âge de soixante-onze ans. Les amertumes et les difficultés des dernières années ne pouvaient effacer du cœur de la Sainte le souvenir de ses anciennes relations avec le Père Général, et la mort du vénérable religieux ne lui permit plus de se rappeler autre chose que ses bienfaits. « La perte  
« de notre P. Général m'afflige profondément, écrit-elle au  
« P. Gratien; j'en ai été si attendrie que j'ai pleuré toute  
« la journée, sans pouvoir faire autre chose. Combien je  
« regrette les peines que nous lui avons données et que  
« certes il ne méritait pas. Si nous étions allés à lui, toutes  
« les difficultés se seraient aplanies. Que Dieu pardonne à  
« ceux qui l'ont toujours empêché (2). »

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv IV, ch. V.

(2) Avila, 15 Octobre 1578.

Ce n'était pas l'heure d'envoyer des députés à Rome. Or, par une contradiction étrange, ce voyage que la Sainte avait demandé avec tant d'instances quand il était nécessaire, on voulait l'entreprendre au moment où la mort du P. Général le rendait le plus inopportun. « Il ne faut point « laisser partir nos religieux, continue Thérèse dans la « même lettre, et en voici les raisons : d'abord parce que « leur voyage ne peut être secret et, avant qu'ils soient « sortis de Castille, il y a bien à craindre qu'ils ne tombent « aux mains des Mitigés. Ce serait donc les exposer et nous « exposer nous-mêmes à perdre les papiers et l'argent. En « second lieu ils ne sont pas assez au courant des affaires « de Rome. Quand ils y seront arrivés, puisque notre « P. Général n'est plus, ils pourront être pris dans les rues « comme des fugitifs, et ils resteront sans nul appui. Si « avec toute la faveur dont nous jouissons ici, nous n'a- « vons pu délivrer le P. Jean de la Croix, que serait-ce « là-bas? »

Malgré de si sages réflexions, les religieux délégués par le second Chapitre d'Almadovar, le P. Pierre des Anges et un frère convers, partirent pour leur ambassade. Après cette dernière expérience, les Carmes Déchaussés durent enfin reconnaître que leur sainte Mère avait toujours raison et que leur plus grand tort était de s'écarter de ses conseils. Le P. Pierre des Anges n'obtint rien et perdit en route sa vocation. Le P. Jean de la Croix, qui augurait mal de son voyage, lui avait fait tristement cet adieu : « Votre Révérence part déchaussée : qu'elle prenne garde, elle reviendra chaussée. » En effet, l'hospitalité princière du vice-roi de Naples énerva le P. Pierre auquel on n'avait reproché jusqu'alors que la rigueur extrême de ses péni-

tences. Il négligea le but de sa mission, livra maladroitement ses papiers à ses adversaires et revint honteux en Espagne où, après avoir vendu son manteau de bure à une mendicante, il se retira chez les Carmes Mitigés de Grenade (1). »

Mais revenons au Chapitre. Le P. Jean de Jésus, échappé des mains du Nonce, arriva au moment de la clôture et trouva les Pères triomphants, croyant la Réforme sauvée par l'énergie de leurs décisions. Le P. Jean de Jésus refroidit leur enthousiasme et leur prédit qu'ils expieraient leur imprudence. En effet, dès le 16 Octobre, le Nonce, instruit de ce qu'ils avaient osé faire sans même l'en prévenir, enveloppa toute la Réforme dans le même arrêt de destruction. Il excommunia les Pères Capitulaires et condamna ceux qu'il regardait comme les chefs de l'intrigue à la prison. Le P. Gratien fut de nouveau renfermé au couvent des Carmes Chaussés de Madrid, le P. Antoine dans celui de Saint-Bernardin, le P. Mariano au monastère de N.-D. de l'Atocha. Thérèse reçut l'ordre de retourner à Tolède et de n'en plus sortir; ses autres enfants, religieux et religieuses, furent livrés aux Mitigés, soumis à leur

(1) Le P. Pierre des Anges y passa peu de temps. La Mère Anne de Jésus, Prieure de Grenade, ayant appris qu'il avait vendu son manteau, le racheta et lui envoya dire . « Celui qui fait si peu de cas de la bure de la Vierge ne portera pas longtemps l'étamine. » Manrique et l'*Histoire Générale des Carmes* rapportent que le P. Pierre, pressé par le remords, supplia la Mère Anne de lui donner audience au parloir. Elle refusa et lui fit dire qu'il se gardât de mettre seulement le pied sur le seuil du monastère. Malgré cette défense, le malheureux Père entra un jour dans l'église du couvent : « Prions Dieu, dit-il à son compagnon ; » et des torrents de larmes sortirent de ses yeux. Il pleura avec tant d'abondance qu'il perdit la vue ; peu de temps après il mourut dans de grands sentiments de pénitence.

obéissance et privés du droit d'admettre aucun novice dans leurs maisons. C'était la ruine totale et la ruine dans l'oppression (1).

Quand ces tristes nouvelles arrivèrent au couvent de Saint-Joseph, la Sainte, pour la première fois, ploya sous le fardeau. Du matin jusqu'au soir elle demeura seule, sans prendre aucune nourriture. Elle pleurait, elle priait. Tout est-il donc fini? Dieu rejette-t-il son œuvre, et ces solitudes bénies où des âmes ferventes se consomment dans l'amour divin et dans le sacrifice, ces chers monastères si paisibles, si joyeux, seront-ils bientôt dépeuplés? L'Eglise n'aura donc plus à son service l'immolation perpétuelle, la prière tout apostolique des Carmélites? Les saintes traditions de l'Ordre, la règle primitive retomberont dans l'oubli. Notre-Seigneur enfin perdra ce petit groupe d'*amis intimes* qui mettaient leur bonheur à rester avec lui et à le suivre de près. Trente ans auparavant S. Ignace de Loyola se demandait devant son crucifix quelle épreuve il aurait le plus de peine à accepter : aussitôt la pensée de la ruine de sa Compagnie se présentant à son esprit : « Oui, s'écria-t-il, voilà vraiment ce qui me ferait souffrir, et, pour m'y résigner, il me faudrait un quart d'heure d'oraison ! » S'il avait ajouté à sa supposition que l'imprudence de ses propres enfants aurait contribué à leur perte, peut-être eût-il senti comme notre Sainte le besoin de prier la journée entière. Après ces longues heures d'angoisse, Thérèse entendit frapper doucement à la porte de sa cellule, la sœur Anne de Saint-Barthélemy entra. Depuis le matin, respectant la douleur de sa Mère, elle n'osait lui dire un mot; mais la nuit com-

(1) *Boll.*, n° 844. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, l. IV, ch. VII.



mençait ; on allait chanter le grand office de Noël, et sœur Anne venait la conjurer de descendre au réfectoire avant de se rendre aux Matines. Thérèse obéit ; elle suivit sa chère fille qui plaça devant elle son frugal repas et se retira un peu à l'écart. Anne aperçut alors le divin Maître qui s'approchait de la table, bénissait le pain de la Sainte et, le lui présentant, l'encourageait à le prendre pour l'amour de lui (1).

Que se passa-t-il au pied de la crèche, durant cette nuit bénie, entre Jésus et Thérèse ? Nous n'en savons rien ; mais le lendemain la sainte Mère avait retrouvé ses forces dans l'espérance, et, n'attendant le triomphe que de Dieu, elle agissait comme si Dieu l'eût attendu d'elle. Des courriers multipliés partirent dans toutes les directions, à la Cour, au Conseil, aux monastères d'Andalousie et de Castille (2). Elle demandait à ses filles de livrer par des prières redoublées et des pénitences extraordinaires un véritable assaut à la miséricorde du Seigneur ; elle encourageait ses religieux ; elle pressait le Roi, les Grands de

(1) *Boll.*, n° 814.

(2) Les Bollandistes (nos 829-831) et l'évêque de Tarazona donnent comme authentiques deux lettres adressées à cette époque par la sainte Mère au P. Mariano et au P. Jean de Jésus, l'une et l'autre contenant une claire prédiction du terme de l'épreuve. La savante critique de Vic. de la Fuente rejette ces documents parmi les apocryphes. (T. II, p. 197-206.) Néanmoins voici un renseignement certain, Yepes rapporte que, visitant la Sainte durant son séjour forcé à Tolède, il la trouva si calme et si joyeuse qu'il ne savait comment s'expliquer sa sérénité, alors que tous croyaient la Réforme perdue. A ses questions pressantes Thérèse répondit avec fermeté ; « Oui, nous avons beaucoup à souffrir, mais nous ne périrons pas. » J'ai su depuis, ajoute Yepes, que, dans un moment où elle se demandait si le Carmel Réformé serait vraiment détruit, Notre-Seigneur lui avait fait entendre ces mots : *Beaucoup le voudraient, mais il n'en sera pas ainsi, tout au contraire.*

venir à leur secours. Il est probable que le premier résultat de son intervention fut la démarche tentée près du Nonce par le comte de Tendiglia.

Brave chevalier, grand seigneur et généreux chrétien, fondateur du couvent de Grenade, protecteur dévoué de la Réforme entière, don Louis Hurtado de Mendoza, comte de Tendiglia, n'épousait point une cause pour la soutenir à demi. Il se déclara personnellement offensé par les mesures prises contre ses amis les Carmes Déchaussés, se rendit chez le Nonce et le pria d'accorder aux Pères Gratien, Antoine, Mariano, une audience qui leur permît de s'expliquer. Le Nonce refusa. Blessé au vif, le comte ne mesura pas ses paroles, et s'échauffa de telle manière que le Nonce, offensé à son tour, alla porter ses plaintes au Roi en demandant réparation.

Par une coïncidence providentielle, Philippe II venait de recevoir une lettre de la Sainte, et, s'il était mécontent des Carmes, Thérèse n'avait point perdu son crédit. Ramené par elle à ses anciennes dispositions envers la Réforme, il reçut le Nonce assez froidement. « Le comte de Tendiglia vous doit satisfaction, Monseigneur, lui dit-il, je la lui ferai rendre : il saura que personne dans mon royaume ne manque impunément de respect envers le représentant du Pape. Mais, poursuivit le prince, je n'ignore pas non plus l'hostilité des Carmes Mitigés contre ceux de la Réforme. Il y a tout lieu de croire qu'elle est mal fondée, puisque ces derniers mènent une vie si sainte et si austère. Obligez-moi, Monseigneur, de protéger la vertu : au dire de tout le monde, vous n'aimez point les Carmes Déchaussés et vous le leur faites trop sentir (1). »

(1) *Boll.*, n° 125. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. IV, ch. X.

Le Roi appuya sur ces derniers mots. Son accent, son regard foudroyèrent le Nonce qui connaissait le caractère et les volontés inflexibles du grand monarque. Il se retira très-ému. Philippe II remplit sa promesse et chargea le Président du Conseil, don Maurice de Pardos, de réprimander sévèrement le comte de Tendiglia et d'exiger de lui la satisfaction demandée par M<sup>sr</sup> Séga. Le comte convint de ses torts, mais il voulut s'excuser près du Roi et lui écrivit que la vivacité dont il se reconnaissait coupable, avait été provoquée par l'étrange conduite du Nonce envers des religieux qu'il avait de bonnes raisons de plaindre et d'aimer. Il entraît ensuite dans les détails et mettait sous les yeux du prince un fidèle tableau des souffrances endurées par les Carmes de la Réforme. Cette lettre frappa vivement Philippe II qui l'envoya au Nonce sans y joindre de commentaire.

Les réflexions de M<sup>sr</sup> Séga devinrent de plus en plus sérieuses. Au fond, lui aussi voulait la justice : il comprit qu'il l'avait outragée en acceptant sans examen des idées préconçues, en embrassant un parti avant d'avoir étudié de près les raisons de chacun. Au lieu de réprimer, comme on le lui avait fait entendre, une entreprise de moines rebelles, d'entêtés, d'exaltés, il avait combattu par ses rigueurs outrées une œuvre sainte, une œuvre voulue de Dieu, et qui, en définitive, devait triompher un jour. Cette œuvre, le Roi l'aime, la protège ; le Pape refuse de s'y opposer ; les Grands d'Espagne l'admirent ; l'Inquisition même lui est favorable ; le nuage des calomnies dont on a voulu la couvrir se dissipe, et tant d'accusations injustes retombent en mépris sur les persécuteurs : il est temps de changer de conduite à son égard. Le Nonce le comprend,

et, lorsque peu de jours après il voit se présenter chez lui le comte de Tendiglia, il coupe court à ses excuses pour s'excuser le premier. « Monsieur le comte, lui dit-il, je vous proteste de la droiture de mes intentions en l'affaire qui vous préoccupe : la preuve, c'est que je serais charmé moi-même si le Roi voulait bien désigner quelques arbitres qui la jugeraient avec moi. Je ne désire rien autre chose que de voir la vertu glorifiée et le mal châtié. »

Le comte s'empara de ces paroles qu'il se hâta de transmettre au Roi. Philippe II, très-satisfait des dispositions du Nonce, lui choisit quatre assesseurs : don Louis Manrique, grand aumônier de la Cour, le chanoine Villavincencio de l'Ordre de Saint-Augustin et les Pères Ferdinand de Castillo, Pierre Hernandez, Dominicains. Ce dernier était l'ancien Visiteur du Carmel en Castille, l'ami dévoué de notre Sainte. La Réforme était sauvée et Thérèse pouvait commencer l'hymne de l'action de grâces (1).

« Que Notre-Seigneur vous récompense des bonnes nouvelles que vous m'envoyez, écrit-elle à l'un de ses défenseurs de Madrid, Roch de Huerta. Depuis que ces deux vénérés et bien-aimés Pères Dominicains ont été donnés au Nonce pour assesseurs, toutes mes préoccupations ont disparu. Je les connais; je sais que, dans ce qu'ils ordonneront, ils n'auront en vue que la gloire de Dieu; nous ne voulons rien de plus. »

Le 1<sup>er</sup> Avril, sur la requête de ses conseillers, le Nonce publia un nouveau bref qui exemptait les Carmes et Carmélites de la Réforme de la juridiction des Carmes Mitigés : on leur donnait comme supérieur le P. Ange de Sa-

(1) *Boll.* n° 832. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, ch. X.

lazar, ancien Provincial de l'Observance, il est vrai, mais homme droit, équitable. En attendant mieux, Thérèse se réjouit de ce choix qui n'était évidemment qu'une mesure transitoire. « Plaise au divin Maître, dit-elle au P. Gratien, que notre nouveau supérieur jouisse peu de jours de son autorité ; il va sans dire que je n'entends nullement que ce soit en cessant de vivre. Il sera plein d'égards envers nous, et avec sa sagesse il comprendra où sa mission doit aboutir. » Et reprenant déjà son ton ordinaire de sainte gaieté : « En personnes parfaites, mon Père, n'est-il pas vrai que nous ne pouvions rien désirer de mieux que Mgr le Nonce ? Il nous a donné des mérites à tous. Vous me faites sourire par vos désirs de nouvelles tribulations. Pour l'amour de Dieu, n'en demandez pas tout à l'heure, puisque vous ne seriez pas seul à les supporter. Respirons du moins quelques jours (1). »

Le premier acte d'autorité du P. Ange de Salazar fut de mettre en liberté la sainte Mère : il lui envoya, en termes respectueux, la permission de se rendre partout où l'appelleraient les besoins de son Ordre. Il prit aussi le P. Gratien pour son secrétaire et son assistant. La paix était signée en Espagne ; mais à Rome seulement elle pouvait recevoir une sanction définitive. Les vœux de Thérèse furent enfin écoutés : deux religieux dignes de cette mission délicate, les Pères Jean de Jésus et Jacques de la Trinité partirent secrètement (2), sous un habit d'emprunt, parce qu'un reste de défiance assez facile à concevoir laissait encore redouter quelque changement dans les dispositions du Nonce. La Sainte, avec l'aide de ses

(1) Avila, Avril 1579.

(2) *Boll.* n° 836.

filles, leur procura l'argent nécessaire au voyage. Anne de Jésus, pour sa part, donna la dot entière de l'une de ses novices.

Les négociations furent longues. Nous dirons ici, afin de n'y plus revenir, que les délégués passèrent près d'une année à réunir les documents que leurs juges voulaient étudier avant de se prononcer. Le P. Tostado était toujours à Rome et les Mitigés s'y rassemblaient en grand nombre pour élire le successeur du P. Rubeo. De peur de rencontrer de nouvelles entraves, le P. Jean de Jésus et son compagnon gardèrent leur travestissement et un silence absolu sur le but de leur mission. On les prenait pour des solliciteurs séculiers, envoyés par un Grand d'Espagne, don François de Bracamonte, afin d'obtenir en sa faveur une dispense qui lui permît d'épouser l'une de ses cousines (1). Grâce à ces précautions, toute l'affaire s'instruisit sans que les Carmes en eussent l'éveil. Thérèse obtint de Philippe II des lettres de recommandation près du Saint-Siège; elle y joignit des mémoires, des actes importants, et le P. Jean de Jésus, muni de ces pièces, présenta sa requête au Pape. Grégoire XIII la renvoya devant la Congrégation des Réguliers. La Sacrée Congrégation comptait alors parmi ses membres l'ancien petit berger qui bientôt allait porter le glorieux nom de Sixte-Quint, le cardinal Montalte. Celui-ci prit un intérêt particulier à la demande du P. Jean de Jésus, et, son génie perspicace démêlant la suite des intrigues dont les Carmes Déchaussés avaient été victimes, il entraîna par son suffrage ceux des autres cardinaux. Grégoire XIII

(1) C'était là en effet le prétexte du voyage.

voulut néanmoins prendre aussi l'avis du Chapitre Général des Carmes. Les Pères Capitulaires comprirent qu'ils ne pouvaient rejeter brusquement une décision appuyée par de si hautes autorités, et, rappelés dans leurs provinces respectives par les affaires de l'Ordre, ils remirent la cause de la Réforme entre les mains du Général qu'ils venaient d'élire, le P. Jean-Baptiste Cafardo. (1)

Le Général tenta un accommodement moins préjudiciable à l'honneur des Mitigés; il eut recours au cardinal protecteur Boncompagni, neveu de Grégoire XIII, et lui représenta quelle défaite essuierait l'Observance en Espagne, si, après une lutte opiniâtre, elle devait laisser la Réforme échapper de ses mains et former près d'elle une Province florissante. Une autre solution concilierait les intérêts des deux parties : ce serait de séparer les Déchaussés des Mitigés, mais en donnant alternativement aux premiers comme Provincial un religieux de leur règle et un religieux de l'Observance : de cette manière une certaine liaison subsisterait entre eux. Le Cardinal Protecteur applaudit et trouva la mesure d'une sagesse admirable : il la fit agréer au Pape. Le P. Jean de Jésus en vit au contraire les immenses inconvénients. Ce prétendu trait d'union n'était qu'une porte ouverte à de nouvelles difficultés. Malheureusement, il était trop tard pour modifier le sentiment du Pape. Le cardinal Montalte lui-même et les autres membres de la Congrégation des Réguliers répondirent aux instances des deux députés qu'ils ne pouvaient plus rien faire en leur faveur.

Ceux-ci, découragés, se disposèrent à revenir en Espagne

(1) *Bull. de la Congrégation des Réguliers de l'Ordre des Carmes*, t. 1, p. 100.

(1) *Boll.* nos 876, 877.

et commencèrent leurs visites d'adieu. Un prélat de la Chambre Apostolique (1) les arrêta en leur conseillant de s'adresser au cardinal Sforza, Protecteur du royaume d'Espagne et allié par sa sœur à la famille de Grégoire XIII. Le crédit du cardinal était si considérable que les Pères en le gagnant sauveraient leur cause : ils y réussirent par l'entremise de l'un de leurs amis, Robostalto, agent du Pape, d'origine espagnole. Le cardinal se rendit, en effet, près du S. Père : il lui représenta que l'affaire des Carmes Déchaussés ayant été jugée différemment par le Chapitre de l'Ordre et par la Congrégation des Réguliers, il serait bon de la traduire devant le Consistoire, afin que, revêtu d'une telle autorité, l'arrêt définitif assurât la paix aux deux partis et leur interdît aucun recours à un autre tribunal. Grégoire XIII adopta sa pensée. « Dans deux jours, dit-il, je la jugerai moi-même en Consistoire, après avoir entendu le rapport de la Congrégation des Réguliers et les représentants du Général des Carmes. » Dès le lendemain le Pape, prenant ses premières informations, demandait à un cardinal instruit du procès quel motif excitait le Général à poursuivre une Réforme qui honorait son Ordre. « Très-Saint Père, répondit le cardinal, la Congrégation a examiné en détail toutes les raisons des Carmes Mitigés; elles se réduisent à celle-ci : les Mitigés ont peur que la Réforme ne finisse par les réformer eux-mêmes. »

Au jour fixé, à la tête du Consistoire, Grégoire XIII rendit pleine justice aux Carmes et aux Carmélites de la Réforme : il ordonna que leurs monastères formassent à l'avenir une Province séparée, gouvernée par un Provin-

(1) Spinola, homme de bon jugement, de grand cœur et rompu aux affaires, disent les chroniques.



cial de leur règle et élu par leurs voix (1). Le bref fut expédié le 27 Juin de l'an 1580. Nous verrons avec quelle reconnaissance et quelle allégresse il fut accueilli parmi les enfants de notre Sainte.

(1) *Boll.* n° 878.

CHAPITRE XXVI.

Sainte Thérèse et les Carmélites dans la lettre des Déclarés  
et des Missions.

Tandis que ces autres divisions agitaient les Carmes  
des deux Observances, les filles de sainte Thérèse, non  
moins et paisibles au fond de leurs cloîtres, ne pouvaient  
partir à la suite que par leurs pères et leurs sœurs.  
Chacun de leurs Carmels, à l'exemple de Saint-Joseph  
d'Avila, était le paradis au sein duquel, en chère petite  
retraite, se vivait de l'union de  
deux ; avec lui on travaillait, on souffrait, on s'immolait  
pour le salut des âmes, pour ce côté, l'œuvre de la sainte  
Trinité atteignait sa perfection sans subir du moins un  
général. L'épave terrible imposée à sa seconde Héronne,  
grâce aux lois du silence et de la clôture, les Carmélites  
ne connaissent des peines de leurs frères et de leurs sœurs  
d'autres que ce qu'il était nécessaire de leur en réserver  
pour les faire beaucoup plus.

cial de leur règle et élu par leurs voix (1). Le prélat ex-  
 -dit le 27 juin de l'an 1580. Vous venons avec d'elle re-  
 connaissance et quelle allégresse il fut accueilli par les  
 enfants de notre sainte.

(1) Boll. n. 878.

## CHAPITRE XXVI.

### Sainte Thérèse et les Carmélites durant la lutte des Déchaussés et des Mitigés.

Tandis que ces amères divisions agitaient les Carmes  
 des deux Observances, les filles de sainte Thérèse, heu-  
 reuses et paisibles au fond de leurs cloîtres, ne prenaient  
 part à la lutte que par leurs prières et leurs sacrifices.  
 Chacun de leurs Carmels, à l'exemple de Saint-Joseph  
 d'Avila, était le paradis du Seigneur, « sa chère petite  
 retraite », *rinconcilo de Dios*. On y vivait de l'amour de  
 Jésus; avec lui on travaillait, on souffrait, on s'immolait  
 pour le salut des âmes. De ce côté, l'œuvre de la sainte  
 Mère atteignait sa perfection, sans subir, du moins en  
 général, l'épreuve terrible imposée à sa seconde Réforme.  
 Grâce aux lois du silence et de la clôture, les Carmélites  
 ne connurent des peines de leurs frères et de leurs propres  
 dangers que ce qu'il était nécessaire de leur en révéler  
 pour les faire beaucoup prier.

Sous l'uniformité d'une même règle, avec le même esprit et une commune ferveur, leurs monastères avaient leur physionomie propre ou plutôt, comme dans les caractères des saints, un trait distinctif qui, sans effacer les autres, les surpasse. Les grandes vertus religieuses, avec l'esprit de solitude et de pénitence, y formaient le fond essentiel de la vie. Mais à Medina del Campo, on admirait surtout le silence absolu que les plus pressantes nécessités pouvaient à peine rompre (1) : on eût dit que ces âmes fidèles se tenaient toujours attentives pour recueillir la moindre parole du divin Maître ; puis, à l'heure de la récréation, après cette rigoureuse retraite, quelle sainte joie, quelle expansion des cœurs, quel bonheur de se confier les unes aux autres les délices de la cellule!

A Malagon, c'est la charité fraternelle qui produit des actes tels que notre délicatesse n'en peut supporter le récit. Une sœur, atteinte à l'oreille d'un mal douloureux gémit jour et nuit sans être soulagée par aucun remède. Son infirmière s'agenouille près de son lit, colle ses lèvres sur l'oreille malade, aspire ce que nous ne saurions nommer, et la guérit par ce trait d'héroïsme. Notre-Seigneur ne laisse pas un pareil dévouement sans récompense : la généreuse infirmière non-seulement n'est point incommodée, mais les consolations du Ciel l'inondent et remplissent de vigueur son âme et son corps.

A Valladolid, sous le ferme gouvernement de la Mère Marie-Baptiste, on excelle dans la soumission aveugle, prompte, joyeuse, et les annales du couvent se remplissent d'anecdotes naïves et charmantes qui montrent quel

(1) V. pour ces détails et ceux qui suivent le *Livre des Fondations*, les *Lettres de la Sainte*, et l'*Hist. Gén. des Carmes*, t. I.

empire Dieu donne sur toutes choses à l'obéissance parfaite. Nous n'en citerons qu'une seule. Un jour, durant la récréation, une cigale vient troubler par son chant un récit qui captive l'attention de toute la Communauté. « Ma sœur, dit la Prieure à l'une des religieuses, faites taire cette cigale. » La sœur se lève et marche vers le bruyant insecte : « Tais-toi, lui dit-elle simplement, notre Mère l'ordonne. » La cigale s'arrête aussitôt et ne laisse plus échapper un cri.

Le Carmel de Tolède, après avoir enduré les privations de la pauvreté, savait mieux que tout autre compatir aux souffrances des indigents. Il prélevait leur large part sur ses faibles ressources. La Prieure avait commandé qu'on ne renvoyât jamais un mendiant sans lui donner l'aumône, et, dans un temps de disette, elle fit distribuer chaque jour, à la porte, de la farine, des légumes et du pain. Les malheureux accoururent en foule sans épuiser les provisions qui semblaient devoir à peine suffire pour la Communauté; les sœurs cependant ne manquèrent de rien. Nous connaissons déjà le courage des sœurs de Salamanque, les austérités de la Prieure et des religieuses d'Albe, la force patiente des Carmélites de Pastrana transférées à Ségovie; nous avons entrevu les vertus héroïques pratiquées dans les trois fondations d'Andalousie. On nous permettra de recueillir encore çà et là quelques souvenirs sur ces âmes d'élite, humbles fleurs de la solitude dont le parfum est trop agréable au Seigneur pour laisser insensible l'âme chrétienne, quels que soient d'ailleurs ses attraits vers le cloître. Ce sont, du reste, autant d'images vivantes de la sainte Mère : leurs vertus se distinguent, comme la sienne, par la simplicité et la grandeur : une simplicité d'enfant,

une grandeur calme et humble qui n'a pas conscience d'elle-même. « Voir ses filles, disait un illustre contemporain (1) parlant des premières Carmélites, c'est la voir. »

Nous ne parlerons plus des Prieures : leur nom doit se mêler à notre récit jusqu'à la dernière page. Nous ne reviendrons point sur la vocation de Casilde de Padilla : notre Sainte s'est chargée d'en perpétuer la mémoire au *Livre des Fondations*. Mais n'a-t-elle pas aussi le droit d'être connue et aimée, cette petite sœur Isabelle de Jésus qui, brûlant du désir de la communion fréquente, demandait au Père spirituel du monastère d'accéder à ses vœux? Le Père refuse, sans doute pour l'éprouver. La sœur s'incline avec humilité et rend grâce au Seigneur du sacrifice qu'il lui impose. « Mon Père, dit-elle au confesseur, il faut recevoir avec la même reconnaissance la permission ou le refus : je vous remercie. » Le lendemain toutes les sœurs communient, Isabelle demeure seule à sa place et baigne de ses larmes le pavé du chœur. O prodige, la sainte hostie échappe des mains du prêtre et vient se poser sur ses lèvres. Isabelle ne sera plus privée de la présence sacramentelle de Jésus, il faut bien se rendre à la volonté du Maître et la communion fréquente lui est accordée.

Eugénie du Saint-Sacrement appelait gracieusement son ange gardien le portier de son cœur : elle le chargeait de n'y laisser pénétrer que de saintes pensées, de n'en faire sortir que de bons désirs ; elle le priait encore de la rappeler à l'ordre chaque fois qu'elle s'écartait de ses devoirs en la moindre des chose. Le bon Ange ne trou-

(1) Frère Louis de Léon.

vait pas souvent occasion de la reprendre. Cependant, le soir de la fête de la Dédicace, Eugénie, obligée de réciter les Matines toute seule, omit un psaume par distraction ; elle se rendit ensuite à sa cellule pour le repos de la nuit. L'Ange alors commença le psaume oublié, et, d'une voix distincte, prononça tout haut le premier verset : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum...* Eugénie confuse et reconnaissante poursuivit avec grande ferveur.

Une bonne sœur converse, François de la Mère de Dieu, aimait la propreté peut-être avec excès. Un soir, regardant ses mains noircies par le travail de la cuisine, elle s'écriait tristement devant le crucifix du réfectoire : « Hélas ! Seigneur, pourquoi faut-il que j'aie toujours les mains dans cet état ! » La divine image s'animant alors devant la pauvre François, celle-ci voit le Sauveur détacher ses mains de la croix et les lui présenter : « Et moi, François, lui dit-il, qu'ai-je fait des miennes pour toi ? »

Une autre sœur, fatiguée, montait avec peine un escalier, peut-être pour la centième fois du jour : elle était chargée seule du soin des malades et l'infirmierie en était remplie. « O Très-Sainte Vierge, murmura-t-elle, que je suis lasse ! qui m'aidera ? — Moi, ma fille, répond Notre-Dame. » Elle prend le fardeau de la sœur et la devance près des infirmes.

Voilà pour la simplicité, pour la piété naïve et confiante qui obtient tout à force d'abandon ; voici maintenant le courage. Mais comment soulever le voile qui cache tant d'actes incompréhensibles aux yeux du monde ? Comment parler de ces cilices, de ces disciplines qui sont le scandale des faibles ? Comment raconter à notre siècle que, dans tel monastère de sainte Thérèse, de délicates jeunes

filles couchaient sur des épines et marchaient sur des ronces? Comment dire ces longs jeûnes, cette nourriture insipide ou amère, ces mets couverts de cendre et mêlés d'absinthe? La sainte Mère elle-même en était quelquefois effrayée; elle devait modérer la soif insatiable de souffrances qui consumait ces jeunes cœurs vraiment dignes du sien ou plutôt elle ouvrait à leur héroïsme une autre carrière et les plongeait dans l'humilité, dans le renoncement intérieur. Laissons donc au Carmel le secret de ses pénitences, laissons le Seigneur et ses Anges en apprécier le mérite et le mettre en balance de tant de crimes qui restent sans expiation du côté des pécheurs. La force d'âme des premières Carmélites se révèle encore assez sous un autre jour.

Quel courage par exemple dans la sœur Marie du Saint-Sacrement, professe d'Albe! En pleine jeunesse, frappée d'une horrible maladie, elle voit l'une de ses jambes tomber en corruption: il sort de cette immense plaie une odeur si infecte que le couvent devient inhabitable. La duchesse Marie Henriquez veut faire transporter la malade dans un appartement séparé du château pour préserver les religieuses du danger auquel les expose cet air vicié; celles-ci refusent de livrer leur sœur à des soins étrangers. D'ailleurs le péril pour elles ne durera pas longtemps, car on déclare l'amputation nécessaire. Marie du Saint-Sacrement s'abandonne au bon plaisir de Dieu: elle prend entre ses mains son crucifix et se livre aux chirurgiens. L'un d'eux, saisi d'horreur en face d'un tel mal, s'évanouit durant l'opération. Marie du Saint-Sacrement le plaint, encourage les autres, et, pour se soutenir elle-même, elle chante l'un des répons de la passion: *In*

*monte Oliveti.* Quand elle se sent faiblir, elle presse la croix sur ses lèvres, elle appelle Jésus à son aide. La jambe enfin est enlevée; la pauvre sœur qui n'a plus de voix, prie ses compagnes de chanter pour elle le *Magnificat*. Dix années d'agonie suivirent ce jour de martyre. Clouée sur son lit, accablée de maux de tout genre, Marie du Saint-Sacrement chantait encore, non-seulement des lèvres, mais du fond du cœur: elle chantait l'amour de Celui qui l'unissait aux douleurs du Calvaire, elle chantait ses saintes espérances, elle chantait à travers les angoisses de l'exil le bonheur du Ciel, elle chanta jusqu'à sa dernière heure qui fut celle du triomphe plutôt que de la mort.

La mort! On l'accueillait au Carmel avec la même joie que la souffrance. Sœur Marie de la Croix était en agonie depuis le matin du Jeudi Saint; la Communauté priait autour d'elle, quand vint l'heure du lavement des pieds. Les religieuses se regardent les unes les autres: Qui aura la consolation de rester près de la mourante, de recevoir son dernier soupir? Marie de la Croix, de son côté, désire mourir au milieu de ses sœurs. « Mon Dieu, dit-elle avec confiance, donnez à la Communauté le temps de remplir cette sainte cérémonie avant que je ne m'en aille vers vous. » Et certaine d'être exaucée, elle demande qu'on la laisse seule. Au retour des sœurs, elle aussi se met à chanter des hymnes au T.-S. Sacrement, puis elle récite le *Credo*, et, le sourire sur les lèvres, rend son âme à Dieu.

Après de semblables trépas, on comprend que le Ciel changeât en fête le deuil de la sépulture. Ainsi, tandis que les religieuses psalmodiaient le *Requiem* autour du cercueil de la sœur Catherine de Jésus-Maria, le chœur des



Anges répondait : *Alleluia*. Souvent c'étaient de délicieux parfums, une atmosphère de paix, de recueillement plus profond et plus suave qui remplissaient le monastère pour le consoler du départ de celles qu'il venait de perdre. Depuis trois siècles, les Carmels d'Espagne, surtout les maisons privilégiées fondées par sainte Thérèse, gardent dans leurs annales ces consolants récits, glorieux souvenirs de famille qui pressent les Carmélites de nos jours de se montrer dignes de leurs saintes ancêtres. Que de merveilles cachées restent ensevelies au fond de leurs cloîtres, en attendant le jour où Dieu manifestera les grandeurs de ses élus!

Thérèse n'ignorait point ces touchants mystères : elle était présente partout par l'esprit, par le cœur, réprimant ici telle infraction imperceptible qui eût pu dégénérer en abus, modérant là une ferveur plus généreuse que discrète, le plus souvent admirant l'œuvre de la grâce dans le cœur de ses filles bien-aimées. Le temps de sa captivité fut peut-être celui où sa direction maternelle atteignit la plus grande expansion. Nous aurions pu croire, en voyant quelle part elle prenait aux peines et aux travaux des Carmes Déchaussés, que les Carmélites étaient nécessairement plus ou moins sacrifiées à des sollicitudes de premier ordre; mais nous n'avons aperçu durant cette période qu'un côté de sa vie. Il faut nous renfermer avec elle maintenant entre les murs de sa cellule de Tolède et y apprendre ce qu'elle trouva moyen d'accomplir pour Dieu, pour les âmes et pour ses monastères, tout en soutenant le combat du dehors.

« Efforcez-vous donc, ma fille, d'acquérir peu à peu la  
« liberté d'esprit, disait-elle au début de la crise à la Mère

« Marie-Baptiste. Quant à moi, je la possède, grâce à Notre-  
 « Seigneur, et grande, je vous l'assure. » Cette liberté  
 d'esprit lui donnait une pleine et paisible possession d'elle-  
 même; rien ne pouvait l'abattre ni la déconcerter. Les  
 épreuves, les calomnies, les tribulations ne lui paraissaient  
 jamais que ce qu'elles sont réellement : des accidents tran-  
 sitoires qui s'étendent sur la surface de la vie sans en  
 modifier le fond. Elle les laissait passer et continuait sa  
 marche : elle allait à Dieu, suivant le terme de S. Ignace,  
 et, quoi qu'il lui advînt, elle tournait tout à la gloire de  
 son Maître adoré.

Prisonnière à Tolède, elle doit renoncer à fonder de  
 nouvelles maisons et à visiter celles qui existaient déjà. Dieu  
 le permet ainsi, donc il ne lui demande plus le même genre  
 de service; elle lui en rendra d'autres. Les voyages qui  
 l'accablaient de fatigues et absorbaient son temps lui sont  
 épargnés; elle priera davantage et poursuivra encore son  
 apostolat par la plume. Le P. Gralien lui ordonna heureu-  
 sement de la reprendre et de remplir les loisirs de sa cap-  
 tivité en continuant le récit des Fondations. C'est alors  
 qu'elle raconte celles de Ségovie, Véas, Séville et Cara-  
 vaca. Ces pages écrites sous le feu de la persécution sont  
 peut-être les plus fraîches, les plus vivantes de son livre.  
 Les moindres épisodes y ont leur place : elle tire de cha-  
 cun une leçon, un trait de lumière, non par de longues  
 réflexions, mais par un mot expressif, souvent par un de  
 ces cris de l'âme qui lui sont si familiers : « O sagesse, ô  
 « puissance de Dieu ! c'est bien en vain que nous essayons  
 « de nous soustraire à sa volonté !... O ravissants secrets  
 « de Dieu ! Avec quelle suavité il nous dispose, même  
 « contre notre gré, à recevoir ses faveurs !... Oui, mon Dieu,

« terrasser une âme et lui donner une nouvelle vie, n'est  
 « pour vous que l'œuvre d'un instant. Oh! que vos juge-  
 « ments sont profonds et admirables! que vos œuvres sont  
 « incompréhensibles! » Elle oublie ses propres peines, et  
 quelles peines! pour dire la douleur du batelier du Gua-  
 dalquivir et la piété filiale de son enfant. Elle peint les  
 obstacles du chemin, elle dessine les caractères de ses  
 hôtes ou de ses compagnes, elle s'arrête pour sourire à la  
 Providence, et ces diverses phases du récit se résument de  
 page en page dans un ardent : Dieu soit aimé! Dieu soit  
 béni! De ses soucis, on ne voit la trace nulle part. Quand  
 vient enfin l'heure d'en parler, elle le fait brièvement; elle  
 en indique le sujet sans entrer dans des détails trop pé-  
 nibles. Pas un mot d'amertume, pas une plainte; au con-  
 traire, la joie et la confiance. Elle comprend les transports  
 de David devant l'arche (1) : elle aussi tressaille d'allégresse  
 devant la croix, cette nouvelle arche d'alliance où se con-  
 somme l'union de Dieu et de l'âme éprouvée.

Un autre travail suivit celui des Fondations. Le manus-  
 crit de la Vie de la Sainte écrite par elle-même était resté  
 entre les mains des Inquisiteurs qui le gardaient comme  
 un trésor, mais croyaient sage de ne point le publier avant  
 la mort de Thérèse. On regrettait cependant que cette ré-  
 serve privât les Carmélites et un certain nombre d'âmes  
 pieuses de s'instruire à l'admirable école d'oraison que  
 Thérèse avait ouverte dans son livre en racontant simple-  
 ment ses voies intérieures. Le P. Gratien se joignit au  
 pieux et savant docteur Velasquez pour lui ordonner de  
 composer un second ouvrage où, supprimant toute la par-

(1) *Fond.*, ch. XXVII.

tie historique qui lui était personnelle, elle traiterait avec plus d'étendue les matières délicates sur lesquelles son expérience et la grâce de Dieu lui avaient donné tant de lumières.

« Parmi les choses que l'obéissance m'a jamais imposées,  
« dit-elle, il en est peu qui m'aient paru aussi difficiles  
« que celle d'écrire maintenant sur l'oraison... Mais comme  
« je sais que la force de l'obéissance aplanit ce qui semble  
« impossible, je me mets à l'œuvre de bon cœur, malgré  
« toute la peine qu'en éprouve la nature. Je n'ajouterai  
« guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit sur le même su-  
« jet; je crains même de ne savoir dire rien de plus, car  
« je suis absolument comme ces petits oiseaux à qui l'on  
« apprend à parler : ne sachant que ce qu'on leur enseigne  
« ou ce qu'ils entendent, ils le répètent du matin au soir. Si  
« Notre-Seigneur veut que je dise du nouveau, il faudra  
« qu'il me l'inspire ou bien il me remettra en mémoire ce  
« que j'ai écrit autrefois : cela seul ne serait pas peu de fa-  
« veur, car j'ai si mauvaise mémoire que je m'estimerais  
« heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-  
« on, étaient bien dites. Et le divin Maître me refusât-il  
« cette grâce, quand mon travail ne servirait à rien, j'en  
« retirerait du moins le profit de m'être fatiguée et  
« d'avoir augmenté mon mal de tête pour satisfaire à  
« l'obéissance. Ainsi je commence aujourd'hui, fête de  
« la Sainte-Trinité, de l'année 1577, en ce monastère de  
« Saint-Joseph de Tolède. Je me sou mets pour tout ce  
« que je dirai au jugement de ceux qui m'ont com-  
« mandé d'écrire et qui sont de grands théologiens. S'il  
« m'arrivait de m'écarter en quoi que ce soit des ensei-  
« gnements de la Sainte Eglise Catholique, ce serait par

« ignorance et non par malice, car je lui suis soumise de  
 « tout mon cœur, je l'ai toujours été par la grâce de  
 « Dieu et le serai toujours. »

Le préambule est bien modeste. Dieu qui aime l'humilité, vint au secours de sa servante. Depuis plusieurs jours, elle éprouvait un immense désir de bien comprendre la beauté de l'âme en état de grâce et intimement unie à Dieu. Or, le soir même de la fête de la Très-Sainte-Trinité, recueillie en oraison et priant le Seigneur de lui tracer le plan de son travail, elle aperçut devant elle un globe resplendissant. Il était fait du plus pur cristal, divisé en six parties, au milieu desquelles, dans un centre lumineux, se tenait le Roi de gloire; de là le divin Roi répandait dans les autres régions de ce globe mystérieux une splendeur plus ou moins vive, suivant qu'elles étaient plus ou moins près de lui. Thérèse, ravie de joie, contemplait la beauté du *Château du Seigneur*, lorsque tout à coup la lumière disparut, le cristal s'obscurcit, il devint noir, opaque, et des reptiles, des animaux immondes, jusqu'alors contenus hors de son enceinte, l'envahirent de toutes parts. « Ah! Seigneur, s'écria la Sainte, si les pauvres pécheurs voyaient ce que je vois, jamais, ce me semble, ils ne voudraient perdre cette splendeur de la grâce que le péché leur enlève, pour se livrer à de telles horreurs (1). »

(1) Vic. de la Fuente, t. I, p. 406. *Déclaration de l'évêque de Tarazona*. — *Mémoires historiques du P. André de l'Incarnation*. — La sainte Mère parle simplement dans son livre d'une comparaison qui s'est présentée à son esprit : Estando hoy suplicando a Nuestro Senor, se me ofrecio lo que ahora dire... que es considerar nuestra alma como un castillo todo de un diamante, u muy claro cristal, a donde hay muchos aposentos. »

Sous l'impression de cette grâce, elle dessina tout le plan de son grand traité mystique : *Las Moradas, les Demeures* ou *le Château de l'âme*. Appuyée sur la tradition chrétienne et la parole des Livres Saints, elle voit le vrai principe de la vie intérieure dans la présence de Dieu au fond de l'âme du juste. Est-il donc surprenant que cette âme soit à ses yeux « un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, digne du grand Monarque qui l'habite »? Dans ce diamant unique, il y a, comme dans le ciel, diverses demeures, les unes en bas, les autres en haut, et au centre se trouve la principale où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et le cœur de ses bien-aimés. La Sainte les connaît toutes; elle les a traversées avant d'atteindre la dernière; elle peut donc révéler les beautés ignorées de ce château splendide que chacun porte en soi et où si peu songent à pénétrer. Comme elle plaint ceux qui se contentent d'en admirer les apparences! « Chez ceux-là, dit-elle, pensées, regards, affections, tout « repose sur l'enceinte du château, la grossière enchâs-  
« sure du diamant, sur le misérable corps. Ames paraly-  
« sées, secouez votre apathie : entrez, entrez dans votre  
« grand et délicieux château. Mais, me dira-t-on peut-  
« être, c'est rêver que de tenir un pareil langage. Si  
« l'âme est le château même, comment lui parler d'y en-  
« trer. » Thérèse s'explique : l'âme recueillie est la seule qui habite chez elle et l'oraison est l'unique porte du château divin.

Cette vérité une fois saisie, on suit l'aimable docteur de demeure en demeure, c'est-à-dire de degré en degré dans la voie de l'oraison. On commence par l'humilité, on

avance par le sacrifice, on monte par la persévérance, on arrive enfin aux régions bienheureuses où le cœur purifié, immolé, goûte les délices de l'union divine. Encore à ce dernier terme, la Sainte rappelle que le mérite d'une âme ne consiste point dans les faveurs qu'elle reçoit, mais dans les vertus qu'elle acquiert, et que la véritable vie spirituelle, c'est, non de jouir des consolations de Dieu, mais de se faire son esclave et de porter la marque de cet esclavage, l'empreinte de la croix de Jésus-Christ. « C'est, continue-t-elle avec énergie, de tellement appartenir à ce Dieu crucifié, de lui faire un tel don de notre propre liberté qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde comme il a voulu être lui-même vendu et sacrifié (1). »

Bien que Thérèse ait soin de s'effacer le plus possible de son livre, sa grande et belle âme s'y reflète à chaque page. Nous l'avons dit ailleurs, nous n'y reviendrons pas sinon pour rappeler que c'est à l'époque la plus douloureuse de sa vie si tourmentée, si pénible, qu'elle sourit ainsi à la croix : elle ne la contemple pas de loin, elle la porte, lourde, accablante, et elle l'aime. Elle voit que *le bonheur de souffrir pour Dieu* est le meilleur de tous. Les injures des hommes, les déceptions croissantes, les froissements du cœur, les angoisses mêmes de l'âme ne peuvent l'empêcher de demeurer dans « la paix profonde et le grand silence du temple du Seigneur. » Est-elle donc devenue indifférente, insensible? Méprise-t-elle ses blessures? Son courage est-il maintenant de la froideur? Gardons-nous de le croire : il bat toujours, ce cœur, le

(1) 7<sup>e</sup> Demeure. Ch. IV.

plus tendre que femme ait jamais eu ; elle reste la Sainte la plus aimante de notre religion d'amour ; mais elle repose entre les bras de Celui qu'elle aime, elle lui offre ses souffrances ; tout ce qu'elle endure, c'est pour lui, et sa volonté, parfaitement unie à la sienne, veut avec joie ce qu'il veut, accepte sans trouble ce qu'il permet.

Thérèse avait commencé son travail à Tolède, le jour de la fête de la Sainte-Trinité, 2 Juin 1577 ; le 29 Novembre, elle le terminait à Avila par ces humbles paroles : « J'ai dit avec quelle répugnance j'avais entrepris cet ouvrage. Maintenant qu'il est fini, il me donne beaucoup de contentement, et je regarde comme bien employé le travail qu'il m'a coûté ; j'avoue, du reste, que ce travail n'a été presque rien. Si vous y trouvez, mes sœurs, quelque chose de bon, c'est Notre-Seigneur qui l'y a mis pour votre bien. Quant à ce que vous y rencontrerez de défectueux, cela vient de moi. En retour de mon grand désir de vous aider un peu à servir ce Dieu, mon souverain Seigneur, j'ose cependant vous adresser une prière. Chaque fois que vous lirez ces pages, louez en mon nom notre divin Maître, demandez-lui l'accroissement de son Eglise, la lumière pour les hérétiques et, pour moi, qu'il me pardonne mes péchés et me retire du purgatoire, car c'est là que je serai, par la miséricorde de Dieu, quand on vous donnera cet écrit à lire, si toutefois des hommes doctes, après l'avoir examiné, le jugent digne de voir le jour. »

Le P. Gratien le lut le premier, en compagnie d'un savant Dominicain, le P. Didace de Yanguas. Celui-ci, après cet examen préalable, voulut éclaircir par ses entretiens avec la Sainte quelques passages qui lui semblaient obs-



curs. Il se rendit avec le P. Gralien à Saint-Joseph d'Avila et relut l'ouvrage entier à la grille du parloir, en présence de la sainte Mère. Ses questions minutieuses témoignaient de l'extrême importance qu'il attachait au livre ; mais ses difficultés s'évanouirent devant les réponses claires et nettes de Thérèse. Il reconnut qu'étrangère à la théologie scolastique, ignorant son langage et ses définitions, il lui était impossible de traduire avec plus de précision les mystérieux rapports de l'âme avec son Créateur. Il admira les lumières infuses qui suppléaient en elle à la science humaine, et la laissa très-consolée, moins de l'approbation qui couronnait son œuvre que du témoignage rassurant rendu par un théologien si éminent à ses voies intérieures (1).

Avec son ordinaire simplicité, elle en confia sa joie à l'un de ses anciens amis, le P. Gaspar de Salazar. Ce Père lui avait parlé du livre de sa Vie en le qualifiant de bijou ; elle lui répond sur un ton de douce plaisanterie :

« Le bijou que vous connaissez est toujours entre  
 « les mains du même personnage (le Grand Inquisi-  
 « teur). Mais si M. Carillo venait ici (c'était le pseudo-  
 « nyme du P. Gaspar), il verrait un autre bijou bien su-  
 « périeur au premier, c'est du moins mon sentiment. En  
 « effet, le second, détaché de tout ce qui lui est étranger,  
 « ne laisse voir que sa propre richesse. L'émail en est  
 « plus délicat et le travail plus fini, car il s'en faut

(1) Le P. Gralien et le P. Yanguas crurent bien faire cependant en substituant en plusieurs endroits leurs expressions à celles de la Sainte, ou en les surchargeant de notes explicatives. Au lieu d'éclaircir, ils ne firent qu'obscurcir le texte primitif (Vic. de la Fuente), et le vénérable Frère Louis de Léon commença par le débarrasser de ces altérations et de ce commentaire lorsqu'il publia les Œuvres de Thérèse. *Boll.* n° 1542.

« que l'ouvrier fût aussi habile lorsque le premier est  
« sorti de ses mains qu'il l'est à présent. Il a fait celui-ci  
« par l'ordre de l'Ouvrier Maître et l'a bien exécuté à ce  
« qu'on dit. De quoi m'avisé-je de vous charger d'une  
« si longue commission? Enfin, comme Carillo est de vos  
« amis, vous n'aurez pas de peine à lui transmettre ces  
« détails (1). »

Oubliant la part qui lui était personnelle, Thérèse pouvait, en effet, admirer son chef-d'œuvre. Elle avait été tellement dirigée par l'inspiration d'en-haut que, « sauf sa plume et sa main, dit Yepes, elle n'y avait rien mis du sien. Dieu, lui fournissant les matériaux, l'arrangement, le titre même de l'ouvrage, lui avait montré qu'il en voulait être l'auteur. » Les filles de la Sainte racontent à leur tour que sa correspondance et les affaires qui absorbaient ses journées l'obligeant à écrire son livre le plus souvent après Matines, elles virent plusieurs fois une clarté extraordinaire qui sortait alors de sa cellule : elles entr'ouvrirent doucement la porte pour se rendre compte du prodige, et aperçurent la Sainte enveloppée de lumière, la tête entourée d'un nimbe lumineux ; son visage était radieux ; son teint pâle et mat avait disparu ; ses joues colorées, son regard brillant, ses lèvres à demi souriantes lui rendaient la beauté de ses anciennes extases. La plume volait sous ses doigts, elle remplissait d'un seul jet de longues pages, comme si elle eût écrit ce qu'une voix intime lui aurait dicté. Les sœurs l'examinèrent ainsi à diverses reprises. A minuit, le son de l'horloge semblait la rendre à elle-même : c'était l'heure qu'elle s'était fixée pour terme

(1) Avila, 7 Décembre 1577.

de sa veille d'écrivain ; elle ne le dépassait point. La clarté mystérieuse disparaissait alors graduellement ; il ne restait plus sur son front qu'un dernier rayon, grâce auquel les heureuses filles voyaient encore leur Mère s'agenouiller près de son lit, étendre ses bras en croix et demeurer longtemps en prière (1). Le lendemain matin elle était la première à l'oraison, la première au travail, la plus aimable à la récréation, et les sœurs se demandaient les unes aux autres comment elle réussissait à voiler tant de sainteté sous de si simples dehors.

Depuis dix ou douze ans, Thérèse gardait dans ses papiers secrets un autre Livre, écrit aussi sur l'ordre de personnes « ayant droit à son obéissance », car elle n'écrivit jamais rien qu'on ne le lui commandât. Ce livre était un Commentaire du Cantique des Cantiques. (2) Le Cantique des Cantiques interprété par sainte Thérèse, le poème sacré chanté par les lèvres brûlantes de la grande Sainte ! Lorsque cet écrit verrait le jour, que ne pourrait-on en attendre ? Mais, au lieu d'un nouveau chef-d'œuvre, Thérèse devait donner un admirable exemple de soumission et d'humilité.

Le P. Yanguas, le savant Dominicain qui venait d'examiner le *Château de l'âme*, entendit parler de cet autre ouvrage. Il aimait à éprouver Thérèse, et, sans lire son Commentaire, il lui témoigna de la surprise qu'elle eût osé aborder un sujet si délicat et si élevé.

(1) *Boll.*, n° 1546.

(2) Les Bollandistes reportent la composition de ce Commentaire à 1578 Vic. de la Fuente (t. I, p. 377) prouve par deux documents irrécusables que la Sainte le commença peu après l'année 1566, au plus tard en 1568 ; elle le continua ensuite dans ses rares moments de liberté. On ne sait s'il était achevé entièrement quand il fut brûlé.

« Jetez cela au feu, lui dit-il avec une certaine brusquerie : il n'appartient point à une femme d'expliquer l'Écriture-Sainte. » A peine le P. Yanguas avait-il quitté le monastère que son ordre était exécuté; les flammes dévoraient le manuscrit, « ce fruit de son âme, ce fruit de ses oraisons, de ses veilles, de ses peines (1). » Thérèse, aussi heureuse de le leur livrer par obéissance qu'elle l'aurait été de le voir publier pour la gloire de Dieu, comptait ensevelir même son sacrifice dans l'oubli. Par bonheur, l'une de ses filles avait réussi à en copier furtivement les premières pages. Ce fragment, plusieurs fois transcrit, éveilla dans les Carmels de la Réforme le désir de connaître la suite de l'ouvrage; le P. Gratien le demanda. Thérèse dut alors avouer son acte héroïque de soumission; mais elle refusa de nommer celui qui l'avait exigé. Le P. Yanguas, désolé de son imprudence, la confessa lui-même, déclarant qu'il avait seulement voulu mettre à l'épreuve l'humilité de la Sainte et qu'il était revenu, mais trop tard, rétracter son commandement.

Les pages qui nous ont été conservées laissent entrevoir ce que nous avons perdu. Les homélies de saint Bernard sur le même sujet auraient eu de vraies sœurs dans les instructions de notre Sainte : plus familières, plus claires, dépouillées des richesses de l'érudition et du langage fleuri du docteur de Cîteaux, elles auraient redit sur un autre rythme, avec moins d'éclat, mais non moins d'harmonie, les célestes amours du Créateur pour sa pauvre créature; elles auraient aidé un grand nombre

(1) Paroles du P. Yanguas lui-même, consterné de ce qu'il avait fait.

d'âmes droites et simples à pénétrer dans ce champ mystérieux que l'on n'ose aborder sans guide et où Thérèse, dès les premières lignes, découvre le fruit nourrissant, la morale solide sous les figures bibliques.

Dans sa pensée, ce grand ouvrage ne s'adressait d'ailleurs qu'aux Carmélites. « C'est une consolation pour moi de confier à mes filles ce que Notre-Seigneur daigne me faire comprendre, disait la sainte Mère en commençant. » Son rôle d'écrivain n'était, à ses yeux, qu'une partie accessoire de sa mission maternelle. On se souvient de l'éducation tendre et forte qu'avaient reçue les religieuses de Saint-Joseph d'Avila et de l'heureuse vie que Thérèse leur avait créée au milieu de leurs sacrifices sans cesse renaissants. Si la même sève, la même joie, remplissaient ses autres couvents, la sainte Mère n'était point cependant sans alarmes : elle étudiait les difficultés du présent, elle prévoyait l'avenir et se disait avec vérité que, si jamais l'amour de la prière, la pratique fidèle de l'oraison s'affaiblissaient parmi ses filles, le Carmel ne leur serait plus qu'un odieux tombeau. C'était donc là le grand fondement qu'il fallait affermir et ses livres n'avaient point d'autre but ; elle n'eut pas un instant la pensée d'exercer par eux la moindre influence en dehors du cloître.

Ainsi prêchait-elle toujours la prière : la prière du cœur humble, confiante, généreuse, qui embrasse toutes les nécessités, toutes les douleurs, la prière ardente qui rend notre faiblesse toute-puissante, même devant la justice de Dieu. Là encore sa correspondance était l'un de ses premiers moyens d'action. Ce qu'elle enseigne dans ses traités, elle le redit sous une autre forme dans ses lettres de chaque jour, et, par un mot jeté comme au hasard au

milieu des nouvelles de la Réforme, des réponses les plus diverses, des recommandations les plus tendres sur le soin des malades, sur la santé des sœurs, elle ne cesse de rappeler que la grande affaire d'une Carmélite, c'est d'être une âme d'oraison.

« Plaise à Dieu de vous tenir toujours dans sa sainte compagnie », dit-elle à une Prieure surchargée de peines, après avoir tranché nettement les difficultés qui lui étaient soumises. « Que Dieu vous rende une grande sainte, aussi sainte que je le désire », écrit-elle à d'autres, et c'est presque toujours là son adieu. Ou avec une grâce charmante : « Que Dieu vous enchante, ma fille, et vous ravisse en lui (1). » Puis, sur un ton plus grave : « Préparez-vous à donner beaucoup à Notre-Seigneur... Rappelez-vous que l'oraison la mieux faite est celle qui laisse après elle de meilleurs effets, j'entends des effets qui s'annoncent par les œuvres... Pour moi, je ne désirerais pas d'autre oraison que celle qui me ferait croître en vertu. Quand elle serait accompagnée de grandes tentations, de sécheresses et de tribulations, je la regarderais comme la meilleure parce qu'elle me rendrait plus humble et par conséquent plus agréable à Dieu. »

Son regard et son cœur embrassent et distinguent les besoins particuliers de chacune de ces âmes bien-aimées. Ici, elle aperçoit un nuage de tristesse, là un excès de ferveur, ailleurs quelques singularités bien éloignées de ses vues : autant d'obstacles à la vie d'oraison qu'elle a soin de proscrire. La tristesse, et par quelle porte oserait-elle pénétrer au Carmel ? Assurément le démon seul pour-

(1) *Dios la encante y en si.* Janvier 1577.

rait l'introduire et il faut lui opposer le courage et le dédain. Sur ce point nulle ne la comprenait mieux que la plus éprouvée de toutes ses Prieures, la Mère Marie de Saint-Joseph : le petit couvent de Séville riait et chantait au milieu de l'orage. « Que je suis contente, écrit notre « Sainte à la jeune Mère, que je suis contente de voir « comme vous savez entretenir vos filles dans une sainte « joie et dans l'allégresse spirituelle! » Et un autre jour : « J'ai trouvé vos couplets charmants. J'ai envoyé à mon « frère les premiers et quelques-uns des derniers, car ils « ne sont pas tous achevés. Je crois que vous pourrez les « montrer aussi au saint vieillard (le Prieur de la Char- « treuse), en lui disant que c'est à cela que vous vous « occupez dans les récréations et que, jusque dans ces « passe-temps, tout respire le langage de la perfection. « Rien n'est plus juste que de donner ce petit divertisse- « ment à un homme auquel nous sommes si redevables(1). »

Pour garder une telle égalité d'âme, on a sans doute besoin d'une grande foi. « Mais vraiment dans nos couvents, « s'il n'y avait quelque chose à souffrir, ce serait un ciel « sur la terre et il y aurait peu d'occasion de mériter. « Pour jouir un jour de notre divin Crucifié, portons la « croix après lui. » Plus les épreuves sont amères, plus elle veut que la joie divine surabonde : « Que nos chères « filles soient toujours joyeuses, écrit-elle à Séville; et « pour vous, ajoute-t-elle encore à la Prieure, si, par une « faveur dont nous le bénissons, Dieu vous a donné vertu « et courage pour vous élever au-dessus de tout, il n'en est « pas moins vrai que la nature garde sa sensibilité; mais

(1) Tolède, Janvier 1577.

« ce qui doit vous réjouir, c'est que votre âme est beaucoup  
« plus avancée dans la perfection. Or, ma fille, l'âme ne  
« fait jamais un tel progrès sans qu'il en coûte beaucoup. »

Si une novice apporte au Carmel une disposition à la mélancolie, cela suffit pour qu'elle soit renvoyée. Si cette disposition ne se révèle qu'après la profession, la sœur atteinte de cette humeur sombre sera traitée charitablement comme une pauvre malade ; mais on l'exercera jusqu'à ce qu'elle soit corrigée. La sainte Mère prescrit en détail les divers remèdes qui devront lui être appliqués (1). Heureusement elle ne parle que par prévoyance et parce que, considérant la mélancolie comme un véritable fléau, elle en veut à tout jamais préserver ses chères maisons. Aussi, grâce à elle, la sainte gaîté du cœur est restée leur patrimoine héréditaire.

Après la tristesse, ce qu'elle redoute le plus, c'est le manque de discrétion dans la dévotion ou dans la pénitence. Si les santés s'épuisent à la première heure, comment la règle pourra-t-elle être ensuite observée ? « Entendez bien, mon Père, dit-elle à un Visiteur, j'aime  
« beaucoup à presser pour la pratique des vertus, et non  
« pour l'austérité corporelle. Cela vient sans doute de ce  
« que je suis moi-même peu pénitente. » Elle reprend sévèrement les Prieures qui surchargent leurs filles de pratiques de surrogation, qui les gardent au chœur quand elles devraient les laisser dormir ou leur imposent des pénitences démesurées. « Ne conduisez pas vos filles  
« avec cette rigueur, leur écrit-elle, ce ne sont point des  
« esclaves. N'oubliez pas que la mortification ne doit ser-

(1) *Fondations*, Ch. VII.



« vir que pour l'avancement spirituel (1). » Elle leur demande aussi de diriger avec une grande prudence les sœurs favorisées de grâces extraordinaires ; elle veut qu'on paraisse en faire peu de cas afin de les tenir dans l'humilité et qu'on les exerce plus que les autres. « Je n'approuve pas, ma chère fille, dit-elle à la Mère Marie de Saint-Joseph, que nos sœurs écrivent ce qui se passe dans leurs oraisons. J'y trouve bien des inconvénients. Quand il n'y en aurait point d'autre que la perte du temps, cela suffit pour enlever à une âme la liberté d'esprit. De plus, on peut se figurer bien des choses qui ne sont pas. Si les grâces qu'elles reçoivent dans l'oraison sont d'un ordre un peu élevé, jamais elles ne s'effacent de l'esprit ; si elles s'en effacent, ce n'était point la peine de les dire. Je vois si bien l'inconvénient d'avoir la tête occupée de ce qu'on doit écrire que j'insiste beaucoup là-dessus. Le plus sûr, c'est de louer le Seigneur de ce qu'il donne et de se contenter de cela : Que l'âme en tire son profit, tout est là (2). »

Les Carmélites ne seront vraiment ses filles que si elles sont simples : simples avec Dieu comme avec leurs sœurs, simples dans l'oraison, dans leurs vertus, dans leurs rapports extérieurs. Elle aime la simplicité avec passion, tant elle a compris que rien n'unit davantage à Dieu. « Plus une parole est semblable à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau, » a-t-on dit de nos jours. Ainsi pensait notre Sainte : « Votre lettre, ma chère Mère, m'a donné une vraie ré-  
« création, écrit-elle à Marie de Saint-Joseph, et cela m'a

(1) *Fondations*, Ch. XVIII. Correspondance.

(2) Avila, 28 Mars 1578.

« fait passer le dégoût que m'avait laissé celle de la sœur  
 « Saint-François. Ah! que cette lettre annonce peu d'hu-  
 « milité! Recommandez-lui de ne point tant donner dans  
 « l'exagération. On croit ne point mentir avec tous ces  
 « détours; mais en vérité ce style est bien opposé à la per-  
 « fection religieuse qui ne permet pas qu'on s'exprime  
 « autrement qu'avec franchise et clarté. Dites-lui cela de  
 « ma part, ce sera ma seule réponse. Je ne serai contente  
 « d'elle que lorsqu'elle sera corrigée de ce défaut (1). » Et  
 une autre fois : « Ce que vous me rapportez de l'oraison  
 « de la sœur Saint-Elie est bon. Cependant, comme je ne  
 « suis pas si savante qu'elle dans la Sainte-Ecriture, je  
 « ne comprends pas ce qu'elle veut dire en parlant des  
 « Assyriens (2). » Un peu plus tard : « Dites, s'il vous  
 « plaît, à la sœur Saint-Jérôme, qui signe sa lettre *Mula-*  
 « *dar (fumier)*, que je demande à Dieu de tout mon cœur  
 « que son humilité ne soit pas seulement dans ses paroles.»

La Mère Marie de Saint-Joseph, bien qu'elle con-  
 tentât d'ordinaire la Sainte « au-delà de toute expres-  
 sion », reçut aussi son avis : « Je puis vous assurer, ma  
 « fille, que vos lettres, loin de me fatiguer, me pro-  
 « curent au contraire mon délassement le plus agréable.  
 « Seulement j'ai trouvé plaisant que vous ayez mis la date  
 « en toutes lettres. Dieu veuille que ce ne soit pas pour  
 « vous épargner la petite humiliation de faire voir vos  
 « mauvais chiffres. Avant que cela m'échappe, il faut vous  
 « dire que j'aurais trouvé fort bien votre lettre au P. Ma-  
 « riano, si vous n'y aviez pas mis tout ce latin. Dieu pré-  
 « serve mes filles de vouloir être des latinistes! Que cela

(1) Malagon, 1<sup>er</sup> Février 1580.

(2) Avila, 28 Mars 1578.

« ne vous arrive plus, je vous prie, et ne le permettez  
 « jamais. J'aime beaucoup mieux que mes filles se piquent  
 « de simplicité, comme il convient à des saintes, que de  
 « vouloir passer pour des rhétoriciennes (1). »

La vérité franchement dite, la sainte Mère n'insiste point, elle glisse bien vite un mot aimable près de ses reproches ou de ses conseils. « Toute méchante que vous  
 « êtes, ma fille, je voudrais bien en avoir quelques-unes  
 « qui vous ressemblent... Vous n'avez, me dites-vous, per-  
 « sonne pour vous reprendre. Eh bien, de peur que vous  
 « ne soyez tentée de vanité, je viendrai d'ici à votre se-  
 « cours. » Elle n'achève point ses lettres sans que le cœur de la mère ne s'y révèle avec sa tendresse plus forte et plus profonde encore qu'expansive : « Ma fille, ma chère  
 « fille, avec combien de raison je puis vous nommer ainsi !  
 « Je vous aime au delà de ce que vous pouvez penser. Je  
 « vous aime tant qu'il me serait impossible de vous oublier  
 « ou de cesser de prier le Seigneur pour votre avancement  
 « dans la vertu. » Ou bien : « Quoique je vous aie toujours  
 « aimée, ma tendresse pour vous a si fort augmenté que  
 « j'en suis tout étonnée. Aussi ne vous puis-je exprimer  
 « le désir que j'ai de vous voir et de vous embrasser à mon  
 « aise (2). » Ailleurs et encore à sa fille chérie Marie de

(1) Tolède, 19 Novembre 1576. La sainte Mère ne veut point que ses filles se piquent de rhétorique et parlent latin par vanité ; mais elle leur permet d'aimer la belle langue de l'Eglise, lorsqu'elles peuvent l'entendre. Elle-même dans ses écrits ne craint pas de glisser des citations latines (sous une orthographe incorrecte). Elle sent qu'elle en affaiblirait l'énergie en les faisant passer dans l'idiome vulgaire.

(2) Hija mia! y con cuanta razon la puedo llamar asi! porque, anque yo la queria mucho, es ahora tanto mas, que me espanta: y asi me don de-secos de verla y abrazarla mucho. Valladolid, 22 Juillet 1579.

Saint-Joseph : « Que votre Révérence m'aime du fond du cœur comme je l'ai toujours aimée, cela ne me surprend pas ; mais j'aime à vous entendre me le dire. » Elle revient sur cet aveu, non pour le rétracter, mais pour l'accentuer davantage : « Si vous me chérissez beaucoup, je vous le rends, je vous assure et j'aime que vous me le disiez. Oh ! qu'il est vrai que notre nature nous porte à être payées de retour ! Cela ne doit pas être mauvais, puisque Notre-Seigneur même l'exige de nous. Car, bien qu'il y ait une distance infinie entre l'amour qui est dû à cet adorable Maître et celui qui convient à de faibles créatures, c'est cependant un avantage pour nous de lui ressembler en quelque chose, ne fût-ce qu'en cela. » Cette tendresse si ardente et si naïve à la fois sort donc du cœur de Jésus et elle y retourne. Quand il faut la sacrifier : « Ma chère fille, dit la Sainte, que j'offre de bon cœur au divin Maître la peine d'être séparée de vous ! » Ou bien : « O Jésus, quelle solitude de vous sentir si loin de moi ! Plaise au Seigneur que nous soyons réunies dans l'éternité : tout passe vite ici-bas ; avec cette pensée, je me console (1). »

Rien n'est plus touchant que ses sollicitudes. Chargée du soin des âmes et des corps, Thérèse y veille en mère : « Ma fille, je suis en peine de votre mal : de grâce, écrivez-moi au plus tôt comment vous êtes. » A une autre : « Que Dieu vous garde, ma chère fille ! Soignez-vous, je vous en conjure, car votre maladie me cause plus de peine que tout le reste. Par charité, prenez tous les soulagements possibles et faites-les prendre à ma chère

(1) Avila, 28 Mars 1578.

« Gabrielle. Portez du linge et suspendez la rigueur de vos pénitences dans un temps de si grande nécessité. Empruntez, je vous prie, de l'argent pour vivre, vous le rendrez ensuite; mais n'endurez pas de privations, cela me fait trop de peine. » « Si quelquefois, du moins, vous vouliez bien me croire, écrit-elle à sa nièce Marie-Baptiste, nous n'en viendrions pas à de si grandes souffrances. » Elle pourrait dire vraiment à ses filles, comme la spirituelle descendante de sainte Chantal : « J'ai mal à votre tête, mal à votre poitrine. »

Si ses recommandations ne suffisent pas, elle appelle la malade près d'elle. La Prieure de Malagon, Briande de Saint-Joseph, se mourait lentement : on la disait atteinte d'étiisie. « Les médecins ne me laissent presque pas d'espérance sur son compte, écrit Thérèse; mais Dieu est vie : il peut la lui donner. Ne cessons pas de l'en supplier. » Elle parle de cette chère malade dans presque toutes ses lettres de cette époque. « Notre Prieure de Malagon me manda naguère qu'elle allait mieux. Elle l'a fait, la sainte fille, pour ne pas me donner de peine, car son mieux n'est rien. J'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre : elle est très mal. Nous la recommandons beaucoup à Dieu. De tous côtés je demande des prières... hélas! nos péchés sont grands... Il n'y a rien que je ne fasse pour sa guérison et le contentement de son âme (1). » A la Mère Briande elle-même, notre Sainte écrit les lettres les plus tendres : « Que Dieu vous donne en ces fêtes de Noël un grand amour pour lui, ma

(1) Tolède, Octobre 1576.

« fille, afin que vous ressentiez moins vos souffrances.  
« Vous gagnez chaque jour dans votre lit plus de gloire  
« pour le ciel. Dieu en soit béni ! C'est beaucoup que  
« vous ne soyez pas plus mal avec un temps si rude.  
« Ne vous étonnez pas de votre faiblesse : il y a longtemps  
« que vous souffrez. Je suis surprise qu'on vous laisse  
« lever par un pareil froid. De grâce, ne le faites pas : cela  
« peut être mortel pour vous. »

Le cœur des mères a une vigilance, une prudence, un génie que nul autre ne peut avoir. Persuadée que la Mère Briande se remettrait si elle était très bien soignée, Thérèse la fit transporter à Tolède et ne voulut céder à personne le bonheur de la servir. Nuit et jour occupée de sa fille bien-aimée, elle la consolait, la charmait par ses entretiens ; elle cherchait quel aliment conviendrait le mieux à ce tempérament épuisé, quelle douceur exciterait son appétit. On nous pardonnera des détails qui révèlent, il nous semble, l'exquise délicatesse de cœur de la grande Sainte. Peut-on lire, par exemple, rien de plus maternel que ce passage d'une lettre remplie d'affaires sérieuses : « Je n'ai  
« point donné à la Prieure de Malagon les confitures dont  
« mon frère m'a fait présent, de peur qu'avec sa fièvre  
« violente elles ne lui fissent beaucoup de mal. Ainsi ne  
« lui envoyez rien qui puisse l'échauffer, je vous prie,  
« mais plutôt des oranges douces et autres choses de ma-  
« lade, car elle a un extrême dégoût. J'espère maintenant  
« pour elle dans l'eau de Loja ; j'aurai soin qu'on envoie  
« des gens pour transporter cette eau. Elle aura, je crois,  
« toutes les qualités nécessaires, parce que j'ai bien  
« recommandé que l'on prenne de celle qui a été puisée  
« dans la meilleure saison. Ce qui maintenant va le

« mieux au goût de notre chère malade, ce sont des gâteaux de beurre et de sucre (1). »

Ces petites attentions sembleront-elles puériles, indignes du grand esprit de notre Sainte? Trouvera-t-on qu'elle s'abaisse par ces minuties? Ou plutôt, rapprochant ces lignes des pages éloquentes du Château de l'âme, n'admirerons-nous pas cette harmonie complète, cet équilibre parfait entre toutes les richesses que le Ciel lui a prodiguées? Ni les ardeurs de sa foi, ni les transports de l'amour divin, ni les inspirations du génie ne l'arrachent à ses devoirs et à ses sentiments de Mère, pas plus que sa tendresse maternelle ne l'absorbe au détriment de son oraison ou de ses œuvres intellectuelles.

Dieu bénit les soins qu'elle prodiguait à la Mère Briande de Saint-Joseph : celle-ci se rétablit ; mais Thérèse ne voulut point la renvoyer à Malagon. Quelques difficultés survenues à l'intérieur du monastère depuis son départ lui laissaient craindre que la frêle santé de la malade ne s'y trouvât de nouveau compromise. Une autre raison arrêtait encore la Sainte. Les sœurs supportaient avec peine l'autorité de la Vice-Prieure qui leur avait été donnée durant l'absence de la Mère Briande et réclamaient celle-ci avec des instances trop vives pour être exaucées. Aussi ferme qu'elle était bonne, Thérèse ne cédait jamais à un caprice naturel. Elle blâma ses filles de Malagon de leur excès d'attachement pour leur Mère. « Ce qu'elles y gagneront, dit-elle, c'est qu'elles ne l'auront plus, même si Dieu lui rend entièrement la santé. » Nous la verrons bientôt visiter ce couvent, consoler les

(1) Tolède, 26 Janvier 1577.

sœurs et les laisser en paix sous le gouvernement d'une nouvelle Prieure qui sut gagner leur confiance.

Les épreuves du monastère de Séville lui donnaient de bien plus douloureux soucis. Aucune maison ne ressentit avec autant de violence le contre-coup de la persécution soulevée contre les Carmes ; nous en savons déjà quelque chose. Les calomnies de la novice mécontente, les rapports erronés de l'aumônier scrupuleux avaient jeté dans l'air de Séville une certaine défiance envers les innocentes Carmélites. Le résultat de l'enquête des Inquisiteurs n'avait pu suffire à la dissiper complètement, lorsque, tout à coup, de préventions injustes on passa aux plus graves soupçons. Durant le séjour du P. Gratien à Madrid, en 1578, les Carmes Mitigés, trompés eux-mêmes, nous voulons le croire, par un misérable imposteur, se firent ouvrir les portes du couvent et obligèrent les sœurs à comparaître l'une après l'autre devant leur Provincial. On voulait obtenir contre la Mère Marie de Saint-Joseph et contre la sainte Mère des dépositions injurieuses, non tant pour les discréditer que pour laisser retomber sur le P. Gratien l'odieuse de l'accusation où il était enveloppé. Les Carmélites indignées, douloureusement atteintes dans leurs sentiments les plus intimes, protestèrent avec énergie. Une pauvre converse, la sœur Marguerite, et une sœur de chœur, la première novice de la maison, Béatrix de la Mère de Dieu, eurent pourtant, après une longue résistance, le malheur de fléchir devant les menaces et signèrent des pages de mensonges rédigées en leur nom. Elles devaient pleurer le reste de leur vie une aussi coupable faiblesse et l'expié par les rudes pénitences qu'elles ne cessèrent de s'infliger. Le Provincial, irrité de la fer-



meté courageuse de toutes les autres sœurs, bouleversa le couvent, déposa la Prieure, confia sa charge à une religieuse sans expérience et défendit d'entretenir aucune correspondance avec la sainte Mère. Thérèse, apprenant ce que ses ennemis avaient osé dire, s'écria : « S'ils ont voulu mentir, ils ont vraiment bien menti de manière à n'être crus de personne (1). » Puis, uniquement préoccupée de ses filles, elle écrivit à son saint ami de Séville, le Prieur des Grottes :

« Que dites-vous, mon Père, de ce qui se passe dans  
 « notre maison, de la manière dont on a traité et dont  
 « on traite encore nos religieuses, enfin des peines spiri-  
 « tuelles et des amertumes qui leur viennent depuis si  
 « longtemps de la part de ceux qui devraient les consoler?  
 « Pour moi, ce que j'en dis, c'est que, si elles ont demandé  
 « des croix et des souffrances à Dieu, il les a bien exau-  
 « cées. Je ne suis point en peine de celles qui vinrent avec  
 « moi pour la fondation ; au contraire, il y a des mo-  
 « ments où je me réjouis des grands avantages qu'elles  
 « retireront de cette guerre soulevée par le démon ; mais  
 « je m'afflige pour celles qui depuis ont pris l'habit. Ce  
 « sont des âmes nouvelles à qui de pareils commencements  
 « peuvent faire beaucoup de tort. Que le Seigneur y remé-  
 « die !... »

« Je vous supplie, mon Révérend Père, de faire en sorte  
 « que l'ancienne Prieure et les religieuses venues de Cas-

(1) *Boll.*, n° 738. La Mère Marie de Saint-Joseph a écrit le récit de ces persécutions sous le titre de « Ramillete de Mirra », opuscule très-remarquable par la délicatesse et la religieuse élévation des pensées comme par la beauté et l'énergie du style. V. Vic. de la Fuente, t. II, p. 442, t. I, p. 261 et 355.

« tille lisent cette lettre que je prends la liberté de vous  
« adresser pour elles. Vous savez sans doute de quelle  
« manière on a déposé la Mère, comment on l'a remplacée  
« par une jeune sœur, et vous n'ignorez pas ce que l'on  
« a fait souffrir à ces malheureuses filles, jusqu'à les for-  
« cer de livrer les lettres qu'elles ont reçues de moi pour  
« les remettre au Nonce. Le plus fâcheux, c'est qu'elles  
« n'ont eu personne pour les conseiller. Les docteurs de ce  
« pays-ci sont tout étonnés des choses qu'on leur a fait faire  
« par la crainte des excommunications... Il ne serait pas  
« d'ailleurs surprenant que la tête leur eût tourné, car je  
« sais que telle a été interrogée six heures durant ; et  
« quelques-unes auront été assez simples pour signer tout  
« ce qu'on aura voulu. Je vous supplie donc encore une  
« fois, mon Révérend Père, de ne pas abandonner mes  
« pauvres filles et surtout de les assister de vos prières en  
« ce temps de tribulation (1). »

Cette lettre, comme Thérèse l'annonce, en contenait une autre que le Prieur devait aller porter lui-même aux Carmélites, afin de leur en donner au moins lecture, s'il ne lui était pas possible de la leur remettre.

« Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mes filles  
« et mes sœurs !

« Sachez que jamais je ne vous avais aimées comme je  
« vous aime maintenant, et que jamais aussi vous n'eûtes  
« plus de reconnaissance à témoigner à Notre-Seigneur  
« que dans les circonstances actuelles, car il vous accorde  
« une grande grâce en vous laissant goûter quelque chose  
« de l'amertume de sa croix et de l'abandon où il se vit

(1) Avila, 31 Janvier 1579.

« réduit durant sa Passion. Bienheureux le jour où vous  
« entrâtes à Séville, puisque ce temps de bénédiction vous  
« y était réservé. Que je vous porte envie ! A dire vrai,  
« lorsque j'appris de pareilles choses, loin d'en avoir de  
« la peine, je sentis intérieurement une grande consola-  
« tion de ce que, sans vous envoyer au travers des mers,  
« Notre-Seigneur vous plaçait au milieu de mines précieuses  
« qui vont vous enrichir pour l'éternité de trésors dont  
« vous pourrez aussi faire part à vos sœurs de Castille ; je  
« me confie en Dieu et j'espère de sa miséricorde qu'il vous  
« fera surmonter ces épreuves sans l'offenser en aucune  
« manière. Ne vous affligez donc pas si vous éprouvez un  
« peu trop de sensibilité. Le Seigneur veut sans doute  
« vous aider à comprendre que vous n'étiez pas si fortes  
« que vous le pensiez quand vous avez de si grands  
« désirs de souffrir.

« Courage, courage, mes filles. Souvenez-vous que Dieu  
« ne nous envoie jamais plus de peines que nous ne pou-  
« vons en supporter et qu'il est près de ceux qui sont  
« dans l'affliction... A la prière, donc, mes sœurs, à la  
« prière. Que l'humilité, que l'obéissance resplendissent  
« parmi vous, et que toutes, l'ancienne Prieure en tête,  
« vous donniez aux autres l'exemple d'une soumission  
« parfaite envers la nouvelle supérieure. Oh ! le bon temps  
« pour recueillir le fruit de vos généreuses résolutions !  
« Il plaît souvent à Notre-Seigneur d'éprouver les âmes  
« pour voir si les effets répondent aux désirs et aux  
« paroles. Faites honneur aux filles de la Vierge, vos  
« sœurs, par votre courage au milieu de cette persécu-  
« tion. Si vous vous aidez, le bon Jésus vous aidera. Bien  
« qu'il semble dormir sur les flots, au plus fort de la

« tempête, il commandera aux vents de s'apaiser. Il veut  
« que nous l'appelions à notre secours et il nous aime  
« tant qu'il cherche toujours l'occasion de nous faire du  
« bien. Que son nom soit à jamais béni ! Amen, Amen,  
« Amen. »

La sainte Mère ne peut s'arrêter : son cœur déborde de compassion pour ses filles, de confiance dans le Seigneur. Elle en appelle à la foi des Carmélites éprouvées : la croix n'est-elle pas toujours le meilleur don du Ciel ? « Je  
« vous en prie, mes filles, tâchez d'être joyeuses et consi-  
« dérez que tout ce que l'on peut souffrir pour un Dieu si  
« bon et qui a tant souffert pour nous est toujours bien  
« peu de chose. Vous n'avez pas encore répandu votre  
« sang pour lui. Vous êtes avec des sœurs et non à Alger.  
« Laissez agir votre Epoux : vous verrez bientôt la mer  
« engloutir ceux qui nous font la guerre comme elle en-  
« gloutit Pharaon, et laisser en liberté le peuple de Dieu.  
« Nous sentirons tous alors un nouveau désir de souffrir,  
« tant nous aurons retiré d'avantages de nos souffrances  
« passées. »

Elle n'achève pas sans reprendre les malheureuses enfants dont la faiblesse a donné prise aux calomnies et aux injustices :

« Ce qui me fait une peine extrême, leur dit-elle avec  
« une incomparable douceur, c'est de voir que dans les dé-  
« positions relevées par le P. Provincial, on a osé avan-  
« cer certains faits dont je connais la fausseté, car les  
« choses ont eu lieu devant moi. Pour l'amour de Dieu,  
« que l'on examine bien quel motif a pu décider les sœurs  
« à déposer ainsi contre la vérité. Est-ce le trouble ? Est-  
« ce la peur ? Quand Dieu n'est point offensé, le reste n'est

« rien ; mais mentir et mentir au préjudice du prochain,  
« mes filles, cela me brise le cœur. »

Ces mensonges arrachés à des âmes de vingt ans allèrent grossir le dossier que les ennemis de la Réforme dressaient contre le P. Gratien. Nous avons dit comment le Conseil du Roi en fit bonne justice et quelle honte retomba sur les détracteurs. Quant à la Mère Marie de Saint-Joseph, dès que la paix rendue au Carmel eut aussi remis ses filles en liberté, le premier usage qu'elles en voulurent faire fut de réélire leur Prieure. La joie aussitôt rentra dans le couvent.

« Je vois par les lettres de nos sœurs que vous êtes  
« maintenant rétablie dans votre charge, ma chère fille,  
« écrivit la sainte Mère ; je ne puis vous dire quelle  
« consolation cela me donne. C'était le seul moyen de ramener la paix dans les âmes. Remerciez de ma part  
« toutes nos sœurs d'être si bien entrées dans mes vues et  
« de m'avoir par là donné le contentement que je désirais.  
« Je prie Notre-Dame de les en récompenser, de les bénir  
« et de les rendre saintes (1). »

Dès qu'elle en trouva le temps, Thérèse, craignant sans doute que la Mère Marie de Saint-Joseph n'eût pas rempli son message, s'adressa directement à ses chères filles de Séville :

« Vous m'avez fait grand plaisir de m'écrire toutes, mes  
« filles, et je voudrais répondre à chacune en particulier ;  
« j'ai tant d'occupations que le loisir me manque ; par-  
« donnez-moi et agréez du moins ma bonne volonté... Il  
« semble vraiment que Dieu veut vous rendre plus par-

(1) Valladolid, 22 Juillet 1579.

« faites que nous, puisqu'il vous a envoyé de pareilles  
 « épreuves : prenez garde d'en perdre le mérite. Que son  
 « saint nom soit loué et béni en tout lieu de vous avoir si  
 « bien inspirées dans l'élection que vous venez de faire.  
 « C'est pour moi une vraie consolation. Nous avons l'ex-  
 « périence dans nos couvents de ce pays-ci que la pre-  
 « mière supérieure, placée par le Seigneur à la tête d'une  
 « maison lors de son établissement, est toujours plus assis-  
 « tée par lui, plus attachée aux intérêts du monastère et  
 « plus attentive aux besoins des sœurs que les autres  
 « supérieures qui viennent après elle. C'est ce qui me fait  
 « penser que l'on ne devrait point changer ces premières  
 « supérieures à moins de quelques grands défauts qu'on  
 « eût reconnus en elles ; et, en effet, il y a dans ce chan-  
 « gement plus d'inconvénients que vous ne le pouvez  
 « croire. »

Les pauvres coupables avaient besoin d'un mot en particulier, la sainte Mère le savait bien : « Je prie la  
 « sœur Béatrix et la sœur Marguerite de ne plus s'occu-  
 « per de ce qui s'est passé, si ce n'est devant Dieu ou  
 « avec leur confesseur. Le Seigneur permet souvent que  
 « nous tombions, afin que l'âme en devienne plus humble ;  
 « et, quand nous nous relevons avec des intentions droites  
 « et la conviction de notre propre faiblesse, nous tirons de  
 « notre chute de nouvelles forces pour avancer dans les  
 « voies de Dieu, comme il est arrivé à plusieurs saints.  
 « Ainsi, mes filles, puisque vous avez la Très-Sainte Vierge  
 « pour première Mère et que vous êtes toutes sœurs,  
 « aimez-vous les unes les autres et que le passé soit ense-  
 « veli dans l'oubli. Je le dis à toutes sans exception (1). »

(1) Malagon, Janvier 1580.

Voilà comment Thérèse entendait et remplissait ses devoirs de mère, comment elle portait entre ses bras les faibles et les petits pour les ramener au bercail, comment elle encourageait les forts, guérissait les malades, entraînait enfin toutes les âmes vers ce sommet du Carmel que domine la croix, mais la croix transfigurée par l'amour et baignée des rayons du ciel. Un écrivain de notre siècle (1), bien qu'étranger à la famille de sainte Thérèse, a dit avec un pieux enthousiasme : « Non, des éternités ne suffiraient pas pour remercier Dieu de nous avoir donné cette séraphique Mère. » Avouons que, si cette parole est vraie, elle doit l'être surtout dans le cœur des Carmélites.

---

(1) Le P. Faber.

## CHAPITRE XXVII

### L'apostolat extérieur

---

Si difficile que fût alors le gouvernement de la Réforme, Thérèse, menant de front les affaires des Carmes et la direction de ses filles, avait encore trouvé le temps, durant la crise, de poursuivre et d'étendre son apostolat extérieur. Les pages les plus intéressantes de sa correspondance en dehors du cloître datent des années que nous venons de traverser. Avant de reprendre le récit de ses Fondations et d'assister aux derniers travaux parmi lesquels nous la verrons succomber comme sur un champ d'honneur, il nous reste à regarder dans la grande Sainte la sœur, la parente, l'amie toujours fidèle à ses vieilles affections, et à la suivre dans les sollicitudes, nous dirons même les labeurs que lui imposait l'amitié.

Pour Thérèse, aimer quelqu'un, c'était aimer son âme ; aimer une âme, c'était la vouloir belle, grande et sainte, et le vouloir avec une sainte passion. Dieu était donc le prin-



cipe et le terme de ses amitiés. Mais elle le savait bien, la pauvre nature humaine a besoin d'être souvent réchauffée sur les chemins glacés de la vie, et par une bonne parole, un encouragement, une marque d'intérêt, de condescendance, on dilate les cœurs et on les relève en haut. Aussi, loin d'être avare de ces témoignages d'affection, elle les prodigue à ses amis. Elle prend part à leurs moindres peines, elle s'enquiert de l'état de leurs affaires, de leur santé, de leur famille. Ces préliminaires, il est vrai, sont rapides, elle arrive bien vite à l'essentiel ; mais la confiance est gagnée, l'âme attendrie, et on prend en bonne part ses sollicitations pressantes d'aimer beaucoup Notre-Seigneur, de songer au néant de la vie, de travailler pour le ciel, de s'appliquer à l'oraison.

Oui, l'oraison : elle en parle à tout le monde, non de la même manière, sans doute, mais elle en parle ; dans ses lettres aux gens du monde comme dans sa correspondance avec ses filles, elle continue l'œuvre par excellence que le Seigneur lui a confiée : prier, apprendre à prier.

C'est donc bien réellement un apostolat qu'elle exerce : il convient pourtant de remarquer sous quelle forme et avec quel caractère. Ennemie par principe autant que par inclination de toute singularité, elle ne sort jamais de sa règle ni de ses habitudes religieuses ; elle répond avec simplicité aux lettres qui lui sont adressées, elle ne cherche point à se créer de nouvelles relations, elle accepte seulement celles que la Providence lui ménage et déploie alors, sous l'œil de Dieu, dans ce commerce extérieur, l'amabilité, la délicatesse, la pénétration d'esprit dont le Ciel l'a douée.

Attentive à suivre en tout l'ordre divin, à ordonner en

elle la charité, suivant le langage de l'Écriture, elle réserve la première place, après ses affections surnaturelles du cloître, pour les affections de la famille. Ainsi le veut Notre-Seigneur, comme il daigna lui-même le lui dire. Préoccupée un instant par la crainte de s'écarter des rigueurs de la Règle en recevant les visites assez fréquentes de l'un de ses frères, elle porta cette inquiétude aux pieds du divin Maître et lui demanda si elle n'aurait point à retrancher quelque chose de ses rapports avec Laurent : *Non, ma fille*, lui répondit-il, *car votre Institut ne doit marcher que selon ma loi* (1).

Le cercle de ses affections domestiques s'était peu à peu resserré. Après Rodrigue, le confident de son enfance, après Antoine, le religieux dominicain, l'émule de sa jeunesse, Thérèse avait perdu « le bon Jérôme » et Marie de Cepeda, sa sœur aînée. Celle-ci avait mûri pour le ciel au milieu des tristesses d'un veuvage rendu inconsolable par la rapidité du coup qui lui avait enlevé don Martin de Guzman, sans laisser le temps de lui procurer les secours de la religion. Thérèse, aussi désolée de cette mort, pria beaucoup pour le défunt et soutint le courage de Marie. Elle se rendit même près d'elle à Castellanos, afin de la disposer à mener une vie encore plus fervente. Notre-Seigneur lui ayant révélé dans l'oraison que Marie mourrait comme son mari, Thérèse, sans le lui dire, lui représenta combien il était nécessaire d'être toujours prêt à paraître devant Dieu et lui fit promettre qu'elle s'approcherait très souvent des Sacraments : « Ma sœur, raconte la Sainte, suivit mes conseils. Après avoir vécu quatre ou cinq ans dans une

(1) *Relation IX<sup>e</sup>. Vic. de la Fuente, t. II, p. 168. — Ribera. Liv. IV, ch. X.*

« grande pureté de conscience, elle mourut sans témoin  
« et sans confession. Heureusement, grâce à ses habitudes  
« ordinaires, il n'y avait pas plus d'une semaine qu'elle  
« s'était confessée. Elle resta très-peu de temps en pur-  
« gatoire : huit jours à peine s'étaient écoulés depuis sa  
« mort lorsque Notre-Seigneur m'apparaissant au moment  
« où je venais de communier, daigna me la faire voir  
« s'élevant avec lui au séjour de la gloire (1). »

Il ne restait donc à Thérèse, de ses nombreux frères et sœurs, que Jeanne, Laurent, Pierre et Augustin. Ce dernier remplissait le Pérou de ses exploits. Sorti victorieux de dix-sept batailles, il avait obtenu, pour prix de ses services, le gouvernement d'une place importante. Notre Sainte, peu soucieuse des intérêts du temps et inquiète du salut de son âme, n'eut point de repos qu'elle ne l'eût amené à rompre une carrière plus brillante qu'honorable. Elle ne pouvait souffrir qu'il participât au despotisme que les conquérants exerçaient sur leurs vaincus. « Renoncez  
« à votre place, lui écrivait-elle, si vous ne voulez perdre  
« la vie du corps et celle de l'âme. » Augustin obéit, il revint en Espagne. A peine eut-il quitté son poste que les Indiens saccagèrent la ville et massacrèrent le gouverneur qui le remplaçait. Il comprit qu'il devait à Thérèse son existence et son salut et mena près de ses frères une vie simple et chrétienne, jusqu'à la mort de la Sainte. Mais, quand la forte main de Thérèse ne fut plus là pour le maintenir, il s'élança de nouveau vers sa chère Amérique, rêvant pour sa vieillesse encore quelques hauts faits. La Providence lui barra le chemin : à peine arrivé à

(1) *Vie*, ch. XXXIV.

Lima, saisi d'un mal violent, il sentit approcher sa dernière heure; il s'humilia devant Dieu, et, délivré de toutes ses pensées d'ambition terrestre, il ne songea qu'à bien mourir. Suivant l'attestation de son confesseur, Thérèse lui apparut, l'assista tout le temps de son agonie et recueillit son dernier soupir (1).

Pierre de Ahumada ne donna pas moins de mal à sa sainte sœur. Cœur d'or mais tête de feu, cet autre prodigue bouleversait la paisible demeure de Laurent où il recevait une généreuse hospitalité. Depuis longtemps sa fortune personnelle était gaspillée; son frère devait pourvoir à ses dépenses et de plus supporter tantôt ses caprices, tantôt sa mauvaise humeur. Parfois don Laurent perdait patience. Thérèse intervenait doucement entre eux deux, reprenait Pierre qui n'écoutait qu'elle, et rappelait à Laurent que la charité chrétienne exige beaucoup plus que le dévouement fraternel. Un jour enfin, dans un accès de mélancolie, Pierre s'enfuit de la maison de son frère, et, sans savoir ce qu'il allait devenir, il arriva au parloir du Carmel de Tolède, pâle, défait, désespéré. Il fallait lui trouver des ressources et un autre asile. Thérèse écrivit aussitôt à Laurent :

« Dieu permet, croyez-moi, que nous soyons tentés  
« par ce pauvre homme pour voir jusqu'où va notre  
« charité. La mienne est, je vous l'avoue, si faible à  
« son égard, que j'en ressens beaucoup de peine. Quand  
« il ne serait pas mon frère, je lui devrais encore de  
« la compassion comme à mon prochain et je ne me sens  
« guère portée à lui en donner. Pour revenir à de meil-

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, l. I, ch. I. — *Boll.* n° 48.

« leurs dispositions, je considère ce que je dois faire,  
« afin que Dieu soit content : aussitôt, voyant ce bon  
« Maître entre Pierre et moi, je me sens prête à tout souffrir. »

Après être ainsi entrée dans les justes ressentiments de don Laurent et les avoir mis en face de sa foi, elle reprend la cause du coupable : « Le malheureux convient que  
« vous avez raison d'être très-fâché ; mais il dit qu'il ne  
« peut mieux faire. Il comprend qu'il s'égare et il doit  
« être sans doute bien las ; malgré cela, il prétend qu'il  
« préférerait mourir plutôt que de rester comme il était.  
« Il avait déjà traité avec un muletier afin de partir  
« demain pour Séville, je ne sais à quel dessein. Dans  
« l'état où il est, un jour de soleil le tuerait, car il  
« est arrivé avec un grand mal de tête. Que ferait-il à  
« Séville, si ce n'est dépenser son argent et puis demander l'aumône ? Je le retiens ici jusqu'à ce que j'aie reçu  
« votre réponse, bien qu'il se dise convaincu de l'inutilité  
« de ma démarche. Enfin, comme il commence à voir dans  
« quelle situation il s'est mis, il consent à attendre. Par  
« charité, répondez-moi bien vite. Vous lui donniez deux  
« cents réaux pour ses habits, plus la table ; en outre il  
« profitait de maintes choses de votre maison. Et, quoique  
« ces dernières dépenses fussent insensibles, elles allaient  
« peut-être plus loin que vous ne le pensez. Avec ce que  
« vous lui avez donné, il a de quoi vivre cette année-ci.  
« Ajoutez aux deux cents réaux pour ses habits deux  
« cents autres réaux, et il restera chez ma sœur qui l'en  
« a prié, me dit-il, ou chez notre neveu Diégo de Guzman.  
« Celui-ci lui a déjà donné cent réaux pour son voyage.  
« Il ne faudra pas l'année prochaine lui donner tout à la

« fois, mais payer successivement les personnes qui le  
 « nourriront, car je prévois qu'il ne restera pas longtemps  
 « dans le même endroit. Sans doute c'est bien triste...,  
 « mais, si ce pauvre frère est fou sur ce point, quoiqu'il  
 « ne le soit point sur autre chose, il est clair que, d'après  
 « la loi de perfection, vous êtes encore plus obligé de  
 « l'assister et de lui appliquer certaines aumônes de préfé-  
 « rence à d'autres, à cause du lien de parenté. Croyez-moi,  
 « lorsque Dieu accorde à quelqu'un autant de grâces qu'à  
 « vous, il en attend de grandes choses et celle-ci en est  
 « une... » Puis notre Sainte ajoute avec une délicatesse  
 exquise : « Comptez que cette somme, c'est à moi que  
 « vous la donnez, comme vous le feriez certainement, si  
 « vous me voyiez dans le malheur, et vraiment je le pren-  
 « drai comme si c'était fait pour moi-même... Il m'est dur,  
 « je vous assure, avec mon caractère, de ne pouvoir le  
 « secourir (1). »

Don Laurent envoya de grand cœur la somme demandée et continua de pourvoir aux besoins de son frère dans les différentes demeures où son inconstance le conduisit tour à tour. Les ressources restreintes de Jeanne de Ahumada et de Diego de Guzman, second fils de Marie de Cepeda, ne leur permettaient ni à l'un ni à l'autre de le recevoir gratuitement chez eux : mais, avec ce secours et sur les instances de Thérèse, ils mirent en œuvre tout leur dévouement pour le retenir sous leur toit. Ils appelèrent, comme Thérèse, son humeur noire une infirmité et le traitèrent en malade. On attribuait, en effet, ses accès de mélancolie aux déceptions qui avaient suivi son retour du Pérou. Il comptait alors

(1) Tolède, 10 Avril 1580.

obtenir du roi des gratifications et des récompenses; elles lui furent refusées. Sa tête très-faible et déjà brûlante se brisa sous un coup qu'il regardait comme une amère disgrâce et il en porta les traces jusqu'à son dernier jour. Apaisé cependant par notre Sainte qu'il ne cessa jamais de vénérer et d'aimer, consolé par les attentions dont l'entourèrent son autre sœur et ses neveux, il devait terminer pieusement sa vie après avoir racheté par ses longues souffrances des fautes plus graves devant les hommes que devant Dieu.

Thérèse eut donc sa large part de ces tristesses intimes qu'au sein des familles même les plus chrétiennes et les mieux unies, on ne peut encore manquer de rencontrer. L'infirmité humaine se fait partout sentir; partout on aperçoit des vides, des ombres qui nous rappellent notre exil et nous font soupirer vers le lieu bienheureux où tous les esprits s'entendront, où tous les cœurs s'aimeront. L'âme chrétienne, loin de s'abattre sous l'épreuve, rend sa douleur féconde : elle en tire le salut de ceux qui la crucifient. Les larmes qu'elle verse sur leurs fautes les expient, comme les prières et les pleurs de Thérèse purifièrent et sauvèrent l'âme de ses deux frères, Pierre et Augustin.

Si notre Sainte eut des peines de ce côté, elle eut aussi de grandes joies. Dans leur humble maison d'Albe de Torrez, Jeanne de Ahumada et Jean de Ovalle menaient une pieuse vie, entièrement employée au service de Dieu et à leurs devoirs d'état. Regardant Thérèse plutôt comme leur mère que comme leur sœur, ils prenaient ses conseils dans les affaires d'importance et lui recommandaient surtout l'avenir de leurs chers enfants, Gonzalve et Béatrix. Gonzalve, le petit ressuscité de Saint-Joseph d'Avila, devenu successivement enfant d'honneur, page, écuyer noble

de la cour du duc d'Albe, traversait avec la candeur de ses premières années les périls de la jeunesse. Thérèse se souvenait de sa naïve prière : « Petite sœur de ma mère, n'oubliez pas que vous êtes obligée de me faire entrer au ciel »; elle veillait sur lui et ne le laissa pas longtemps après elle ici-bas.

Quant à Béatrix, on suivait avec inquiétude, depuis son enfance, le progrès d'une fierté vaniteuse surexcitée par les compliments que lui attirait sa beauté. Ses parents la firent élever dans un monastère bénédictin. Un jour, une des religieuses, en la caressant, l'appela familièrement Ahumadita, diminutif de son nom de famille. La petite fille, alors âgée de cinq ans, loin d'être touchée de l'expression, se redressa de toute la hauteur de sa taille et s'écria d'un ton impérieux : « Sachez, Madame, que je m'appelle dona Béatrix de Ahumada (1). » La sage maîtresse ne laissa point passer sans les punir ce trait d'orgueil suivi de beaucoup d'autres. En dépit de ses soins, le caractère de Béatrix se développant avec l'âge, elle était à quinze ans plus fière encore de son visage, de ses cheveux, de sa voix, de ses talents que de son nom. Rentrée au foyer paternel, elle aspirait à en franchir l'enceinte : elle voulait briller dans les fêtes du monde et s'élançait souvent vers le palais ducal où elle était reçue comme une enfant gâtée. A travers ces goûts frivoles et cet orgueil, la Sainte discernait au fond de l'âme de Béatrix un esprit droit et un cœur capable de grandes choses. « Béatrix, Béatrix, lui disait-elle, vous avez beau faire, vous serez Carmélite un jour. » Béatrix secouait la tête et riait de la prédiction. Le Seigneur se

(1) *Boll.* n° 51.



chargea de la réaliser après la mort de la Sainte. Une douloureuse épreuve arracha la jeune fille aux plaisirs qu'elle n'avait pas le courage de sacrifier et une prière fervente sur la tombe de sa tante lui obtint la grâce d'entrer au Carmel d'Albe qu'elle édifia de ses vertus.

Les relations de Thérèse étaient plus intimes encore avec son frère Laurent. Celui-ci avait acheté aux environs d'Avila une propriété appelée la Serna, où il vivait en solitaire, observant à la lettre le précepte de la Sagesse qui ordonne à l'homme riche d'honorer Dieu de son bien. Cependant ni ses aumônes aux Carmélites, ni ses libéralités envers sa famille, envers les églises et les pauvres, ni ses nombreux exercices de dévotion ne pouvaient le satisfaire entièrement. Appelé de Dieu à une vie intérieure et très-parfaite, il avait cette faim, cette soif de la justice dont le Sauveur a dit : Bienheureux ceux qui en sont dévorés. Mais l'extrême délicatesse de sa conscience mêlait à ses bons désirs une timidité qui les paralysait : de là un état d'inquiétude, de malaise qui lui laissait vivement sentir le besoin d'une direction. Les directeurs éclairés ne manquaient pas dans Avila, au collège de Saint-Gilles, au couvent de Saint-Thomas ou parmi le clergé séculier. Don Laurent crut placer mieux encore sa confiance en s'adressant à sa sœur et se rangea sous sa conduite avec autant de soumission que la sainte Mère eût pu en désirer de la dernière de ses novices.

Elle n'accepta point sans hésiter une mission aussi délicate. Diriger une âme en dehors du cloître, même l'âme de son frère, alarmait son humilité ; elle craignait d'usurper un droit que seule la grâce du sacerdoce confère. Son confesseur trancha la question en faveur de don Laurent.

« Mon cher frère, écrivit-elle alors à celui-ci, j'ai parlé à mon  
 « confesseur de l'obéissance que vous voulez me garder  
 « en lui disant que je trouvais cela hors de propos. Néan-  
 « moins il l'approuve, pourvu que vous ne vous y enga-  
 « giez pas par vœu ni envers moi ni envers personne. Je  
 « ne l'accepte donc qu'à cette condition, et encore n'est-ce  
 « pas sans répugnance; pour votre consolation je passe  
 « par dessus (1). »

Affranchie de cette réserve que lui suggérait la prudence, Thérèse s'abandonna au bonheur d'épancher son cœur dans celui que les attraits de la grâce et les liens du sang lui attachaient si étroitement. Ce qu'elle cherche partout, du fond de sa cellule ou sur les routes qu'elle parcourt, une âme qui ne désire rien autre chose que de contenter Dieu parfaitement, elle le rencontre cette fois, non sous le froc d'un religieux, non sous les traits d'un étranger, mais dans son propre frère. Aussi entendons avec quel transport elle s'écrie : « Que Dieu soit béni sans  
 « fin, béni à jamais. Nous avons donc enfin tous deux  
 « le bonheur *d'être bien* avec lui. Oh ! que Notre-Sei-  
 « gneur est bon ! Il me semble qu'il veut montrer sa puis-  
 « sance en élevant à un si haut degré de faveur de  
 « pauvres gens aussi mauvais que vous et moi, car je n'en  
 « connais pas qui le soient davantage. Nous devons, mon  
 « cher frère, remercier Dieu l'un pour l'autre ; je vous  
 « prie au moins de le faire pour moi, car je ne puis lui  
 « marquer ma reconnaissance comme je le devrais et  
 « comme je le voudrais. Ainsi ai-je grand besoin que l'on  
 « m'aide. »

(1) Tolède, 17 Janvier 1577.

Ce n'est pas seulement, du reste, une sainte joie fraternelle qui provoque chez elle ce mouvement d'expansion. Elle connaît le côté faible de don Laurent et veut l'arracher de prime abord à toutes ses pensées de mélancolie. Leur commun ami, François de Salcedo, toujours aussi fervent, mais aussi toujours de plus en plus craintif, recommence à jouer le rôle qu'il a jadis trop bien rempli près de Thérèse. Selon lui don Laurent ne marche point par une voie sûre, parce qu'il goûte dans la prière des consolations réservées aux âmes très-avancées. La Sainte sait mieux que personne combien une pareille influence serait pénible et dangereuse pour son frère : elle se hâte de l'y soustraire avec une aimable délicatesse envers son vieil ami.

« L'humilité du bon François de Salcedo est admirable. « Dieu le conduit par la voie de la crainte. Je le regarde « comme un saint ; mais Dieu le mène par un chemin tout « différent du vôtre. Il le traite comme une âme forte et « nous autres comme des âmes faibles. » Quelques jours après elle ajoute : « Vous avez vraiment bien de la charité, « mon cher Laurent, de vouloir prendre pour vous les « peines et de laisser aux autres les consolations. Remerciez Dieu de vous en donner la pensée ; mais ne voyez-« vous pas que d'un autre côté c'est une grande simplicité « et même un défaut d'humilité de penser qu'il vous suffirait d'avoir les vertus de François de Salcedo sans le « secours de l'oraison ? Croyez-moi, laissez faire le Maître « de la vigne : il connaît les besoins de chacun de nous. « Jamais je ne lui ai demandé de peines intérieures, ce qui « ne l'a point empêché de m'en envoyer de bien sensibles. Ces sortes d'afflictions dépendent beaucoup du « tempérament et de l'humeur. Je vois avec plaisir que

« vous commencez à connaître celle du saint homme et  
« je souhaite de tout mon cœur que vous vous fassiez à  
« son caractère (1). »

Don Laurent eut de la peine à se rendre : sous une forme ou sous une autre ses scrupules reparaissaient. Tantôt il s'alarmait de ses transports de dévotion, tantôt de ses heures de sécheresse ; il se reprochait jusqu'à son appétit et son sommeil. Il cherchait à se réveiller au milieu de la nuit pour prier ; il se couvrait d'instruments de pénitence et se liait par des vœux imprudents. Le soin de sa maison, l'éducation de ses enfants lui devenaient à charge. Un peu plus, il serait du nombre de ces dévots « qui n'osent ni remuer, ni bouger parce qu'il leur semble que toute leur dévotion va s'évanouir s'ils s'accordent seulement le temps de respirer. » Heureusement pour don Laurent il avait affaire à notre Sainte, et, en dépit de ses résistances, sa piété dut prendre bientôt des allures franches et libres, marcher dans le droit chemin du devoir, sans courir, sous prétexte d'atteindre plus haut, après des pratiques incompatibles avec son tempérament et ses obligations paternelles.

« Savez-vous bien qu'est-ce qui vous porte à vous  
« repentir d'avoir acheté la terre de la Serna ? C'est le  
« démon, et cela pour vous empêcher de remercier Dieu  
« de la grande grâce qu'il vous a faite en vous procurant  
« cette terre... Mettez-vous donc une bonne fois dans  
« l'esprit que, sous bien des rapports, cette affaire était  
« pour vous la meilleure de toutes, puisque vous assurez  
« du bien à vos enfants et quelque chose de plus que du

(1) Tolède, 10 Février 1577.

« bien, de l'honneur. Pensiez-vous que le recouvrement  
 « des rentes pût avoir lieu sans travail? Quoi! toujours  
 « avec des exécutions! dites-vous. Eh mais! tous ceux  
 « qui ont du bien en sont là. Encore une fois prenez-y  
 « garde, c'est une véritable tentation. Au lieu de vous  
 « repentir, ne pensez qu'à louer Dieu, et n'allez pas vous  
 « imaginer que, si vous aviez plus de temps à vous, vous  
 « feriez plus d'oraison. Un temps aussi bien employé que  
 « celui de prendre soin du bien de ses enfants ne nuit  
 « jamais à l'oraison. Souvent Dieu donne dans un moment  
 « de prière plus de grâce qu'il n'en accorde dans une orai-  
 « son de longue durée. Ses œuvres ne se mesurent pas sur  
 « le temps. Tâchez donc, aussitôt après ces fêtes, d'exa-  
 « miner vos titres et de les mettre en ordre. Occupez-  
 « vous à améliorer votre terre. Abraham ne laissait pas  
 « d'être un saint pour prendre soin de ses troupeaux; de  
 « même Jacob et saint Joachim. Mais nous, comme nous  
 « aimons naturellement à fuir le travail, tout nous lasse. »

Le même esprit de prudence règle ses conseils relative-  
 ment à l'éducation de ses neveux (1). « Dieu préserve mon  
 « frère, dit-elle, de faire de ses chers enfants des orgueil-  
 « leux. Laissez-les étudier. » Après l'étude et des exercices  
 de dévotion proportionnés à leur âge, il faut qu'ils se  
 récréent et qu'ils trouvent autour d'eux les distractions,  
 les soins nécessaires. Laurent doit rester père en devenant  
 parfait. Les autres illusions de sa ferveur sont l'une après  
 l'autre démasquées : elles sont telles que Thérèse ne peut

(1) La Sainte ne dédaigne même pas d'entretenir une correspondance  
 directe avec eux. « Je vous en prie, dit-elle à Laurent, n'empêchez pas  
 « François de m'écrire : un petit mot qui n'est rien pour moi est beaucoup  
 « pour lui, et il peut en avoir besoin. »

s'empêcher d'en sourire, et la douce raillerie qui perce sous ses reproches doit rendre son disciple quelque peu honteux.

« A propos, de peur que je ne l'oublie, vous faites donc  
« des vœux sans m'en rien dire? Voilà vraiment une jolie  
« obéissance! Pour moi, je regarde un pareil vœu comme  
« une simplicité. Jamais je n'oserais promettre ce que  
« vous avez promis, sachant que les apôtres eux-mêmes  
« ont péché véniellement et que la Très-Sainte Vierge  
« seule en fut exempte. S'engager par vœu à éviter des  
« fautes où il est si facile de tomber et presque sans s'en  
« apercevoir, Dieu nous en préserve! Il faut y remé-  
« dier au plus tôt, changer votre promesse en quelque  
« autre chose et ne jamais recommencer à vous lier de la  
« sorte (1)... Je vous dis et je vous ordonne aussi, mon  
« cher frère, de ne pas donner moins de six heures au  
« sommeil. Nous autres personnes âgées, si nous acca-  
« blons le corps, il abattra l'esprit, ce qui est une terrible  
« souffrance. Dormez donc, je vous le commande, et soyez  
« sûr qu'en obéissant, vous serez agréable à Dieu. Que  
« vous êtes simple d'imaginer qu'il en est de votre orai-  
« son comme de celle qui m'empêchait autrefois de dor-  
« mir. Pour vous donner l'idée de la différence, je vous  
« dirai seulement que je faisais plus d'efforts pour dormir  
« que pour veiller... Sachez encore que chez vous la fai-  
« blesse de tête ne dépend ni du boire ni du manger :  
« prenez donc une collation raisonnable. Souvent on va  
« trop loin avec ce désir d'endurer quelque chose pour  
« Dieu, et on ne s'en aperçoit que lorsque le mal est déjà

(1) 2 Janvier 1577.

« fait. Je dois sur ce point profiter de mon expérience et  
« pour moi et pour les autres (1). »

Don Laurent, obligé de sacrifier ses vues sur tant de points, voulut se dédommager d'une autre manière ; à force d'instances, il obtint de sa sœur un cilice et une discipline. Elle ne les lui envoie qu'en tremblant. « Vous  
« pourrez prendre le cilice, lui dit-elle, quand vous aurez  
« peine à vous recueillir dans l'oraison ou bien quand  
« vous aurez grande envie de pratiquer quelque pénitence.  
« Je vous le donne à condition que vous ne le mettez  
« point quand vous serez en habits de cérémonie ni pour  
« aller dormir. Portez-le seulement de manière à en res-  
« sentir de la gêne. Encore ai-je peur de vous dire cela.  
« Comme vous êtes sanguin, un rien peut être capable de  
« vous échauffer le sang. Enfin, je veux que nous en fas-  
« sions l'épreuve, car il y a tant de bonheur à souffrir un  
« peu pour l'amour de Dieu, ne fût-ce comme cela qu'une  
« bagatelle. Vraiment j'en ris de tout mon cœur : vous  
« m'envoyez des confitures, de l'argent, et moi un cilice  
« en retour... Quant à vos disciplines, qu'elles soient de  
« courte durée : elles causent ainsi plus de douleur et font  
« moins de mal. Ne vous frappez pas trop fort : vous pen-  
« serez peut-être que c'est une grande imperfection et, au  
« contraire, cela n'a pas d'importance. Je vous ai dit que  
« vous prendriez le cilice deux fois la semaine. Vous savez  
« si bien calculer les jours ! Je ne crois pas que, sous ce  
« rapport, les Carmélites soient aussi habiles que vous. »

Don Laurent, transporté de joie, sans prendre garde aux restrictions de Thérèse, compte user de ses instruments

(1) Tolède, 10 Février, 29 Février 1577.

avec une inexorable rigueur et reproduire dans la solitude de la Serna les flagellations de saint Paul et les macérations de saint Antoine. Notre Sainte ne l'entend point ainsi. « Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez dire « avec ces disciplines que vous prenez pendant des *Pater*. « Jamais je ne vous ai permis rien de semblable ; relisez « ma lettre et vous verrez si je me trompe. De grâce, n'en « prenez pas plus que je ne vous ai marqué, deux fois la « semaine, et, ce carême, un jour dans la semaine, vous « mettez le cilice à condition toutefois que vous le quit- « terez si vous vous apercevez que votre santé en soit « dérangée. Pour vous laisser prendre plus de discipline, « non, je n'y consens pas, et, il est bon que vous le « sachiez, dans ces commencements, vous ferez mieux « pénitence en la prenant modérément, parce que vous « briserez votre volonté (1). Ne manquez pas, quand vous « aurez usé du cilice, de m'avertir si vous vous en trouvez « mal... Notre-Seigneur me fait une grande grâce de vous « donner une bonne santé. Que ce divin Maître vous la « conserve encore durant beaucoup d'années, afin que « vous puissiez les employer à son service. »

Avec tous les ménagements imposés par la prudence de sa sœur, le pieux gentilhomme désespère de marcher à sa suite, et son ambition cependant, c'est d'aller par le

(1) Ainsi avec les gens du monde comme avec les religieux, la Sainte condamne l'excès de la mortification, moins comme dangereux pour la santé que comme un piège tendu par l'amour-propre. Dn reste, si ces restrictions multipliées surprennent quelques-uns de nos lecteurs, il faut remarquer qu'elle s'adresse ici à une âme très-timorée. Ailleurs elle se rit agréablement de la discrétion excessive de certains chrétiens qui, pour se ménager la force de faire plus longtemps pénitence, ne commencent jamais à la faire. (*Vie. — Château intérieur, IV<sup>e</sup> Demeure*).



même chemin. Les recommandations de Thérèse resteront sans effet, si elle ne prêche d'exemple. Elle le comprend et remplit ses lettres d'aveux tels que celui-ci : « Pour vous « écrire ce soir, j'ai dû prendre le temps de l'oraison. Je « n'en ai nul scrupule ; mais franchement j'ai grand regret « de n'avoir pas plus de loisir. » Ou bien encore : « J'ai « été très-malade l'autre jour ; maintenant il me semble « que je vais de mieux en mieux. Je vous le dis parce « que, si l'on vous montrait par hasard une de mes lettres « écrite d'une autre main, vous pourriez vous en tour- « menter. Ne soyez point inquiet, j'ai bien soin de moi. » « Un autre jour : « Ma dernière maladie m'aura pro- « curé un avantage : j'ai été obligée de dicter mes let- « tres. Je m'en trouve si bien que je désire continuer. « Néanmoins ce que j'ai souffert ne m'ôtera pas aujour- « d'hui la consolation de vous écrire de ma propre main, « car je n'ai pas envie, *pour vous mortifier, de me mor- « tifier la première.* »

Ne croirait-on pas, en parcourant ces lignes, lire le commentaire du conseil de saint François de Sales : « Soyons saints ici-bas, non pas à la manière des bons anges, cela ne se peut, mais comme de bons hommes ou de bonnes femmes. » Ou plutôt le doux évêque qui aimait tant la doctrine de la Mère Thérèse, n'a-t-il pas puisé dans les livres de notre Sainte quelque chose de la largeur et de la suavité de sa direction ? L'un et l'autre ont compris de même quel compte il faut tenir de la nature dans l'œuvre de la sanctification des âmes, sous peine de briser, d'anéantir au lieu de diviniser. Ils sont restés à la portée de tous dans leur langage comme dans l'ordinaire de leurs actes, à l'exemple de Celui qui

appelle à ses pieds les générations humaines pour leur dire : « Apprenez de moi, non comment j'ai créé le ciel et la terre, et comment j'y déploie ma puissance ; apprenez de moi, le Seigneur de toutes choses, que je suis doux et humble de cœur. »

La solitude de la Serna devint bientôt un pieux rendez-vous où les amis de Thérèse aimaient à chercher près de son frère quelque dédommagement à son absence. La Sainte en était ravie pour don Laurent et lui recommandait de recevoir de bon cœur ces visites, « car on ne peut « pas être toujours en oraison, et l'entretien des personnes spirituelles est très-profitable. » Elle ne dédaignait même point de fournir quelquefois le sujet de leurs conférences. Ainsi un jour demanda-t-elle à don Laurent de lui écrire ses réflexions sur le sens de ces paroles : « *Cherche-toi en moi* » que Notre-Seigneur lui avait adressées durant l'oraison. Laurent, bien embarrassé, réclama le concours de François de Salcedo, de Julien d'Avila et même de saint Jean de la Croix qui résidait à cette époque à l'aumônerie de l'Incarnation. Les quatre docteurs résolurent de commenter chacun à part le texte proposé, puis d'envoyer leurs compositions aux Carmélites de Saint-Joseph qui les jugeraient en premier ressort avant de les soumettre à la Sainte. Mais M<sup>re</sup> Alvaro de Mendoza trouva la chose au-dessus du talent de ses filles et voulut que Thérèse fût le seul arbitre du procès. On lui envoya donc à Tolède les quatre compositions qu'elle corrigea gaîment, quoique l'heure fût mal choisie, « car elle « avait si mal à la tête qu'à peine pouvait-elle lire. » Le croirait-on en lisant cette spirituelle réponse ?

« Si l'obéissance ne m'y forçait, Monseigneur, certaine-

« ment je ne répondrais pas, et, pour de bonnes raisons,  
 « je refuserais de juger la chose en question. Ce n'est  
 « point cependant, comme nos sœurs le disent ici, parce  
 « que mon frère est du nombre des rivaux et que mon  
 « affection pour lui laisse à craindre que je ne donne en  
 « sa faveur une entorse à la justice. Non, car les quatre  
 « concurrents me sont tous bien chers, m'ayant tous aidée  
 « à supporter mes travaux ; mon frère n'est même venu  
 « que le dernier, comme nous achevions de boire le calice ;  
 « mais il en a eu sa part et il en aura encore par la  
 « suite une meilleure, moyennant la grâce de Dieu. »

« Que Dieu me fasse aussi celle de ne rien dire qui  
 « mérite qu'on me dénonce à l'Inquisition, car je me sens  
 « la tête fatiguée par la quantité de lettres et d'autres  
 « choses qu'il m'a fallu écrire depuis hier soir. Comme  
 « l'obéissance peut tout sur moi, bien ou mal, je vais faire  
 « ce que Votre Grandeur m'ordonne. J'aurais seulement  
 « voulu me réjouir un peu par la lecture de ces papiers ;  
 « vous ne permettez pas que je m'en tienne là : il faut  
 « vous obéir.

« D'abord, paraît-il, les paroles en question sont de  
 « l'Époux de nos âmes qui leur dit : *Cherche-toi en moi.*  
 « Je n'en veux pas davantage pour conclure que don  
 « François de Salcedo a pris à gauche, en disant que  
 « cela signifie que Dieu est présent en toutes choses. La  
 « belle découverte!...

« Mais voici une autre affaire, et, si don François  
 « de Salcedo ne se dédit pas, je le dénoncerai à l'Inquisi-  
 « tion ma voisine. Dans tout son écrit, il ne cesse de dire  
 « et de répéter : *Ceci est de saint Paul ; le Saint-Esprit*  
 « *lui-même s'exprime de cette façon.* Et après cela il

« ajoute, sous forme de conclusion, que son écrit n'est  
 « plein que de sottises. Oh! qu'il se rétracte au plus vite,  
 « sinon il verra ce qui se passera.

« Pour le Père Julien d'Avila, il commence bien et finit  
 « mal : aussi ne peut-on lui décerner le prix. On ne lui  
 « demande pas ici qu'il nous explique comment la lumière  
 « incréée et la lumière créée s'unissent ensemble, ni ce  
 « que sent une âme lorsqu'elle est parfaitement unie à  
 « son Créateur, ni si dans cet état elle diffère ou non de  
 « son divin objet, etc.

« Que veut-il dire encore par cette expression *quand*  
 « *l'âme est épurée*? Pour moi, je crois que les vertus et  
 « l'épurement ne suffisent point ici, parce qu'il s'agit d'un  
 « état surnaturel et d'un don que Dieu fait à qui il lui  
 « plaît ; et, si quelque chose y pouvait disposer, ce serait  
 « l'amour. Mais je lui pardonne ses écarts parce qu'il a  
 « du moins un mérite, celui d'être moins long que mon  
 « Père Jean de la Croix.

« La doctrine de ce dernier serait excellente pour qui  
 « voudrait faire les Exercices de la Compagnie de Jésus ;  
 « ici elle se trouve déplacée. Nous serions bien à plain-  
 « dre si nous ne pouvions chercher Dieu qu'après [être  
 « morts au monde. Eh quoi! la Madeleine, la Sama-  
 « ritaine, la Chananéenne étaient-elles déjà mortes au  
 « monde, quand elles trouvèrent le Seigneur? Il s'étend  
 « encore beaucoup sur la nécessité de s'unir à Dieu pour  
 « ne faire qu'une seule et même chose avec lui. Mais  
 « quand cela arrive, quand l'âme a reçu de Dieu cette  
 « faveur signalée, il ne peut plus lui dire de le chercher,  
 « puisqu'elle l'a déjà trouvé.

« Dieu me délivre de ces gens si spirituels qui veulent,

« sans examen et sans choix, ramener tout à la contem-  
 « plation parfaite. Avec tout cela, il faut pourtant lui  
 « savoir gré de nous avoir si bien expliqué ce que nous  
 « ne lui demandions pas. Voilà ce qu'on gagne à parler de  
 « Dieu : on en retire souvent le profit sur lequel on  
 « comptait le moins. C'est précisément ce qui est arrivé  
 « à don Laurent de Cepeda. Nous lui sommes bien  
 « obligés de ses vers et de sa réponse. Il en a dit plus  
 « qu'il n'en savait. En faveur de la petite récréation  
 « qu'il nous a donnée, nous lui pardonnons volontiers  
 « son peu d'humilité d'avoir voulu traiter des matières  
 « tellement au-dessus de sa portée, comme il en con-  
 « vient lui-même. Il mériterait pourtant d'être repris  
 « pour le bon conseil qu'il donne aux âmes dévotes, sans  
 « qu'elles le lui demandent, de pratiquer l'oraison de quî-  
 « tude, comme si la chose dépendait d'elles. Dieu veuille  
 « qu'il tire quelque profit de ses rapports avec des hommes  
 « si spirituels. Son ouvrage n'a pas laissé de me faire plai-  
 « sir, quoiqu'au fond je trouve qu'il a eu grande raison  
 « d'en être un peu honteux.

« Enfin, Monseigneur, on ne peut décider lequel de  
 « tous ces écrits est le meilleur, puisque, sans manquer à  
 « la justice, aucun n'est exempt de fautes. Veuillez dire à  
 « leurs auteurs qu'ils se corrigent ; et peut-être ne ferais-je  
 « pas mal de me corriger moi-même, afin de ne pas res-  
 « sembler à mon frère dans son défaut d'humilité ! Je  
 « m'arrête, Monseigneur, de peur de vous fatiguer avec  
 « mes extravagances ; je répondrai une autre fois à la  
 « lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je  
 « vous en remercie de tout mon cœur (1). »

(1) Tolède, Mars 1577.

M<sup>re</sup> Alvaro de Mendoza, ravi de la censure, obligea la Sainte de mieux faire que ses amis, et elle lui envoya sa réponse sous la forme d'un délicieux petit poème (1). Cet échange de lettres et de poésies préparait d'une manière providentielle l'évêque d'Avila à entrer dans les vues de Thérèse sur une question d'autre importance. Il était sous le charme de ce qu'il venait de lire, lorsque la sainte Mère, envoyée par le P. Gratien ou autorisée par le Provincial des Carmes Mitigés, vint de Tolède à son premier couvent et pria humblement M<sup>re</sup> Alvaro de Mendoza de bien vouloir traiter avec elle une affaire sérieuse. Il s'agissait de retirer le monastère de Saint-Joseph de la juridiction épiscopale pour le placer comme les autres couvents sous l'obéissance de l'Ordre (2). Cette différence de gouvernement dans une même Province pouvait avoir, tôt ou tard, des inconvénients. Il était à désirer que l'uniformité s'établît, surtout au moment où l'on travaillait avec tant d'ardeur à l'affranchissement de la Réforme. « Le prélat se montra d'abord très-opposé à  
« mon désir, nous raconte Thérèse. Néanmoins il pesa mes  
« raisons; comme il est éclairé et que Dieu nous assistait,  
« il en trouva même de plus fortes que les miennes. Il me  
« donna enfin son consentement. » Ajoutons que la récente promotion de M<sup>re</sup> Alvaro à l'évêché de Palencia lui rendait moins pénible un sacrifice sur lequel il n'avait jamais compté, sa bienveillance d'une part, l'attachement filial des Carmélites de l'autre, les assurant réciproquement de la constance de leurs rapports. Thérèse lui montra d'ail-

(1) Voir à la fin du volume : *Alma, buşcarta has in mi.*

(2) V. à la fin du volume : *Note sur l'établissement et le gouvernement des Carmélites de France.*

leurs que, si l'évêque d'Avila cessait d'être son supérieur, M<sup>gr</sup> Alvaro de Mendoza serait toujours son Père.

« Vous me parlez, Monseigneur, lui écrit-elle, des  
« nécessités auxquelles nous pourrions être exposées par  
« la suite, lorsque notre évêque ne se mêlera plus de nos  
« affaires ; que cela ne vous fasse pas de peine. Nos mo-  
« nastères tireront plus d'assistance les uns des autres  
« qu'ils n'en pourraient attendre de l'évêque, car il ne faut  
« pas que nous nous flattions d'en trouver beaucoup qui  
« aient pour nous l'amitié que vous nous portez. Tout  
« notre chagrin est d'être privées de votre présence. Du  
« reste, il ne paraît pas qu'il se soit fait chez nous aucun  
« changement. Nous vous sommes toujours également  
« soumises et vous devez toujours compter sur la même  
« soumission de la part de nos supérieurs, surtout du  
« P. Gratien à qui, semble-t-il, nous avons communiqué  
« notre filial attachement pour Votre Grandeur (1). »

Thérèse et ses filles gardèrent le cœur et les bonnes grâces de leur saint évêque. Abandonnant ses autres droits, il retint seulement celui d'être enterré dans la chapelle qu'il leur avait fait bâtir près de leur premier petit sanctuaire si incommode et si étroit. Avant de s'éloigner d'Avila, il désigna la place de son tombeau, et, à côté, en choisit une autre pour la sépulture de la Sainte. Il obtint même du P. Gratien la promesse écrite que, si Thérèse mourait en voyage ou dans un autre monastère, son corps serait transporté à Saint-Joseph et inhumé au lieu marqué, dispositions en dehors des plans de la Providence, mais qui n'en montrent pas moins quelle vénération pro-

(1) Avila, Août 1577.

fonde M<sup>er</sup> Alvaro avait vouée à notre Sainte. Aussi, pouvant tout lui dire et tout lui demander, Thérèse ne le laissa pas sortir de son évêché sans implorer une faveur d'adieu, non pour elle qui n'avait jamais besoin de rien, mais pour un ancien et fidèle ami, Maître Gaspar Daza, qui marchait plus vite dans le chemin de la perfection que dans la voie des honneurs.

« Je ne sais, Monseigneur, comment m'y prendre pour  
 « recommander à Votre Grandeur l'affaire de Maître Daza.  
 « Je souhaiterais bien que vous pussiez faire quelque  
 « chose pour lui, et, si peu que ce fût, j'en aurais tou-  
 « jours bien de la joie. Je connais son attachement pour  
 « vous et je lui ai ouï dire qu'il vous aimait tant que, s'il  
 « croyait vous causer le moindre déplaisir en vous priant  
 « de lui faire du bien, il se résoudrait volontiers à vous  
 « servir sans jamais rien vous demander. Mais cela n'em-  
 « pêche pas qu'il ne soit un peu mortifié et qu'il ne se  
 « plaigne de son peu de bonheur, lorsqu'il voit les grâces  
 « que vous avez faites et que vous faites tous les jours à  
 « d'autres qu'à lui. Il écrit à Votre Grandeur au sujet du  
 « canonicat et il espère que, si quelque chose vient à  
 « vaquer avant votre départ, vous voudrez bien l'en gra-  
 « tifier et le laisser content. Pour moi, j'en aurais d'autant  
 « plus de satisfaction que je suis persuadée que vous  
 « feriez en cela une œuvre agréable à Dieu et aux hommes,  
 « et, en vérité, vous le lui devez... Au bout du compte,  
 « Monseigneur, tout le monde n'est pas obligé de vous  
 « aimer de la même manière que vos Carmélites qui ne  
 « demandent rien sinon que vous les aimiez et que Dieu  
 « vous conserve de longues années (1). »

(1) Avila, Août 1577.



Ainsi la charitable Sainte servait-elle de trait d'union entre des hommes placés dans les plus diverses conditions de la vie, mais qu'elle honorait également du titre d'amis. Et ce n'était point là sur ses lèvres une expression vulgaire. Que ce fût un marchand comme Alphonse Ramirez, un pauvre comme le bon Andrado, un grand comme le duc d'Albe, ou bien même un docteur, un pontife, un prince, son ami pouvait compter sur un dévouement inépuisable, sur un zèle discret, mais persistant, qui ne cesserait de le poursuivre pour le jeter plus avant dans les bras de Dieu. Car le Seigneur était toujours de moitié dans ses amitiés (1). On comprend donc qu'elle n'en eût jamais assez et qu'elle ouvrît largement son cœur à tous ceux qui venaient y frapper.

Les quatre cents lettres qui nous ont été conservées ne forment évidemment qu'une faible partie de son immense correspondance (2) : cependant que de noms s'y retrouvent ! Aujourd'hui elle presse Diego Hurtado de Mendoza de chercher dans le service du Roi du ciel un honneur moins

(1) « Quel bon sujet, Seigneur, pour être de nos amis ! » T. I., p. 278.

(2) *Boll.*, n° 1479. Le P. Gratien et la Mère Marie de Saint-Joseph gardèrent les lettres de la sainte Mère avec un religieux respect ; malheureusement ses autres correspondants ne songèrent point à en former des collections qui auraient été si instructives et si précieuses. Les Carmélites d'Espagne ont recueilli non sans peine et conservent de nos jours la plupart des autographes qui ont été publiés. Vic. de la Fuente, t. II, *Préliminaires*.

On peut regretter en particulier la perte de presque toutes ses lettres aux dames du monde. Son intimité avec la duchesse d'Albe, la duchesse de la Cerda, dona Marie de Mendoza, laisse à penser qu'elle leur écrivit souvent, et à peine dix ou douze de ces lettres nous sont-elles parvenues. Le P. Gratien réunit du moins avec les siennes celles que sa mère, dona Juana Dantisco, eut le bonheur de recevoir.

éphémère que celui de ses victoires; demain elle porte ses consolations à un autre disgrâcié plus illustre encore, au puissant duc d'Albe, Ferdinand Alvaro, qui expie dans la prison d'Uzeda un acte légitime de son indépendance privée (1). Elle encourage son ancien disciple de l'Université de Salamanque, don Teutonio de Bragance, à recevoir humblement, mais sans pusillanimité, le fardeau de l'épiscopat. Elle déclare franchement à un autre prélat vénéré qu'il manque encore quelque chose et quelque chose d'essentiel à sa perfection : la pratique fidèle de l'oraison. Elle lui trace une méthode complète à laquelle se soumet aussitôt ce Révérendissime Père de son âme qui n'est autre que le docteur Velasquez devenu évêque d'Osma. S'agit-il de complimenter le grand orateur de son siècle, le P. Louis de Grenade, d'obtenir quelque grâce de l'Inquisiteur, l'archevêque de Tolède, ou de présenter une requête au Roi, elle écrit avec la même facilité : son tact exquis, son sentiment profond des convenances ne lui enlèvent rien de son naturel. Elle est humble toujours, aimable avec tous, respectueuse quand il le faut, flatteuse ou servile jamais. Son ton garde au contraire une certaine

(1) Le duc d'Albe avait marié son fils don Fadrique contre le gré de Philippe II qui eût préféré une autre alliance. Les lettres que la Sainte lui envoya durant sa captivité ont été perdues comme tant d'autres; mais nous voyons par celle qu'elle adresse au P. Gralien, en Janvier 1580, qu'elle lui écrivit deux fois à Uzéda. De plus, le P. Barthélemy de Médina réussit à se procurer une copie du manuscrit de la *Vie* et la fit remettre au duc. « Cette lecture ranima toute la vivacité de sa foi. Il admira un nouvel héroïsme devant lequel celui des guerriers est peu de chose, et, à l'école de la Sainte, le chrétien chez lui s'éleva au niveau du grand capitaine. Il était dans ces sentiments lorsqu'il sortit de sa prison d'Uzeda pour aller conquérir le Portugal à l'Espagne. » (Note du P. Bouix, t. III, p 127.)

liberté qui lui sied bien avec les grands ; elle rend honneur en leur personne à la dignité dont le Ciel les a revêtus, mais conserve le droit de leur rappeler que leur véritable grandeur, c'est de servir Dieu et de s'abaisser devant lui.

Cette franchise de notre Sainte devenait intrépide en face de l'injustice. On sait qu'entre tous les Ordres religieux, elle aimait la Compagnie de Jésus. Or, le Provincial de Castille, le P. Jean Suarez, lui écrivit un jour une lettre de reproches où il l'accusait de vouloir entraîner son ancien confesseur d'Avila, le P. Gaspar de Salazar, à quitter la Compagnie pour entrer dans l'Ordre des Carmes. En effet, le P. Gaspar, touché des épreuves endurées par la famille de Thérèse, songeait réellement à se revêtir de cet habit méprisé pour souffrir davantage et mettre au service de la Sainte les ressources de son dévouement. C'était, sinon une inspiration divine, du moins le rêve d'un grand cœur où le religieux pensait lire la devise de son Père Ignace : *Ad majorem Dei gloriam*. Thérèse avait-elle eu la moindre influence sur sa détermination ? Le supposer, c'était la croire capable d'une ingratitude révoltante ; et le laisser croire eût été de sa part une indécatesse. Elle proteste donc, elle s'indigne et sa plume, d'ordinaire si saintement aimable, trace ces lignes énergiques :

« Je suis bien surprise, je vous l'avoue, mon Révérend  
 « Père, de la lettre que le P. Recteur m'a remise en votre  
 « nom. Vous dites que je veux persuader au P. Gaspar de  
 « Salazar de quitter la Compagnie de Jésus pour passer  
 « dans notre Ordre ; et vous ajoutez que je prétends l'y  
 « entraîner en le persuadant que j'ai reçu de Notre-Sei-  
 « gneur une révélation à ce sujet. Quant au premier point,

« loin d'avoir conseillé ce changement, je ne l'ai jamais  
« désiré. Et à la première nouvelle, qui ne m'est pas même  
« venue directement de ce Père, j'en fus très-peinée et  
« presque malade... Quant à la révélation, j'ignore si le  
« P. de Salazar en a eu quelqu'une : je n'ai reçu aucune  
« lettre de lui. Mais, quand j'aurais eu moi-même ce rêve,  
« comme Votre Paternité l'appelle, certes, je ne suis pas  
« assez imprudente pour conseiller un changement de  
« cette importance sur un pareil fondement; je vous  
« réponds même que le P. de Salazar n'en aurait jamais  
« rien su... Il faut, dites-vous, mon Révérend Père, que  
« les supérieurs vérifient ce qui en est : oui, sans doute,  
« et ce sera bien fait. S'ils constatent que notre amitié est  
« grande (je ne le nierai jamais), ils verront aussi qu'elle  
« est fort ancienne; et l'on sait qu'il y eut un temps où  
« j'avais bien plus besoin de secours qu'aujourd'hui, sur-  
« tout lorsque notre Réforme ne comptait que deux Reli-  
« gieux. C'était alors le moment de solliciter le change-  
« ment du P. de Salazar et non maintenant que nous  
« avons, grâce à Dieu, plus de deux cents Pères Déchaus-  
« sés : parmi eux il ne manque pas de personnes capables  
« de diriger notre pauvre petite famille.

« Vous dites encore, mon Révérend Père, que j'ai écrit  
« des lettres pour semer le bruit que vous opposiez à  
« ce changement. Ah! que Dieu ne m'écrive point dans le  
« Livre de Vie si seulement j'y ai pensé. Pardonnez-moi  
« cette hyperbole : je veux prouver à Votre Paternité que  
« je traite avec la Société de Jésus comme quelqu'un qui  
« la porte dans son âme et qui donnerait sa vie pour elle.  
« Non, je ne puis le croire, jamais le Seigneur ne per-  
« mettra que sa Compagnie, je ne dis pas pour un motif

« aussi léger, mais même pour les sujets les plus graves,  
« agisse en rien contre l'Ordre de Notre-Dame; et, s'il le  
« permettait, je craindrais que ce que l'on gagnerait d'un  
« côté, on ne le perdît de plusieurs autres. De ce souverain  
« Roi nous sommes tous vassaux. Plaise à Sa Majesté que  
« les uns ou les autres, ses compagnons ou les enfants de  
« sa Mère, nous soyons tous des soldats courageux, ne  
« songeant qu'à suivre son étendard et à remplir ses  
« ordres... Dieu vous conserve de longues années, mon  
« Révérend Père! Je sais que vous avez toujours été bon  
« pour nous : aussi, malgré ma misère, je vous recom-  
« mande instamment à Notre-Seigneur. Je supplie Votre  
« Paternité de bien vouloir en faire autant pour moi. Il y  
« a six mois que les peines et les persécutions ne cessent  
« de pleuvoir sur cette pauvre vieille, et, parmi ces peines,  
« je ne regarde pas comme la moindre celle que me cause  
« maintenant cette affaire. Du reste, j'en donne ma parole  
« à Votre Paternité, pas plus dans l'avenir que par le  
« passé, je ne dirai ni ne ferai jamais rien dire au P. de  
« Salazar qui puisse le porter à exécuter un pareil  
« dessein (1). »

Le Provincial désabusé regretta ses mauvais soupçons; il chargea le Recteur, qui lui avait déjà servi d'intermédiaire, de présenter ses excuses à la Sainte, en la priant d'écrire au chef de son Ordre, sans doute au P. Gratien, de défendre d'admettre le P. de Salazar dans aucun monastère de la Réforme. Avec sa douce fermeté et toute sa grandeur d'âme, notre Sainte répondit : « Dieu sait, mon  
« Révérend Père, que je vous ai déclaré la vérité sans

(1) Avila, 10 Février 1578.

« détour. C'était à mon avis tout ce que l'honneur et la  
 « religion me demandaient. Aller plus loin serait manquer  
 « à l'un et à l'autre et commettre une grande injustice  
 « envers quelqu'un à qui je dois bonne amitié, surtout  
 « étant certaine, comme je le suis, que le P. de Salazar  
 « ne fera rien sans l'agrément de son Provincial. Ainsi  
 « donc que ce Révérend Père l'arrête et lui refuse sa  
 « permission. Quant à moi, je ne ferais que porter atteinte  
 « à un vrai serviteur de Dieu en le diffamant dans nos  
 « monastères. Car ne serait-ce pas une grave injure de  
 « dire qu'il entreprend une chose qu'il n'exécuterait pas  
 « sans offenser Dieu. J'ose le dire à Votre Révérence,  
 « lorsque j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire, le Sei-  
 « gneur m'accorde assez de courage pour supporter ce qu'il  
 « en peut résulter de plus fâcheux. J'ai commis contre la  
 « divine Majesté des offenses méritant un plus grand  
 « châtement que toutes les peines dont je serai jamais  
 « accablée. Il me paraît toutefois que je n'ai pas donné  
 « sujet à la Compagnie de Jésus de me les procurer (1). »

Le différend s'apaisa bientôt. Grâce sans doute aux prières de Thérèse, le P. de Salazar comprit que, pour l'honneur de la Compagnie et dans l'intérêt même de l'Ordre de Notre-Dame, il devait rester fidèle à ses premiers vœux. Il abandonna son dessein, mais demeura toujours l'ami de la Sainte (2), le serviteur dévoué des Carmes et des Carmélites.

(1) Avila, Février 1578.

(2) Thérèse lui obtint à diverses reprises des grâces particulières. Dans une circonstance très-pénible, bien qu'il fût éloigné d'elle de plusieurs lieues, il la vit apparaître dans sa cellule : elle lui transmit de la part de Notre-Seigneur des avis et des encouragements et le laissa comblé de consolation. *Boll.*, n° 1334.

Thérèse vient de nous dire qu'elle soutenait ce démêlé au moment où les peines et les tribulations l'accablaient de toutes parts, c'est-à-dire dans la dernière période de la lutte dont nous avons raconté l'issue. Il est temps de reprendre la suite des événements et de fermer, non sans regret, une correspondance trop peu connue, où il faut cependant chercher dans toute sa plénitude l'esprit de la Sainte avec « sa grâce touchante et son austère simplicité (1) ». Nous avons essayé d'en tirer quelques-unes des notes qui viennent y vibrer tour à tour : l'amitié, le zèle, la prudence, la gaieté, les saillies d'un esprit heureux, d'une imagination vive, candide, les élans d'un cœur sans vieillesse, la dignité d'une grande âme : notes diverses auxquelles l'amour divin donne toujours un ton surnaturel. Nous plaindrions ceux qui devraient se contenter de nos fragments et ne pourraient chercher, par une lecture suivie, à entrer dans l'intimité de sainte Thérèse (2).

(1) Mgr Freppel.

(2) L'abandon de sa correspondance s'affirme lui-même dans les lignes suivantes adressées à don Laurent : « Ne prenez pas la peine de relire les lettres que vous m'écrivez. Je ne relis jamais les miennes. Quand vous y trouverez quelques fautes, corrigez-les ; j'en ferai autant pour les vôtres. On voit tout de suite la pensée. Le reste est temps perdu et n'aboutit à rien. » Et ces lettres cependant, écrites au courant de la plume, sans phrases, sans réticences, sans un retour sur elle-même, au milieu d'affaires pressantes, entre un visiteur qui la réclame et la cloche qui l'appelle à l'office, ces lettres nous restent « immortal monument d'une sagesse qui tient du génie, trésor inépuisable d'avis appropriés à toutes les situations, de maximes, de règles où éclate avec l'art de gouverner une science consommée du cœur humain, ... recueil peut-être sans rival pour le charme du style et la profondeur de la pensée. » (Mgr Freppel.) V. l'édition française des Lettres de sainte Thérèse traduites par le P. Bouix.

## CHAPITRE XXVIII.

### Les travaux de la dernière heure.

---

On sait déjà que le bref du Nonce, publié le 1<sup>er</sup> Avril 1579, affranchissait la Réforme thérésienne de la juridiction des Carines Mitigés, mais lui donnait pour supérieur Provincial le P. Ange de Salazar, en attendant que la Cour de Rome eût jugé l'affaire en dernier ressort (1). Le P. Ange comprit qu'il s'agissait simplement pour lui de remplir un intérim, et, loin de s'arroger des droits plus étendus, il laissa la sainte Mère et le P. Gratien gouverner en son nom. Homme droit et bon, il ne s'était montré dur quelquefois que par faiblesse. Devenu maître de lui-même, il s'estima heureux de pouvoir seconder une œuvre qu'il avait combattue à regret (2).

(1) *Boll.*, n<sup>o</sup> 878.

(2) Le P. Ange de Salazar vécut encore de longues années et fut appelé comme témoin à Valladolid, aux premières informations du procès de la canonisation de notre Sainte. En attestant la sainteté de la Mère, il rendit



Dès les premiers jours du mois d'Avril, Thérèse dit adieu à ses filles de Tolède et prit la route d'Avila, afin de passer les fêtes de Pâques au monastère de Saint-Joseph. C'était bien, en effet, la joie pascale que ce retour triomphant de la sainte Mère dans sa première solitude. Elle venait y reposer son âme, y rafraîchir son cœur après l'orage; et, sentant que le vase fragile de son corps, usé par une vie de souffrance, était près de se rompre, elle venait aussi dans le silence et la retraite demander à Dieu ce qu'il attendait d'elle avant de la rappeler à lui.

Ses infirmités ordinaires s'étaient accrues depuis quinze mois de la perte presque complète de l'un de ses membres. Vers la fin du mois de Décembre 1577, montant un soir les degrés qui conduisaient au chœur (1), elle avait été saisie subitement de vertige, renversée en arrière par une force invisible et précipitée jusqu'au bas des degrés. Les sœurs, accourues au bruit de la chute, osaient à peine la relever : elles la crurent morte. La Sainte les rassura : le bras gauche seul était cassé. « Ma Mère, s'écria l'une des sœurs, c'est le démon qui vous a poussée sans doute.

à celle de son œuvre un témoignage qui l'honore lui-même : « Je déclare que j'ai connu la Mère Thérèse étant religieuse de l'Incarnation, pendant plus de vingt ans, jusqu'à ce qu'elle en sortit pour fonder les monastères de Carmélites Déchaussées. J'étais Provincial à cette époque, et, connaissant l'esprit et le saint zèle qui lui faisaient embrasser une telle entreprise, après plusieurs difficultés, je lui donnai licence de commencer ladite Réforme; je l'accompagnai même dans quelques-unes de ses Fondations. Je puis assurer que Dieu a été ainsi bien glorifié et qu'il l'est encore. Comme Provincial, j'ai visité les monastères qu'elle a établis, et je sais quel en est l'esprit religieux, avec quelle ferveur et quelle pureté la Règle y est observée, de sorte que ses Carmélites paraissent être plutôt des anges que des femmes. » N° 72. *Informations*. Vic. de la Fuente, t. II, p. 411.

(1) *Boll.*, n° 786.

— Oui, ma fille, répondit-elle, et il aurait été bien plus loin si Dieu le lui eût permis. »

On envoya chercher une femme douée, disait-on, du talent de remettre parfaitement en leur place les membres déboîtés. Cette femme demeurait à Médina ; de plus, elle était malade : elle se contenta d'envoyer ses ordonnances et de dire que, lorsqu'elle serait guérie, elle se rendrait près de la Sainte. Sa maladie dura quatre mois : pendant ce temps, Thérèse souffrait le martyre. Le moindre mouvement lui causait des douleurs intolérables, ce qui ne l'empêchait ni de suivre les exercices réguliers ni de traiter ses affaires. A ceux qui s'informaient de son état, elle répondait gracieusement : « Je suis mieux, Dieu merci... j'irai sans peine jusqu'au bout avec les soins que l'on me prodigue, » et, selon son habitude de prendre les choses du meilleur côté, elle bénissait la Providence de ce que, « par une grâce particulière, son accident ne fût point arrivé au bras droit. » Enfin, au mois d'Avril 1578, on tenta l'opération. La Sainte pensa qu'elle serait très-douloureuse, et, pour ménager la tendresse de ses filles, elle les envoya prier au chœur, tandis qu'elle se livrait seule aux mains plus rudes qu'habiles de la femme de Médina.

Celle-ci avait amené avec elle une autre villageoise : l'une et l'autre se mirent à tirer de toutes leurs forces sur le bras que le temps écoulé depuis la fracture avait noué et raccourci. La pauvre Sainte se mourait de douleur ; mais, au lieu de gémir, elle pensait aux tortures qu'avait endurées Notre-Seigneur quand on lui étendit les bras sur la croix. L'opération terminée, elle fit ouvrir les portes de l'infirmerie aux religieuses qui, en entrant, remarquèrent

son air joyeux. Elle semblait revenir d'une fête. « Pour rien au monde, leur dit-elle, je n'aurais voulu perdre une si bonne occasion de souffrir (1). » L'occasion devait durer longtemps : l'usage de son bras ne lui fut qu'imparfaitement rendu et un autre accident, aggravant les suites du premier, la rendra bientôt tout à fait infirme.

Avec ce bras perclus et les forces épuisées de ses soixante-quatre ans, après les fatigues et les peines des années précédentes, n'était-il point permis à la sainte Mère de désirer un peu de repos? Elle pouvait, sans sortir du couvent de Saint-Joseph, diriger les affaires de l'Ordre, correspondre avec les délégués de Rome, traiter avec la Cour de Madrid, et, ces lettres expédiées, jouir de la vie du Carmel, des délices de la solitude qu'elle procurait aux

(1) Ribéra. — *Boll.*, n° 1289. — Huit jours après l'opération, la Sainte écrivait au P. Gratien : « O mon cher Père, j'allais oublier de vous dire que la femme est enfin venue remettre mon bras cassé. La Prieure de Médina s'est empressée de me l'envoyer : il lui en a coûté bien de l'argent et à moi bien du mal. Comme j'avais le poignet perdu à cause du long temps écoulé depuis la chute, la douleur que cette femme m'a causée a été terrible. Je me réjouissais néanmoins au milieu de mes maux de pouvoir participer tant soit peu aux souffrances de Notre-Seigneur. On prétend que je suis guérie, quoiqu'on ne puisse pas s'en assurer entièrement : je remue la main et je puis la lever jusqu'à la tête. Il se passera néanmoins encore bien du temps avant que j'en aie un parfait usage. Si l'on avait différé davantage d'y remédier, je serais, dit-on, demeurée estropiée le reste de mes jours. En réalité, cela ne m'aurait pas donné beaucoup de peine, si c'eût été la volonté de Dieu. Tout le monde courait avec tant d'empressement au logis de mon frère, pour voir cette femme et avoir des nouvelles, qu'il en était accablé. Je puis vous assurer, mon cher Père, que, depuis votre départ, je n'ai pas mal souffert de toutes manières. Parfois le corps est abattu et l'âme un peu affaiblie, quand les maux viennent ainsi les uns sur les autres ; mais la volonté, autant que j'en puis juger, demeure en bon état. »

autres sans les goûter elle-même. Peut-être en eut-elle un instant l'espoir ; il s'envola bien vite.

La veille de la Pentecôte, elle s'était retirée au fond de l'un des ermitages du jardin, celui de Nazareth. L'Esprit-Saint lui accordait toujours en ces fêtes quelque grâce particulière ; cette fois elle entra dans un grand recueillement pendant lequel le Seigneur lui dit : « *Ma fille, recommande de ma part aux Carmes Déchaussés de bien observer quatre choses :*

« *Premièrement, qu'il y ait entre les supérieurs uniformité de sentiments ;*

« *Secondement, malgré le grand nombre des maisons, qu'il y ait peu de religieux dans chacune ;*

« *Troisièmement, qu'ils aient peu de rapports avec les séculiers et seulement pour le bien des âmes ;*

« *Quatrièmement, qu'ils enseignent plus par leurs œuvres que par leurs paroles (1).*

Le Ciel laissait ainsi pressentir à la sainte Mère que sa vie apostolique allait recommencer. Il lui fallait reprendre son bâton de voyage et porter aux monastères de la Réforme non seulement le dernier oracle du souverain Maître, mais tant d'autres enseignements qu'elle avait reçus pour eux. Depuis quatre ans on n'avait pu songer qu'à la résistance. Il était temps maintenant de concentrer sur l'organisation intérieure de l'Ordre les efforts généraux et individuels, de sonder les blessures reçues dans la lutte et d'y apporter remède, d'oublier enfin les souvenirs amers et toutes les agitations du passé, pour se

(1) *Boll.*, n° 837. — Ces paroles ont été écrites en lettres d'or sur les murs de l'ermitage de Nazareth et les Carmes Déchaussés les ont insérées dans leurs Constitutions.

retremper dans l'esprit de solitude, de pénitence, d'oraison, pour retrouver l'air pur et les sereines hauteurs du Carmel.

Thérèse comprenait mieux que personne ces nécessités de l'heure présente; mais, par rapport aux Carmes Déchaussés, elle comptait sur les talents du P. Gratien, sur la sainteté du P. Jean de la Croix, qui venait de passer du monastère du Calvaire à la solitude de Baëce, entraînant partout après lui ses novices et ses frères sur les pas de Jésus crucifié. Quant aux Carmélites, des Prieures comme les Mères Anne de Jésus, Marie de Saint-Joseph, Marie de Saint-Jean-Baptiste, Anne de Saint-Albert lui semblaient non moins capables de gouverner leurs couvents. Son humilité lui persuadait qu'elle-même ne devait plus exercer de charge. Aussi, lorsqu'elle reçut du P. Ange de Salazar une obédience pour visiter le monastère de Malagon et y remplir, au moins momentanément, l'office de Prieure, elle en porta ses plaintes au P. Gratien : « Voyez, mon Père, par la lettre ci-jointe, ce que l'on « veut faire de la pauvre petite vieille... je ne suis plus « propre à cela et je tremble de manquer au service de « Notre-Seigneur. Priez-le donc ce divin Maître que je le « contente toujours. Après cela advienne que pourra. Plus « de peine, plus de mérite. »

Sur ses représentations, le P. Ange lui permit de choisir une autre Prieure pour les Carmélites de Malagon; il la pria néanmoins de visiter ce monastère où le souvenir de la Mère Briande avait laissé une certaine agitation et de trop vifs regrets. Lorsque les autres Carmels apprirent la faveur accordée à Malagon, ils conjurèrent le Provincial d'enjoindre à la sainte Mère de les visiter à

leur tour. Le P. Ange lui envoya une seconde obédience qui traçait son itinéraire d'Avila à Malagon et lui ordonnait de passer par Médine, Valladolid, Albe et Salamanca.

Le 25 Juin, suivie de sa fidèle compagne, sœur Anne de Saint-Barthélemy, Thérèse sortit d'Avila prête à travailler et à souffrir tant qu'il lui resterait un souffle de vie : elle ne devait plus, en effet, se reposer que sur son lit de mort. Aux couvents de Médine et de Valladolid, elle n'eut à recueillir que des consolations : tout prospérait entre les mains de la Mère Marie-Baptiste, « très-attentive aux intérêts de sa maison (1) » et non moins entendue à la direction des âmes. Thérèse, devinant quel accueil l'attendait près d'elle, avait pris ses mesures afin d'être reçue sans éclat. « Je vous le demande en grâce, lui avait-elle écrit, « recevez-moi sans bruit et sans appareil. Plus je vais, « plus cet apparat de réception me devient pénible ; cela « me mortifie beaucoup au lieu de me faire plaisir, et j'en « suis confondue, sachant que je mérite si peu ce que l'on « fait pour moi. Dites-le bien à nos sœurs (2). » Les religieuses obéirent ; elles sacrifièrent leurs couplets et leurs compliments. La sainte Mère ne put arrêter de même les effusions de leur amour filial et ce furent des transports de joie qui ne l'humilièrent pas moins, mais la touchèrent davantage.

Son obédience portait qu'elle séjournerait peu de temps dans ces deux maisons. Le mois y passa et si vite que de part et d'autre on ne pouvait se quitter au bout.

(1) Avila, 10 Juin 1579.

(2) Avila, 21 Juin 1579.

Chaque religieuse demandait à la Sainte de la voir en particulier. Les plus jeunes sœurs, comme Casilde de Padilla, devenue Casilde de la Conception, et Marie de Saint-Joseph, sœur du P. Gratien, venaient après la Prieure verser tous les secrets de leurs âmes innocentes dans le cœur de leur Mère : elles sortaient de ces entretiens brûlantes d'amour et avides de sacrifices. Thérèse disait à chacune la vérité sans détour. A sa nièce la première, à sa chère Marie-Baptiste, elle exprimait le vœu que son séjour près d'elle « servît à la rendre moins attachée à sa volonté. » Quant à Casilde, il était difficile de rencontrer une âme plus droite, plus douce et plus charmante. « C'est une petite sainte ! » s'écriait Thérèse, sans prévoir que la pauvre enfant lui serait bientôt enlevée.

Le dernier jour de Juillet, Thérèse avertit ses bien-aimées filles de Valladolid qu'elle les quitterait le lendemain matin. Les larmes coulaient déjà de tous les yeux quand la sœur Anne de Saint-Barthélemy se trouva prise subitement d'un mal violent. Les symptômes étaient graves. On pensa que la sainte Mère ajournerait son départ et attendrait la guérison de sa compagne ; mais l'obéissance l'appelait ailleurs, et, quoi qu'il lui en coûtât, elle dit qu'elle prendrait une autre sœur. Vers minuit, elle se rendit à l'infirmierie et s'approcha de la malade : « Dormez-vous, ma fille ? » Anne, brûlante de fièvre, sortait d'un sommeil lourd et agité : « Oui, je dormais, ma Mère. — Levez-vous, reprit la Sainte, voyons comment vous êtes. » Sœur Anne obéit : la fièvre la quitte aussitôt ; elle s'agenouille joyeuse aux pieds de Thérèse qui la relève : « Remercions Dieu, ma fille : je

l'ai bien supplié de vous rendre la santé ; nous allons partir ensemble (1). »

Thérèse reprit son chemin par Médine, séjourna durant quarante-huit heures seulement au fervent monastère d'Albe : elle avait hâte d'atteindre Salamanque où ses religieuses souffraient toujours dans leur maison malsaine, moins de l'insalubrité du lieu que des tracasseries de l'ancien propriétaire Pierre de la Vanda. « On ne saurait « croire, écrit la Sainte, tous les chagrins que cet homme-là « nous donne. Priez Notre-Seigneur qu'il nous trouve une « autre maison et à bon compte. » Elle passa deux mois en recherches et en pourparlers qui se terminèrent par une déception : une parole donnée fut retirée ; un contrat signé, annulé, et les pauvres Carmélites durent rester dans leur demeure à la merci du gentilhomme mécontent. La sainte Mère s'éloigna préoccupée d'une situation à laquelle elle ne put remédier que du haut du ciel, mais bien consolée par le courage et la gaiété de la Prieure et de ses filles.

Un touchant miracle, encore en faveur de la sœur Anne, avait signalé son passage dans ce monastère. Les lettres poursuivaient Thérèse de ville en ville : à Salamanque elle en fut si accablée qu'elle passait une partie des nuits pour y répondre. Anne, témoin des fatigues de sa Mère, s'en plaignait au Seigneur. Or, un soir, voyant la sœur regarder avec tristesse la table couverte de papiers qui annonçaient une longue veille, la Sainte lui dit : « Que voulez-vous, ma fille ? Si vous saviez écrire, vous me viendriez en aide. — Eh bien ! ma Mère, s'écria la sœur Anne dans l'élan de

(1) *Boll.* n° 845. — Ribera, liv. IV, ch. XXII.



sa foi et de son amour filial, que votre Révérence me le commande, et, ce que je ne sais pas faire, je l'apprendrai. » Thérèse sourit et choisit parmi les lettres qu'elle avait devant elle une feuille écrite de main de maître : « Soit, ma fille, essayez d'imiter ces caractères. » Anne les regarda : elle ne put même pas les épeler. « Ma Mère, reprit-elle, donnez-moi plutôt quelques lignes de votre écriture ; c'est comme vous que je voudrais écrire. » La Sainte écrivit deux lettres et les lui remit. Sœur Anne les copia aussitôt d'une manière très-lisible et, à la suite, elle composa elle-même une troisième lettre adressée aux sœurs de Saint-Joseph d'Avila. Depuis lors, l'humble petite converse eut la joie de seconder sa sainte Mère dans le travail de la correspondance (1).

Le séjour de Malagon fut encore plus laborieux que celui de Salamanque. Là aussi il fallait changer de demeure. Ce changement eut lieu le 8 Décembre, sous la protection de Notre-Dame. D'une maison étroite et triste on passa dans un bâtiment neuf, bien exposé. « La joie de nos chères « filles est grande, mon Père, écrit notre Sainte au P. Gra- « tien ; en les voyant, on dirait ces petits lézards qui en été « sortent de l'ombre pour jouir du soleil. » C'était surtout du soleil de la paix et de la charité qu'elle voulait inonder les âmes. Chose nouvelle dans un Carmel de sainte Thérèse, mais inévitable sur la terre, il y avait des nuages à l'intérieur du couvent. La Vice-Prieure, qui exerçait l'autorité depuis le départ de la Mère Briande, se plaignait d'être peu respectée. De loin, Thérèse lui donnait raison ; quand elle examina de près sa manière de gouverner, elle

(1) *Boll.*, n° 846. — Yepes.

reconnut qu'elle lui avait accordé trop de confiance. « Paul et moi, nous sommes bien en faute, écrit-elle au « P. Gratien : veuillez lui dire de s'en confesser ; quant à « moi, c'est déjà fait. Nous n'aurions pas dû nous confier « autant en quelqu'un d'aussi jeune. Avec son besoin de « remuer, la bonne fille bouleversait tout... et, malgré « ses excellentes intentions, elle faisait de grands ra- « vages (1). » A la place de cette Prieure remuante et inconstante, Thérèse en mit une autre qui, par son calme et sa prudence, gagna bientôt l'estime, puis l'affection de la Communauté.

C'était de son lit de douleur que la sainte Mère travaillait ainsi au bien des âmes. Une attaque de paralysie, suivie d'accidents graves, la retint près de deux mois sans mouvement. Le contact de la souffrance, qui débilité les âmes faibles, rendait toujours la sienne plus ardente et plus forte : c'est ce qui explique comment le Ciel choisit un pareil moment pour l'obliger à reprendre l'œuvre des Fondations.

Sur les confins de la Nouvelle-Castille, dans la petite ville de Villeneuve de la Xara, neuf pieuses demoiselles s'étaient réunies depuis cinq ans au fond d'une maisonnette, bâtie près d'une pauvre chapelle décorée du nom de l'ermitage Sainte-Anne (2). Elles y vivaient en

(1) Malagon, Décembre 1579.

(2) Cette chapelle avait été bâtie, vingt ans auparavant, en l'honneur de Sainte-Anne par le chanoine Jacques de la Guadalascara. « Né à Zamara, il avait été quelque temps dans l'Ordre des Carmes. Afin de propager le culte de Sainte-Anne, il entreprit le voyage de Rome et en rapporta de grandes indulgences pour le sanctuaire qu'il avait érigé en son honneur. En mourant, il ordonna par testament que sa maison et tout son bien seraient employés à fonder un couvent de religieuses de Notre-Dame du

retraite et en oraison, récitant l'office en commun avec des peines extrêmes, car leurs bréviaires étaient tous différents les uns des autres et une seule parmi elles savait bien lire; elles jeûnaient, travaillaient, observaient enfin de leur mieux ce qu'elles connaissaient de la règle du Carmel. A différentes reprises, elles avaient écrit des lettres pressantes, envoyé même des messagers vers notre Sainte pour la conjurer de les admettre au nombre de ses filles. Leur curé, le docteur Ervias joignit ses instances aux leurs. Thérèse, alors prisonnière, ne pouvait rien promettre; de plus, l'entreprise ne lui souriait guère. Cette communauté déjà nombreuse, composée de personnes habituées depuis des années à suivre leurs dévotions particulières, ne l'effrayait pas moins que l'insuffisance des ressources et l'éloignement du lieu.

Les neuf demoiselles prirent leur sort en patience tant que dura la captivité de la Sainte; lorsqu'elles surent sa délivrance, leurs instances recommencèrent. A trois lieues de Villeneuve s'élevait un monastère de Carmes Déchaussés, le couvent de Notre-Dame-du-Secours. Le docteur Ervias, lié avec le Prieur, le P. Gabriel de l'Assomption, l'intéressa aux ermites de Sainte-Anne. Le P. Gabriel consentit à se faire leur ambassadeur et, franchissant, malgré les frimas de Décembre, les vingt-six lieues qui le séparaient de Malagon, il vint prier Thérèse de recevoir dans l'Ordre de Notre-Dame des âmes qui le méritaient par leurs vertus et l'ardeur de leurs désirs. Il échoua

Mont-Carmel : que si cette fondation ne pouvait avoir lieu, un chapelain attaché à l'ermitage y disait toutes les semaines quelques messes, mais que cette dernière obligation cesserait dès que le monastère serait fondé.»  
*Fondations*, ch. XXVIII.

comme les autres ; toujours arrêtée par la crainte que les neuf demoiselles n'eussent quelques travers de vieilles filles et ne conservassent en religion un certain esprit de parti, la Sainte, ne voulant donner ni promesse ni refus, demanda le temps de recommander l'affaire à Dieu. Notre-Seigneur ne laissa pas attendre sa lumière. Après une communion fervente, « mon adorable Maître, « raconte la Sainte, m'adressa de grands reproches et « me pressa d'accepter la Fondation. O souverain pou- « voir des paroles de Dieu ! Non seulement elles éclairent « l'esprit et lui permettent de saisir la vérité ; mais elles « impriment au cœur comme une impulsion irrésistible « qui le presse d'exécuter ce que sa divine Majesté nous « commande. C'est ce que j'éprouvai alors. J'acceptai la « fondation avec un vrai bonheur. Je reconnus ma faute « d'avoir tant hésité et de m'être arrêtée à des considéra- « tions humaines, moi qui avais si souvent vu le divin « Maître opérer, en faveur de notre Ordre, des merveilles « devant lesquelles toute la raison humaine demeurerait « confondue. »

Sa résolution prise, Thérèse écrivit au P. Ange de Salazar qui lui envoya les patentes nécessaires avec l'ordre de se rendre en personne à Villeneuve (1) et d'y conduire les religieuses qu'elle croirait propres à une fondation d'apparence aussi épineuse. Thérèse en choisit quatre, deux de Tolède, deux de Malagon : l'une de ces dernières était la sœur Anne de Saint-Augustin, dont la sainte Mère venait d'examiner et d'approuver la vie intérieure, vie de grâces extraordinaires et de souffrances

(1) *Fondations*, ch. XXVIII.